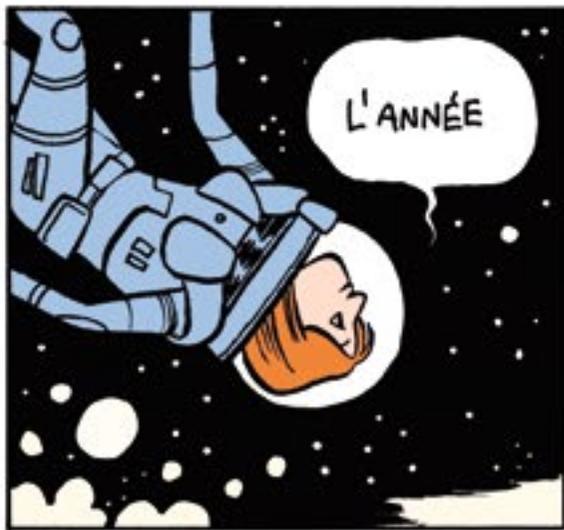
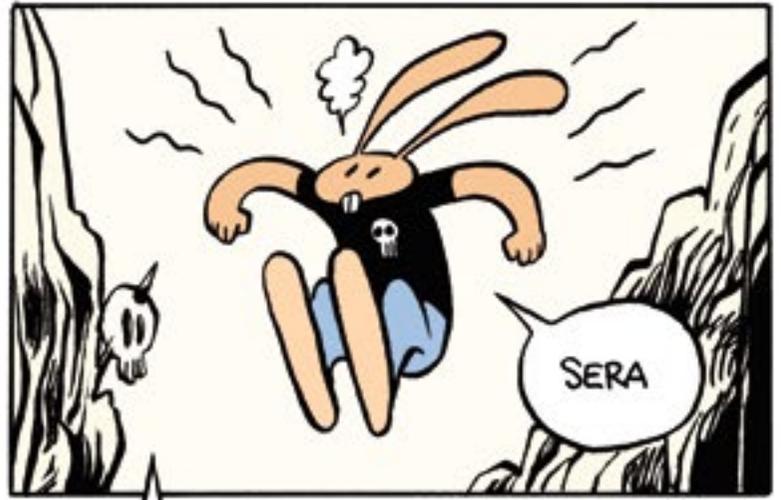




JUNKPAGE

LA CULTURE EN NOUVELLE-AQUITAINE



NOUVEAUTÉ



MIRA

*

SÈRIE LIMITÉE • 75CL • 12%

LA COLLECTION HIVER 2019



FERMENTATION EN BARRIQUE DE BOURBON DU KENTUCKY

Visuel de couverture :
D'après Alfred, Alfred.
 Dernier album paru, Senso,
 Delcourt, collection Mirages.
 © Alfred



© Sébastien Arnout

P 24

{Musiques}

PAULA SCASSA

From Turin With Love !
 Des nouvelles de l'ex
 J.C. Satàn, désormais
 au format électro au
 sein de *Succhiamo*, et
 de retour en France
 pour Bordeaux Rock.



P 10

{Expositions}

BERNARD LAJOT

À Niort, le Centre d'art contemporain
 photographique – Villa Pérochon accueille une
 sélection d'œuvres puisées dans sa collection privée.



© Lara Baresacq

P 42



© Franck Tallon

P 48



© Yoann Peutmaff

P 56

{Scènes}

NADÈGE POISSON & PASCALE LEJEUNE

Festival de tous les cirques,
Un chapiteau en hiver fait la
 part belle aux nouvelles pratiques
 tout en tordant le cou à quelques
 clichés moisis.

{Scènes}

CATHERINE MARNAS

La directrice du TnBA scrute une
 communauté d'artistes berlinois, à la
 veille de l'accession d'Hitler au pouvoir,
 encore confiants dans la démocratie
 allemande.

{Numériques}

PAULINE ROBIN

Outil formidable et plus grand pollueur
 contemporain, voici le paradoxe d'Internet.
 Quelques solutions avec la chargée de mission
 de l'association Ekolo[geek].

- 4 LE BLOC-NOTES
- 6 LA PHOTO
- 8 EN BREF
- 10 MUSIQUES
- 18 EXPOSITIONS

- 25 SUPPLÉMENT FIBD 2020
- 42 SCÈNES
- 50 JEUNE PUBLIC
- 52 CINÉMA
- 54 LITTÉRATURE

- 56 NUMÉRIQUES
- 58 GASTRONOMIE
- 62 CARTE BLANCHE

Prochain numéro
 le **27 janvier**

Suivez **JUNKPAGE** en ligne sur
www.junkpage.fr

f > Junkpage

ig > junkpage_bordeaux



Inclus le supplément Festival international de la Bande dessinée d'Angoulême 2020.

JUNKPAGE est une publication d'Évidence Éditions ; SARL au capital de 1 000 €, 32, place Pey-Berland, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux.

Tirage : 20 000 exemplaires.

Directeur de publication : **Vincent Filet** / Rédaction en chef : **Henry Clemens** h.clemens@junkpage.fr / Secrétaire de rédaction : **Marc A. Bertin** m.bertin@junkpage.fr /

Direction artistique & design : **Franck Tallon** contact@franktallon.com / Assistantes : **Emmanuelle March**, **Isabelle Minbielle** /

Publicité : **Claire Gariteai** 07 83 72 77 72 c.gariteai@junkpage.fr, **Thomas Gautron** t.gautron@junkpage.fr / Administration : **Julie Ancelin** 05 56 52 25 05 j.ancelin@junkpage.fr

Collaborateurs : **Didier Arnaudet**, **Marc A. Bertin**, **Sandrine Chatelier**, **Henry Clemens**, **Sérèna Evelyn**, **François Justamente**, **Hervé Le Corre**, **Anna Maisonneuve**, **Olivier Dène**,
Henriette Peplez, **Stéphanie Pichon**, **Joël Raffier**, **José Ruiz**, **David Sanson**, **Nicolas Trespallé**, **Nathalie Troquereau** / Correctrice : **Fanny Soubiran** /

Fondateurs et associés : **Christelle Cazaubon**, **Serge Demidoff**, **Vincent Filet**, **Alain Lawless** et **Franck Tallon**.

Impression : Roularta Printing. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / Dépôt légal à parution - ISSN 2268-6126

L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



VOYAGEURS CLANDESTINS

Il n'est pas question ici de stigmatiser le resquilleur du tram ou du train qui, pour des raisons financières, voyage sans titre de transport, comme disent les contrôleurs. Ni tous ceux qui, pour les mêmes raisons, entendent jouir gratuitement des services et marchandises qu'offre à profusion la société de surconsommation. Concernant, par exemple, les vols et chapardages, les anarchistes au début du XX^e siècle parlaient de « reprise individuelle », estimant que les objets en question avaient été produits grâce à l'exploitation des travailleurs par les patrons. Point de vue qui se défend et même se plaide devant la justice, quand on se fait prendre par les vigiles pour avoir chipé un bout de viande pour ses gamins.

Il est une autre espèce de voyageurs clandestins qui, pour en reprendre la définition, profitent d'un avantage ou d'un service collectif sans en avoir acquitté le prix. Ce sont ceux qui, en ce moment, et en d'autres occasions par le passé, ne participent pas, d'aucune façon, aux mouvements sociaux (grèves, manifestations, blocages, etc.). Ils ont toujours existé. À la décharge de quelques-uns, on comprendra aisément ceux qui rencontrent des difficultés financières (cela dit, tous les grévistes ne roulent pas sur l'or et consentent à de vrais sacrifices), ou ont peur de perdre leur boulot (le droit de grève est constitutionnel, mais les patrons, de PME ou d'entreprises plus importantes, s'en tamponnent le coquillard dans une tendance aggravée depuis des années à la répression, au harcèlement des syndicalistes ou de ceux qui relèvent la tête, quand il ne s'agit pas de criminaliser l'action collective).

Oui, c'est difficile de se battre, et l'on ne s'étonnera pas que les gros bataillons du mouvement social soient protégés par un statut (fonction publique) ou par de solides conventions collectives garanties par des élus syndicaux. On saluera d'autant plus les risques que prennent ceux qui, dans des conditions difficiles, franchissent le pas, font grève, manifestent.

Mais il en est d'autres, nombreux, qui ne font rien. Jamais. Qui regardent ailleurs. Qui disent s'en foutre. Ou qui estiment excessives les revendications, ou qui refusent de croire ces Cassandre annonçant le démantèlement de telle ou telle conquête sociale (considérée par l'écrasante majorité des commentateurs comme des « avantages » sociaux, voire des « privilèges »). En gros, ces têtes molles regardent passer la caravane. Ils n'aboient pas, certes, pas toujours fiers de leur passivité, mais restent attachés à la niche, rongant l'os qu'on leur a jeté.

Question : si une conquête sociale est sauvée par la lutte des autres vont-ils y renoncer, puisqu'ils n'ont rien fait pour la conserver ? Si une augmentation de salaire, si des congés payés sont arrachés, vont-ils refuser d'en profiter, au prétexte qu'ils sont restés sur leur cul, indifférents à l'amélioration du bien-être que réclamaient leurs collègues ?

D'accord, dira-t-on, c'est l'honneur des mouvements sociaux et de ceux qui s'y engagent de ne point s'arrêter à ces mesquines considérations. Cela relève de l'intérêt commun, de la solidarité, du dévouement, même, n'ayons pas peur des mots que d'aucuns trouveront ridicules. Il en a toujours été ainsi. Pas question ici d'invoquer je ne sais quelle avant-garde éclairée. Mais il s'agit simplement de rendre justice, oui, justice à celles et ceux qui entrent dans les mouvements sans crainte d'y laisser quelques plumes, si ce n'est pire en cas de rencontre avec une escouade de flicards livrés à eux-mêmes après que des ordres de « fermeté » leur auront été donnés.

Mais qu'ils sachent, ces zombies asociaux, que si le navire est maintenu à flot, par gros temps, leur permettant de voguer pépères, ils couleront avec lui si jamais les avaries ne peuvent être empêchées ou réparées par les femmes et les hommes qui se seront battus, et auront payé, au prix fort, le ticket de leur dignité et de leur courage.

CARTE BLANCHE à **Rémy Cattelain**



20
19

77 spectacles

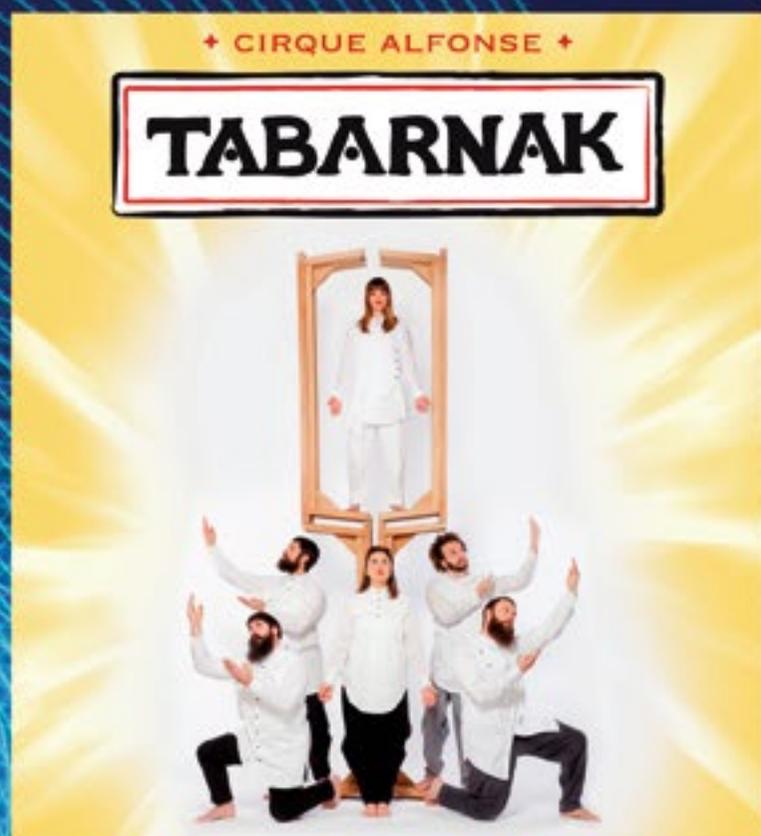
LE
PIN
GALANT
SPECTACLES & CONGRÈS
MÉRIGNAC
BORDEAUX MÉTROPOLE

programmés !

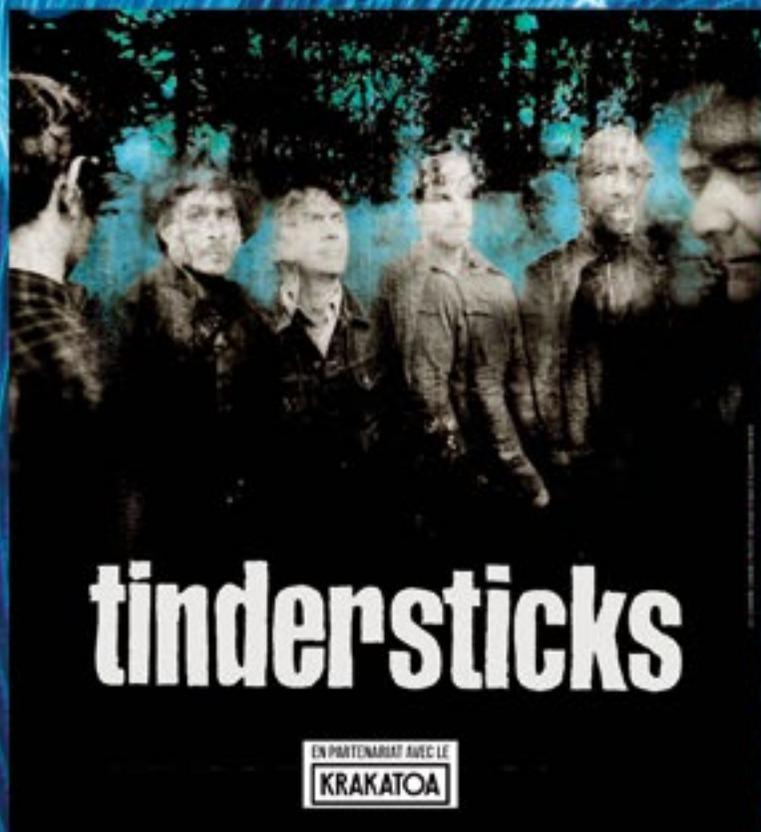
20
20



18 et 19/01



Mardi 10/03



Vendredi 13/03



du 25 au 27/03

Découvrez l'intégralité de la saison sur www.lepingalant.com et sur nos applications mobiles

Billetterie : 05 56 97 82 82





© Pierre Wetzel

« Portrait de Bertrand Belin, utilisé par la suite pour la couverture de son EP, édition limitée, pour le Disquaire Day. Chaque cliché est le résultat d'une alchimie complexe qui s'affranchit de la surproduction frénétique d'images. Tandis que le temps s'écoule, l'échange avec le modèle se construit, induisant de nouveaux rapports entre le sujet et son image – au final, l'intensité est tangible pour des portraits uniques, non reproductibles en tant que tels, qui constituent dès lors des œuvres d'art à part entière. »

LE PHOTOGRAPHE Pierre Wetzel

Photographe bordelais issu de la scène musicale, Pierre Wetzel s'est progressivement tourné vers la technique du collodion humide. Entièrement réalisé à la chambre photographique, son travail s'est affiné au fil des années d'expérimentation technique. Faisant régulièrement l'objet de publications et d'expositions, il travaille et vit à Bordeaux, où il a son atelier Maison Spectre. Il travaille de façon régulière et ce depuis 20 ans au Krakatoa avec qui il a mis en place, depuis maintenant presque 6 ans, une collaboration pour faire un travail sur le portrait d'artistes, musiciens et techniciens.

La photographie au collodion humide est une ancienne technique d'impression sur plaque, remontant à 1851. L'émulsion photographique est directement coulée sur une plaque de verre, dite ambrotype, ou sur une plaque d'aluminium, ferrotype ou alumitype. Ce procédé, reconnu pour sa finesse de grain et sa large gamme de gris, connut une grande popularité durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Travaillée ici de manière contemporaine, la technique au collodion ne cherche pas à « refaire » des images d'autrefois mais à écrire avec la lumière dans une dynamique de création artistique.

Le livre *Les Rêves d'avant la route*, écrit avec l'auteur Aurélia Coulaty, a fait l'objet d'un troisième tirage, en partenariat cette fois-ci, avec France Terre d'Asile et le Cada de Bègles (Centre d'accueil des demandeurs d'asile).

Ils exposeront à nouveau leur travail en commun à la médiathèque du Teich, du 31 janvier au 15 février. (Vernissage et signatures du livre le 31 janvier).

<https://leteich.fr/agenda/les-reves-davant-la-route/>

www.pierrewetzel.com

insta : @pierrotwetzel

FB : pierrewetzelphotographe

PARC
DES EXPOSITIONS
• BORDEAUX •

SOIRÉE SPECTACLE 06 FÉVRIER 20H30

ET SI VOUS OFFRIEZ
À VOS PROCHES
UN MOMENT D'ÉMOTION

Démonstration
DRESSAGE de compétition
& Grandes formations de la
GARDE
RÉPUBLICAINE



RÉSERVEZ VOS BILLETS SUR
JUMPING-BORDEAUX.COM

JUMPING
INTERNATIONAL
BORDEAUX

Un événement organisé par
CONGRÈS
ET EXPOSITIONS
DE BORDEAUX

CASINO
BARRIÈRE
BORDEAUX

CENTRE CULTUREL ALLEMAND

Rencontres, débats, expositions,
formations pédagogiques,
médiation culturelle, bibliothèque.



2020 DESIGN EUROPE PHOTO - FILM
PINA BAUSCH - TANZTHEATER
LITTÉRATURE

PROGRAMMATION CULTURELLE



© Ursula Kaufmann

14 JAN. 18h30 | Le 308
ARCHITECTURE DU FUTUR
100 ANS DU BAUHAUS
Vom Bauen der Zukunft Film
T. Tielsch, 2018. 90 min vostfr.

21 JAN. 18h30 | Goethe-Institut
DIALOGUE FRANCO-ALLEMAND
Hélène Miard-Delacroix &
Andreas Wirsching, Nina Belz
Von Erbfeinden zu guten Nachbarn.

27 JAN. 10h-21h | Goethe-Institut
SHOAH Documentaire
C. Lanzmann, 1985. vostfr.

28 JAN. 18h30 | Goethe-Institut
DIETER RAMS Ses thèses, ses
produits et ses meubles
Conférence par Katja Söchting.

2 FÉV. 15h30 | Musée d'Aquitaine
CENTRAL AIRPORT THF Film
K. Ainouz, 2018. 87 min. vostfr.

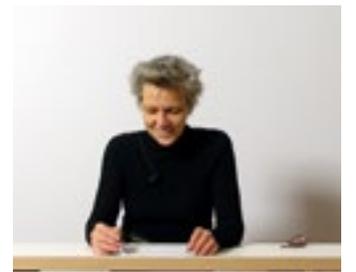
5 FÉV. 18H30 | Goethe-Institut
PINA BAUSCH vu par
URSULA KAUFMANN
VERNISSAGE en présence de la
photographe.
EXPOSITION 5 fév.- 3 avril



© Ursula Kaufmann

11 FÉV. 18H30 | Goethe-Institut
LES RÊVES DANSANTS,
SUR LES PAS de PINA BAUSCH
TANZTRÄUME A. Linsel, 2010.
89 min vostfr.

12 MAR. 18h30 | La Machine à Lire
ESTHER KINSKY : Le Bosquet
Rencontre littéraire avec OLIVIER
LE LAY et KRISTINA LOWIS



Esther Kinsky © Matthes und Seitz Berlin

21 MAR. 15h | L'Ascenseur Végétal
INDIEBOOKDAY L'école de
Düsseldorf à l'honneur
LES PHOTOGRAPHES BERND ET
HILLA BECHER Documentaire
M. Kapfer, 2010. 90 min vostfr.



© Nachlass Sibylle Bergemann, OSTKREUZ

26 MAR. 14h-20h | Goethe-Institut
FEMMES DANS L'OPPOSITION
ET SUBCULTURES EN RDA
(1980-1990)
COLLOQUE INTERNATIONAL

26 mars 18h30 au Goethe-Institut
RENCONTRE avec U. Poppe et
S. Rachow. Traduction simultanée.

27 mars 9h30-12h30 à Université
Bordeaux Montaigne.

COURS DE LANGUE

Cours d'allemand de A1 à C2
Stage intensif pendant les vacances scolaires
pour des lycéens et collégiens
Prochain stage du 2 au 6 mars 2020

06 37 78 37 81 la-cle-pour-l-allemand@orange.fr



BIFA : BIBLIOTHÈQUE FRANCO-ALLEMANDE

Nouvelle responsable : **Juliette Dupied**
Lundi : 14h-18h30 / Mardi au jeudi : 10h-13h et 14h-18h30
Vendredi : 10h-13h
Contes en allemand pour enfants : une fois/mois

05 56 48 42 65 bifa@u-bordeaux-montaigne.fr

BIFA
Bibliothèque
franco-allemande

LOCATION DE SALLES ET ESPACES CO-WORKING

Informations : 05 56 48 42 70 marianne.couzineau@goethe.de

GOETHE-INSTITUT BORDEAUX
35 cours de Verdun - 33000 Bordeaux
Tél. 05 56 48 42 60
Du lundi au vendredi de 10h-17h
www.goethe.de/bordeaux

Instagram facebook



© Georgette Power

EXPOSITION FLORE

« Jardin public » inaugure la première exposition organisée par l'AAA, Association des Alumni et Amis de l'EBABX, école supérieure des beaux-arts de Bordeaux. Devenir passe-muraille est le défi que s'est lancé Georgette Power pour construire cette exposition. Au lendemain d'une tempête, alors que le grand jardin aménagé au XVIII^e siècle était la destination de l'une de ses promenades, les grilles étaient closes. Toutefois la végétation, sans retenue, s'éparpillait à travers les pics tordus et sur tous les trottoirs adjacents, tel un lendemain de fête. Dans cette rencontre, la frontière entre monde humain et végétation s'est soudain effritée.

« **Jardin public** », du mercredi 8 au samedi 25 janvier, galerie des Tables, Bordeaux (33). www.ebabx.fr



© Jonathan Keep

Seed bed, Jonathan Keep, porcelaine imprimée en 3D

EXPOSITION MATIÈRES

Jusqu'au 10 février, le musée national Adrien Dubouché de Limoges présente « Formes vivantes ». Au sein d'un parcours rythmé par un astucieux dialogue entre arts et sciences, cette exposition met en lumière la représentation du vivant dans l'art de la céramique, de la Renaissance à nos jours – des décors naturalistes de Bernard Palissy aux céramiques biomédicales imprimées en 3D, en passant par les formes végétales de l'Art nouveau –, en montrant les liens qui unissent une inspiration organique et une matière minérale.

« **Formes vivantes** », jusqu'au lundi 10 février, musée national Adrien Dubouché, Limoges (87). www.musee-adriendubouche.fr



© Charles Fréger

EXPOSITION SIMULACRE

L'Agence culturelle départementale accueille à l'espace culturel François Mitterrand, à Périgueux, le dernier travail de Charles Fréger. « Cimarron », troisième volet d'une série photographique entamée en 2014 et consacrée aux mascarades, s'ancre dans les territoires des Amériques, après « Wilder Mann » dédié au continent européen, et « Yokainoshima » localisé sur l'archipel nippon. Dans un espace géographique s'étendant du sud des États-Unis au Brésil, il dresse un inventaire, non exhaustif, des mascarades pratiquées principalement par les descendants d'esclaves africains, célébrant la mémoire de leurs pairs et leurs cultures singulières.

« **Cimarron** », Charles Fréger, jusqu'au vendredi 27 mars, espace culturel François Mitterrand, Périgueux (24). agenda.culturedordogne.fr



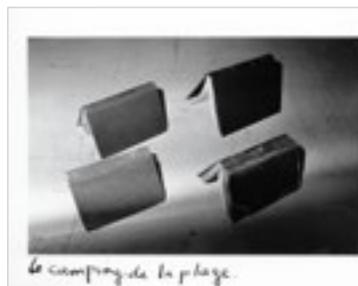
Henri Cueco, L'usage des roses

© Henri Cueco - Collection FACLim - D. R.

EXPOSITION TRIPALIUM

« Au travail » présente un ensemble d'œuvres – tirées du fonds du FRAC artothèque du Limousin – sur papier qui évoquent des métiers (architecte, chercheur, marchand ambulant); des lieux de travail (épicerie, bureau...); des outils; des machines; des gestes techniques et autres activités en plein air (ou en intérieur); des détails liés à certains incidents (arrêt de travail...). Le sujet est très vaste et paraît l'objet de multiples spéculations et points de vue possibles. À partir du 20 janvier 2020, emportez une œuvre de l'exposition pour une durée de trois mois.

« **Au travail** », jusqu'au samedi 25 janvier, Peuple et Culture Corrèze, Tulle (19). www.fracartothequelimousin.fr



de campagne de la plage.

© Mogarra - Collection FRAC Poitou-Charentes

EXPOSITION BULLES

« Plan A » est une exposition imaginée par Jochen Gerner avec Alexandre Bohn, directeur du FRAC Poitou-Charentes, à l'occasion des 30 ans de L'Association. Ils y organisent la rencontre entre une collection publique d'art contemporain et la vie d'une maison d'édition de bande dessinée. Ainsi placées sur le même plan, alors que ces deux entités ne se fréquentent finalement que trop rarement, émergent de nombreuses affinités tant électives que sélectives. Soirée anniversaire jeudi 30 janvier à l'occasion du Festival International de la Bande Dessinée.

« **Plan A** », du vendredi 24 janvier au samedi 16 mai, FRAC Poitou-Charentes, Angoulême (16). www.frac-poitou-charentes.org

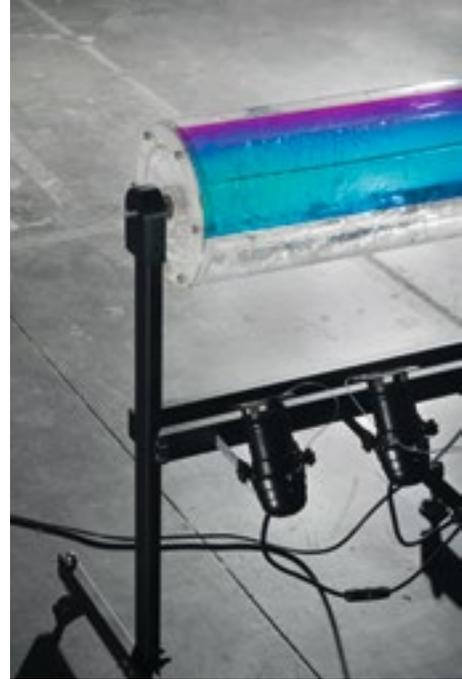


© Sheina

DÉBAT MIAM ?

Usbek & Rica et Curieux ! s'associent pour explorer les futurs avec enthousiasme, même ceux qui font flipper. Voici « Happy Hour », rendez-vous mensuel d'une heure, autour d'un sujet, puis d'un verre. Objectif ? Proposer des confrontations originales avec des intervenants venus de tous horizons (scientifiques, journalistes, réalisateurs, youtubeurs, entrepreneurs, citoyens), se rencontrer, s'interroger sur les grands enjeux et les défis à relever... et toujours dans la bonne humeur ! Le 16 janvier : « Faut-il arrêter de manger de la viande ? »

Happy Hour : « Faut-il arrêter de manger de la viande ? », jeudi 16 janvier, 18h30-21h, Cap Sciences, Hangar 20, Bordeaux (33). www.cap-sciences.net



© Unite et Paul Bonlacon

EXPOSITION TECHNO

Dans le cadre du cycle d'invitations aux jeunes designers, le musée des Arts décoratifs et du Design accueille « A.P.M – Ambient Party Machines », une installation conçue par Roman Weil et Tom Formont, lauréats 2019 des Audi Talents. À la croisée de l'ingénierie et du design industriel, leur pratique s'ancre dans une démarche expérientielle. Ensemble, ils élaborent des dispositifs dynamiques et lumineux à destination des lieux de repos au sein d'espaces festifs. Ces machines nomades forment une célébration joyeuse, réconciliant l'humain et la technologie par la mise en place d'une proximité et d'une relation.

« **A.P.M – Ambient Party Machines** », du mardi 28 janvier au dimanche 1^{er} mars, musée des Arts décoratifs et du Design, Bordeaux (33). www.madd-bordeaux.fr



D. R.

SALON VOLUPTÉ

De l'art, du vin et de la gastronomie ? C'est bien sûr Art Di'Vin, l'emblématique rendez-vous de VINSEEC œnologie, qui revient pour sa quatorzième édition ! Le temps d'une soirée, dans le cadre prestigieux de l'Institut culturel Bernard Magrez, la dynamique association étudiante vous convie à une célébration du partage. Des artistes d'horizons divers sont mis en lumière autour d'une dégustation de vins de grands châteaux de la région de Bordeaux. Passionné ou amateur, chacun peut en apprendre davantage et se faire plaisir.

Art Di'Vin, mercredi 29 janvier, 19h, Institut culturel Bernard Magrez, Bordeaux (33). www.facebook.com/SalonArtDiVin/



© Archives Bordeaux-Métropole

EXPOSITION RECUERDOS

Riche programme lié à l'exposition consacrée à la guerre civile espagnole aux Archives départementales. Le 11 janvier, 15h, conférence de Pierre Salmon, « Il se trame là quelque chose de louche : analyser le trafic d'armes destiné à la guerre civile espagnole à travers le prisme bordelais (1936-1939) ». Le 18 janvier, 15h, conférence de Maëlle Maugendre, « Les femmes espagnoles réfugiées en France entre 1939 et 1942 : de la coercition à l'émancipation ». Le 25 janvier, 15h, conférence de Pascal Convert, sur la figure de Joseph Epstein : « Aux noms des enfants de fusillés avec Georges Duffau-Epstein ».

« ; Libertad !, La guerre d'Espagne aux portes de la Gironde (1936-1939) », jusqu'au dimanche 19 avril, Archives départementales, Bordeaux (33). archives.gironde.fr



D.R.

CINÉMA SPLENDORE

Séance du Troisième Type, Lune Noire, portée à bout de bras par l'association Monoquini, musarde entre cinéma de genre, (s)exploitation, Ofnis, auteurs borderline et plus si affinités... Au menu sanglant : *Six femmes pour l'assassin* (1963) du maestro Mario Bava. Pierre angulaire de son œuvre, cette symphonie macabre est magnifiée par des couleurs irréelles, en un mélange impur de rutilance baroque et de terreur gothique. Créant un genre cinématographique populaire, le *giallo*, prémisses du *slasher*, dont l'esthétique de la violence et de la peur inspirera aussi bien Dario Argento que Nicolas Winding Refn.

Lune Noire : Six femmes pour l'assassin, dimanche 26 janvier, 20h45, Utopia, Bordeaux (33). www.lunenoire.org



© SD - Nicolas Valois

THÉÂTRE HOMMAGE

Le 13 novembre 2015, Antoine Leiris a perdu sa femme, Hélène Muyal-Leiris, assassinée au Bataclan. Accablé par la perte, il n'a qu'une arme : sa plume. À l'image de la lueur d'espoir et de douceur que fut sa lettre Vous n'aurez pas ma haine, publiée au lendemain des attentats, il nous raconte ici comment et malgré tout, la vie doit continuer. C'est ce quotidien, meurtri mais tendre, entre un père et son fils, qu'il nous offre. Un témoignage bouleversant porté par une prestation hors pair de Raphaël Personnaz.

Vous n'aurez pas ma haine, adaptation et mise en scène de **Benjamin Guillard**, vendredi 24 janvier, 20h30, L'Entrepôt, Le Haillan (33). www.lentrepot-lehaillan.com



© Bob Cougar

EXPOSITION FANTAISIE

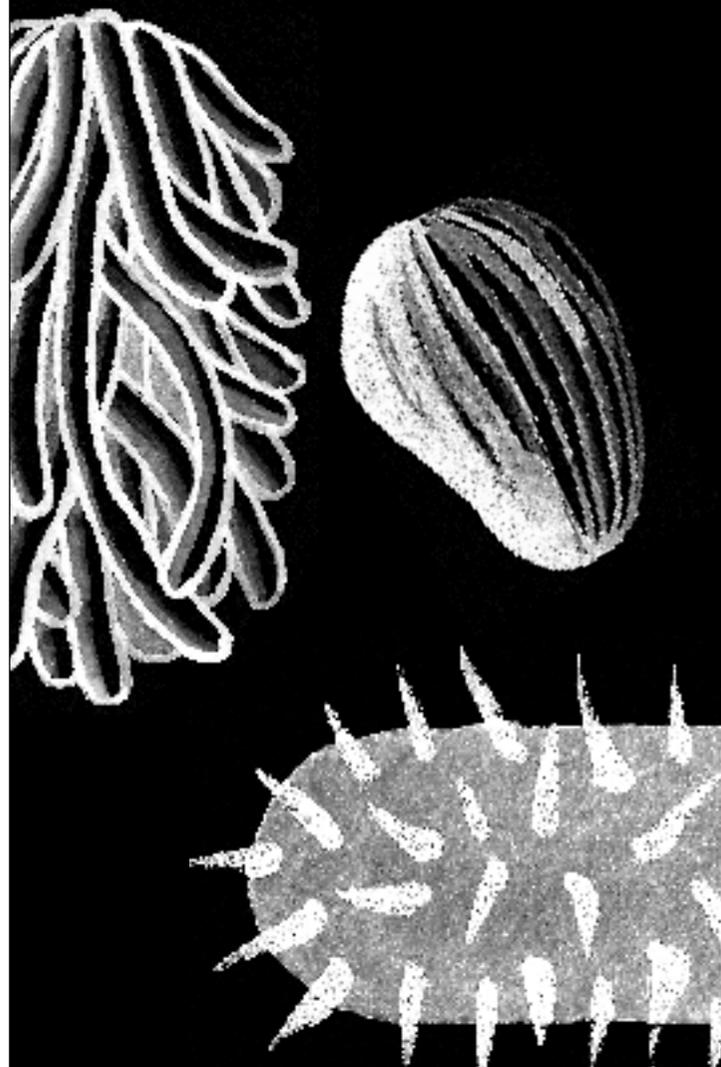
Résolument ancré dans le pop art et le surréalisme, Bob Cougar est un artiste multiforme à l'âme de bricoleur. Il utilise de nombreux supports – collages, jouets, fanzines, contes, poésie, sound design – pour servir son univers peuplé de héros imaginaires, de personnages fantastiques et de sculptures inquiétantes mais aussi questionner l'image de soi et interpellier sur la violence à laquelle nous sommes confrontés tous les jours. À l'instar d'Ernest Pignon Ernest, il investit les rues de sa ville natale, Périgueux.

Bob Cougar, du jeudi 16 janvier au lundi 16 mars, musée d'Art et d'Archéologie du Périgord, Périgueux (24). www.perigueux-maap.fr

Du Bleu En Hiver Festival jazz(s)

Tulle Brive
Boulazac Périgueux

21 janv. > 1^{er} fév. 2020



- ArtDeko •
- Leila Martial - Baa Box •
- You •
- Mox Quartet •
- Impérial Orphéon •
- Notilus •
- Cie Lubat de Jazzcogne •
- Laurent Dehors Trio •
- Andreas Schaerer quartet •
- Vincent Peirani Quintet •
- NoSax NoClar •
- Pulcinella •
- Sylvaine Héлары - Glowing Life •
- Jérémie Ternoy Trio •
- Watchdog - Anne Quillier •
- Le Grand Orchestre du Tricot •



AGORA

COYSSEE

{ Musiques }

PAULA SCASSA Figure libre d'un certain underground sans frontière, l'Italienne aux yeux d'azur s'est fait un nom au sein de J.C. Satàn avant de bifurquer en tandem au sein de Succhiamo, délicieuse perversion au parfum électronique. Repartie à Turin, après des années bordelaises, sa venue, à la faveur du festival Bordeaux Rock, n'en a que plus de saveur. *Propos recueillis par Marc A. Bertin*

ABBRACCIALA, ABBRACCIALI, ABBRACCIATI

Quel est ton premier souvenir musical ?

En 1991, quand, avec ma famille, on est parti d'Argentine pour l'Italie, des potes m'ont amenée voir mon tout premier concert. C'était Marco Masini, le pire chanteur italien (et du monde), mais j'étais vraiment contente d'être juste allée voir un concert avec plein de monde autour. Sinon, avant ça, le vrai premier souvenir musical est une cassette : ma mère nous avait offert, à mon frère et moi, un album de María Elena Walsh¹, et, avec un petit livret, on faisait nos premiers karaokés.

Quel est le premier disque que tu as acheté ?

Je ne sais plus vraiment quel était mon tout premier CD, acheté dans les années 1990, mais mon premier coup de cœur, c'était Oasis. J'ai acheté *Be Here Now* et, quelques jours après, je suis partie chercher *Definitely Maybe* et (*What's the Story*) *Morning Glory*?. C'est fou comment j'ai aimé Oasis à la fin des années 1990.

Qui sont les artistes qui t'ont poussée à devenir musicienne ?

Plus que des artistes, c'était l'envie de tourner, faire la fête avec mes potes dans toutes les villes d'Europe, rencontrer des gens et jouer avec les groupes que j'aime. Mais sûrement des artistes comme Kim Deal ou Kimya Dawson m'ont toujours inspirée à rester simple sur scène, ne pas essayer d'être quelqu'un d'autre. Pas de masque.

Dans ton travail, quelle est la part réelle de ton héritage italien ?

J'ai toujours écrit en italien, même quand finalement le chant était en anglais, le départ était en italien. Au début, mon anglais était très mauvais, juste une transcription/traduction mot à mot de l'italien vers l'anglais. Maintenant, avec Succhiamo, je n'écris presque qu'en italien et je crois que c'est la seule langue avec laquelle je peux essayer d'être un peu poétique et faire des jeux de mots.

Penses-tu que les Français connaissent correctement la musique italienne, qu'elle soit pop, rock, jazz ou électronique ?

Non, comme moi je ne connais pas assez bien la musique française, même après 10 ans en France. Soit c'est ta passion et tu manges et respire musique italienne, soit c'est très difficile d'avoir accès à une culture musicale si vaste qui n'existe pas dans ton pays. Ici, on connaît peut-être Adriano Celentano quand on parle des années 1960, mais il y en a très peu qui connaissent aussi Patty Pravo, Mina, Bobby Solo, Luigi Tenco, Domenico Modugno, Rino Gaetano, Lucio Battisti, Nada... pour ne parler que des plus connus.

Que signifie concrètement être la fille dans un groupe ? Un statut à part ?

Je ne sais pas vraiment n'ayant jamais été un garçon dans un groupe pour te parler de la différence entre les deux. Dans J.C. Satàn ou Succhiamo, on est vraiment tous pareils, je ne vois pas d'opposition homme/femme. Quand Alice a quitté J.C. Satàn, les mecs ont tous dit

qu'ils auraient fait plus gaffe à moi, me proposant de me raccompagner à l'hôtel quand je voulais rentrer plus tôt ou des choses du genre. En réalité, ça n'est arrivé que très rarement !

Fantasme-t-on trop sur la vie de musicien ? L'envers est-il si enviable ?

La vie de musicien est cool, surtout quand on a la possibilité d'avoir l'intermittence et qu'on peut en vivre dignement pendant 12 mois. Sauf que c'est assez difficile à obtenir, particulièrement pour un groupe underground. Après un an de tournée, personne ne veut encore vraiment de toi. Du coup, dur d'enchaîner pour acquérir le statut. Au début, tourner, c'est vraiment magique, même si fort épuisant. À la longue, toutes ces heures de camion m'ont piétiné le cerveau. Des fois, t'as pas un bon livre, pas de bon film, t'arrives pas à dormir, t'as froid aux pieds et tu dois rester assise dans le van pendant 8 heures à regarder le néant et entendre les autres péter pour arriver au milieu de nulle part et jouer devant 10 personnes. Et là, tout ce que tu veux, c'est juste être dans ton lit à regarder un film et manger une pizza. Mais, après, quand tu rentres chez toi et que tu as fait ça, t'as juste envie de repartir. Bref, on n'a jamais ce qu'on veut ou bien on ne veut jamais ce qu'on a. En tout cas, j'ai adoré l'avoir vécu pendant 10 ans. J'ai bien rigolé.

C'est quoi d'ailleurs la vie de musicien en 2020 ?

Je l'ignore, personne n'appréhende cette vie de la même façon. Impossible pour moi de généraliser. Personnellement, je me suis réinscrite à l'école.

Entre scène et studio, où va ta préférence ?

Sur scène, face à un public de festival, sur la plage.

Turin ou Bordeaux, qui a la meilleure scène (et la meilleure gastronomie) ?

Je n'aime jamais dire qui est le meilleur, ça ne sert à rien, sauf dans les matchs sportifs. J'aime beaucoup les deux villes, même si je trouve qu'aujourd'hui il y a une plus vaste scène musicale à Turin ; c'est aussi une ville vachement plus grande. Gastronomiquement, à Bordeaux, il se passe plein de choses intéressantes et innovantes. Je dois mieux découvrir ma ville italienne pour mieux argumenter, mais sûrement la cuisine typique piémontaise, qui n'a rien à envier à personne !

D'ailleurs, quel regard portes-tu sur Bordeaux ? Une métropole à l'effervescence artistique ou une ville de province française sans plus ?

Quand je suis arrivée à Bordeaux, en 2008, j'y ai trouvé une vraie effervescence artistique, que je vois moins aujourd'hui. Mais je crois que c'est aussi de ma faute car j'aime moins sortir qu'avant.



« Succhiamo, c'est un heureux featuring avec Panoptique. La base est électronique, mais les textes parlent toujours des mêmes choses que dans J.C. Satàn : désespoir, perversion, drogue, société, amour. »

Succhiamo, c'est quoi : un virage ? Une déclaration d'amour electro ? Un renouveau ? Une heureuse rencontre ?

Succhiamo, c'est un heureux *featuring* avec Panoptique. La base est électronique, mais les textes parlent toujours des mêmes choses que dans J.C. Satàn : désespoir, perversion, drogue, société, amour. Pas vraiment de virage, on n'en sort pas de tout ça.

C'est plus simple en tandem que dans un groupe ?

À deux, c'est sûrement plus simple, surtout pour l'electro. On peut prendre un avion *low cost* et jouer à l'autre bout de l'Europe le lendemain. En groupe, on fait plus la fête, c'est plus drôle de tourner.

Born Bad ou Antinote ?

Je refuse de dire qui est mieux, mais JB de Born Bad est vraiment un pote, il tient à aider sincèrement ses groupes et on peut parler avec lui de n'importe quoi, des problèmes par exemple, et il va être là pour t'aider. Ou essayer de faire le mieux pour ça. Il a fait beaucoup pour J.C. Satàn. En outre, je suis fan et amie des groupes Born Bad depuis le début.

L'an dernier, tu passais – le temps d'un mois – en cuisine au Tnbar. Que retiens-tu de cette expérience ? Plus de trac qu'un concert ?

Je crois qu'assurer un service toute seule est plus stressant qu'un concert, peut-être justement car je suis toute seule. Même si je suis moins habituée, je préfère la solitude en cuisine, mais pas sur scène ! C'est un peu une performance, tu veux que les gens viennent te dire qu'ils ont aimé, exactement comme après un concert.

Heureuse de participer au festival Bordeaux Rock ?

Carrément, surtout que ça va être une super soirée avec Frustration et Nitzer Ebb, même si un concert de Succhiamo sera toujours mieux dans un petit club, au milieu des gens, avec un volume très fort, tard dans la nuit...

Sinon, pour conclure, quels sont tes albums coups de cœur du moment, qu'ils soient récents ou non ?

WOW : *Occhi di Serpente* ; Maria Violenza : *Scirocco* ; Lispector : *Small Town Graffiti*.

1. Poétesse, romancière et musicienne argentine connue pour ses disques et ses livres pour la jeunesse.

Nitzer Ebb + Frustration + Succhiamo + Arthur über alles (DJ set),

vendredi 24 janvier, 19h45,
salle des Fêtes du Grand Parc, Bordeaux (33).
www.bordeauxrock.com

KRAKATOA

Janvier → Mars 2020



30 ans

Thylacine

Dionysos × Andy Shauf

Maceo Parker × Nada Surf

The Inspector Cluzo Unplugged

Les Wampas × Kid Francescoli

The Mystery Lights × Yseult

Isha × Insane Clown Posse

Goûter-Concert × Tindersticks

Dope D.O.D × Blackbird Hill

Buvette × Theo Lawrence

Baden Baden × W!zard

Leo Fifty Five × Swing

...

PHOTO : THYLACINE © BENJAMIN PAVONE

MÉRIGNAC | TRAM A : FONTAINE D'ARLAC | WWW.KRAKATOA.ORG





DU BLEU EN HIVER Nathalie Besançon, directrice adjointe de L'Empreinte-scène nationale Brive-Tulle et co-programmatrice du rendez-vous, revient sur la genèse et l'âme de cet exigeant festival dédié au(x) « jazz(s) » et aux musiques improvisées. Un projet né d'une forte envie collective territoriale il y a déjà quinze ans. *Propos recueillis par Henry Clemens*

BLAUE WINTERREISE

Du Bleu en Hiver, qui fête ses 15 ans, est-il le fruit de synergies territoriales exemplaires ?

C'est un projet né à Tulle de l'idée, simple et ambitieuse, d'associer différentes structures pour croiser les publics de la scène conventionnée des Sept Collines de Tulle et de la salle des Lendemains qui chantent et qui comprenait aussi un collectif de musiciens Le Maxiphone, une fédération d'éducation populaire, la FAL, pour une esthétique autour de la musique improvisée et du jazz. Nous considérons qu'il y avait là un terreau artistique très intéressant et pas forcément très présent dans la programmation de la région. Au moment de la création de la scène nationale L'Empreinte – fusion du Théâtre des Sept Collines de Tulle et des Treize Arches de Brive –, la volonté a été d'amplifier encore ce premier geste de coopération et d'en faire un marqueur de la scène nationale et d'étendre ce projet sur le territoire. L'intégration d'une structure de programmation de musiques actuelles – Grive la Braillarde – confirme encore cette volonté. En même temps, le Pôle national du cirque, Agora, nous a rejoints pour porter une programmation à Boulazac et à Périgueux.

À quel public le festival s'adresse-t-il ?

D'emblée, à un public large, curieux et pas forcément connaisseur ! Même si au fil des éditions on a rassemblé pas mal de fidèles. Du Bleu en Hiver a désormais une visibilité nationale, et affirme notamment un partenariat avec le réseau national de l'AJC¹. Les nombreux acteurs culturels et artistiques d'univers différents permettent de faire connaître cette scène au travers d'actions éducatives et donnent à voir ce que la scène française du jazz a à proposer.

Comment appréhende-t-on le nouveau format ?

En 2018, le festival est passé de 4 jours, dans son format optimisé, à une dizaine de jours. Le fait d'avoir modifié la durée change un peu la manière de vivre le festival de Tulle à Brive. On a souhaité créer une dynamique de circulation des publics en mettant à disposition des navettes à « 1 euro » pour aller d'une ville à l'autre. Le festival doit vivre de la même façon dans toutes les villes. Il y aura des rendez-vous dans les théâtres, la SMAC, mais également hors les murs dans les médiathèques sous forme de siestes musicales, d'apéro-concerts, dans un centre culturel à Brive, dans des temps décalés. Nous nous sommes attachés à maintenir les rapports de proximité pour une musique initialement jouée en club. Ce n'est pas la connaissance préalable des musiciens qui importe, mais l'intensité de ce qui se « joue ». Il s'agit aussi de créer des moments musicaux imprévus. Nous devons contribuer à changer l'approche de cette musique pour

éventuellement inviter les gens à venir s'asseoir un jour dans une salle !

L'action éducative et culturelle reste un axe fort du festival.

Oui, pour la partie corrèzienne, par exemple, Sylvaine Hélary, flûtiste programmée dans le cadre du festival, mène un travail avec les enfants de l'institut médico-éducatif de Sainte-Fortunade. Il s'agit d'un projet au long cours qui commencera par un concert, au sein de l'IME, et se terminera par une présentation en fin de saison. Le saxophoniste Laurent Dehors, lui, travaillera avec des grands élèves du conservatoire de Brive dans le cadre de *masterclass*. Ils créeront ensemble

quelques morceaux qu'ils proposeront en première partie de son concert à Brive et dans le concert du Nouvel An du CRD. En Dordogne, le compositeur pianiste Jérémie Ternoy mènera un travail avec trois écoles de Boulazac et Bernard Lubat présentera plusieurs ateliers ouverts à des percussionnistes et des compositeurs.

Quelle est la ligne maîtresse pour la programmation ?

On fait attention à ce que ce soit des coups de cœur pour chacun d'entre nous ! Nous nous intéressons à la capacité de chaque musicien à amener le public avec lui. Nous veillons à proposer plusieurs couleurs mais aussi à distinguer les propositions musicales à savourer assis et celles à apprécier debout comme pour les concerts proposés dans la salle des Lendemains qui chantent aux tonalités certainement plus rock. Pour cette édition, les musiciennes et les voix constituent certainement un fil rouge. Je pense à Leïla Martial. Une vraie personnalité impossible à résumer à ce qu'on pourrait écouter sur disque. Elle est charismatique et engagée dans son chant ! Il y a aussi la chanteuse de You, lauréate du tremplin de l'AJC ; le Suisse Andreas Schaerer, beat-boxer déjanté... et bien d'autres encore !

Pourquoi venir ?

Déjà, ce n'est pas cher, le pass est à 40 € seulement (rire) ! Puis, nul besoin d'être connaisseur, les artistes ici programmés nous mènent toujours dans des univers musicaux passionnants et très différents les uns des autres.

1. Association Jazz Croisé – ajc-jazz.eu

Du Bleu en Hiver, festival Jazz(s),

du mardi 21 janvier au samedi 1^{er} février, Tulle (19), Brive-la-Gaillarde (19), Boulazac (24) et Périgueux (24). dubleuenhiver.fr



© Hana Ofange

Chloé / Vassilena Serafimova

WEE! Depuis 8 ans déjà, le TAP et le Confort Moderne ont initié ce rendez-vous dédié à toutes les nuances de la musique à caractère électronique. Overdose de beats extatiques au cœur de l'hiver.

SWITCH ON 86

Rappel à l'usage des sourds et des malentendants, WEE! n'est pas un festival electro de plus. Certes, WEE! aligne DJ sets, concerts ou siestes électroniques, mais n'a jamais eu l'ambition d'être une rave dans la capitale du Poitou ni une affiche avec les parfums du jour. Au contraire, ici, on préfère choyer le spectateur avec le meilleur du genre.

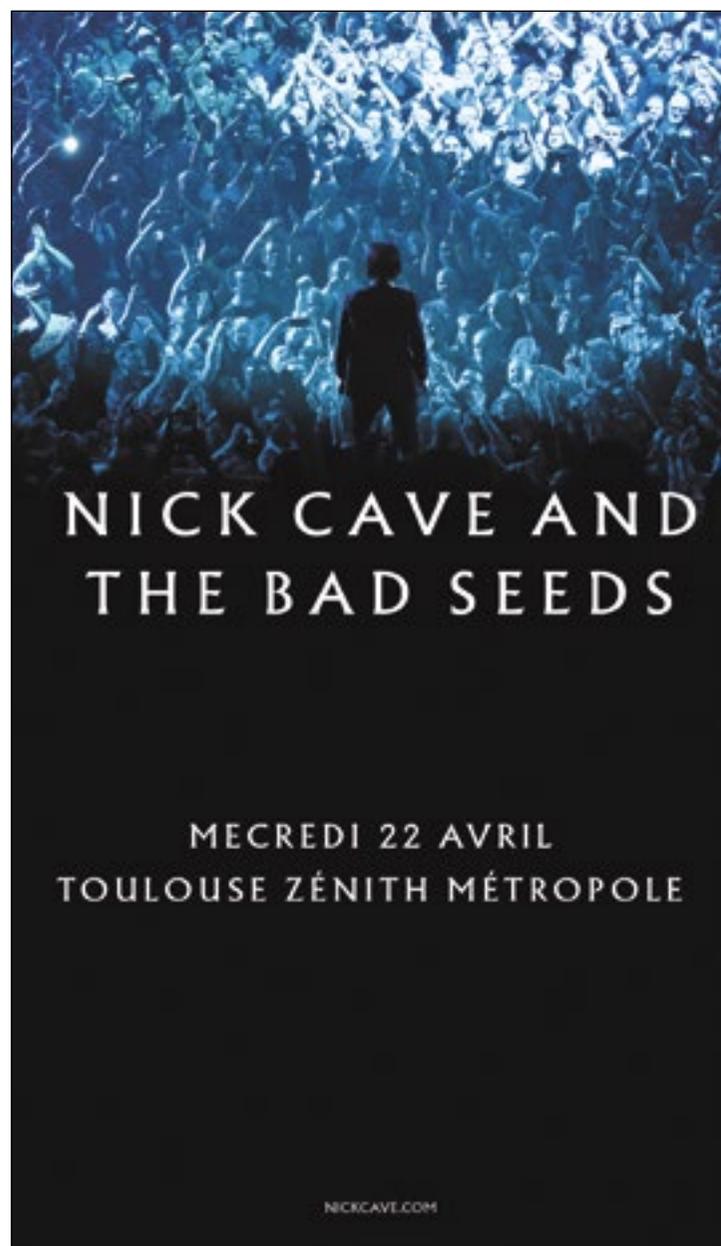
En outre, l'écoute peut se faire domestique et pas seulement claudiquant (sous l'empire des stupéfiants ou d'un broyé) sur la *dancefloor*. Preuve en est, la venue de Benoît de Villeneuve et Benjamin Morando, accompagnés de VACARME. Des premiers, aux sérieux CV (Team Ghost pour l'un, Octet et Discodeine pour l'autre), on sait le goût affirmé et la connaissance encyclopédique de la chose ; de Scarlatti au *glitch*, pour faire court. Des seconds, trio à cordes (déjà croisé au TAP en 2018 à la faveur d'une sieste musicale) composé de deux violons et d'un violoncelle, et fans d'Éliane Radigue, on n'oublie pas que c'est Yann Tambour (Encre, Thee Stranded Horse) qui les a portés sur les fonds baptismaux, en 2012, lors d'une résidence à Toulouse. Leurs retrouvailles, en tout point exceptionnelles, donneront à entendre le concert livré dans le temple protestant de Lourmarin, en 2016, pour le festival Yeah! Création suivie d'un EP, *Artificial Virgins*, publié en 2018. Entre école minimale américaine et ambient, synthétiseurs analogiques et glissandi, un must.

Dans une approche relativement similaire, le tandem Chloé/Vassilena Serafimova devrait ravir les oreilles curieuses et exigeantes. En effet, la patronne du BPM hexagonal collabore avec la jeune virtuose percussionniste bulgare depuis 2017, date à laquelle elles réinterprètent *Music for 18 Musicians* de Steve Reich. Désormais, machines et marimba font cause commune au sein du projet Sequenza, né au studio Venezia, dans le pavillon français de la Biennale de Venise initié par Xavier Veilhan. Résultat ? Plus qu'une belle formule sur papier, un corps à corps instrumental dont la dimension organique s'incarne à merveille sur scène. Autres retrouvailles, placées sous le sceau du clubbing exacerbé, la soirée Rectangle, dévolue à Shlomo, dont certains et certaines gardent encore en mémoire la prestation hypnotique durant une sieste électro du WEE! 2019. L'étoile montante d'une certaine techno à la française promet un set imparable où la noirceur le dispute à la transe, dans une orgie BPM haut de gamme. Enfin, histoire de bien assurer la descente, place à la régionale de l'étape : Oklou. Marylou Mayniel (pour l'état civil) a quitté depuis longtemps la douceur poitevine pour l'intensité londonienne après un crochet parisien sans jamais renié ses amours pour un certain r'n'b grand public (de Franck Ocean à Rihanna). Tout à la fois DJ, productrice et chanteuse, difficile de rester insensible à ses rêveries éthérées. Au bord du Clain, on est bien. **Marc A. Bertin**

WEE!

du vendredi 24 au samedi 25 janvier, TAP, Poitiers (86).

www.tap-poitiers.com



{ Musiques }



© Rene Habermacher

ISAAC DELUSION Musique somnambule ou pop douceuse ? Depuis 2012, le duo augmenté vogue sur les eaux du feel good, ce que confirme sa dernière livraison.

SMOOTH

Appuyé par le travail du vidéaste Mateusz Białycki dans ses clips comme sur scène, le style d'Isaac Delusion se veut autant lié aux images qu'aux notes de sa musique. Concevoir un mode d'expression multiforme a contribué à construire l'identité du groupe. Ainsi, les chansons donnent à entendre des images, une sorte de chassé-croisé des sens qui a pu être qualifié de psyché, où la voix ondoie, (haut) perchée, nappée de chœurs de synthèse. C'est en quoi cette musique est pop : elle n'ambitionne rien d'autre que de peindre l'arc-en-ciel dans les têtes. À l'intérieur. Un rêve psychédélique pour une époque qui l'est si peu. Une époque où tant de légèreté et d'innocence ne mobilisent les corps que sur la piste de danse. La tête dans le sable, la tête dans les étoiles...

Avec *Uplifters*, troisième album publié à l'automne 2019, les Parisiens s'inscrivent dans une ligne où Metronomy montrerait le cap. Ils ébauchent même, avec une reprise d'Eddy Mitchell, une forme d'allégeance à la chanson française.

Désormais renforcé par une vraie section rythmique – la basse funky de Nicolas et la batterie décidée de Bastien –, le son d'Isaac Delusion contient de vraies mélodies, sucrées et bien inoffensives, même si les deux meneurs de jeu citent dans leurs conversations le Velvet Underground en bonne place parmi leurs références.

Après *Couleur menthe à l'eau*, prépareraient-ils une version de *European Son* ? **José Ruiz**

Isaac Delusion + Teers,
jeudi 23 janvier, 20h30,
Rock School Barbey, Bordeaux (33).
www.rockschool-barbey.com



© Jordan Corso

THE MYSTERY LIGHTS De Salinas, Californie, au Queens, borough de New York, le combo aligne plus de 15 ans à la cause binaire entre vertiges et pulsions.

PLAY LOUD

Toujours rappeler l'importance centrale de la guitare électrique et du rythme de sauvage dans la construction de cette musique qui ne cesse de se renouveler sans y laisser son âme. The Mystery Lights s'y emploient avec ardeur.

Après un premier album qui sonnait comme un serment de fidélité à la cause, les revoilà poussant un peu plus loin le bouchon. « Trop de tension », préviennent-ils avec leur nouveau disque, un peu à la manière des Dogs de Rouen, qui proclamaient *Too Much Class for the Neighborhood* en 1982.

Ces choses-là ont la peau dure. « Trop de classe pour le voisinage » : l'éternel récif auquel se heurtent parfois ces jeunes gens dont les codes ne sont pas précisément ceux de l'époque, sans pour autant sacrifier à des rites poussiéreux.

Ce deuxième album, tout en tension, aligne 11 vignettes brèves, directes, dont l'ensemble dépasse à peine la demi-heure. Le standard historique du 30 cm vinyle. 15 minutes par face suffisent pour un disque de rock'n'roll, avec une intro (*Syntho*) pour signifier qu'ils connaissent aussi les touches des claviers. Mais c'est bien la guitare sommaire, urgente, pas très bien en main, mais tranchante, qui fait la loi, pour tenir cette voix autoritaire. Vibrato par-ci, reverb' par-là, le style est maîtrisé, noble, assurant aux chansons une délicate musicalité, avec des mélodies qui se sifflotent.

Les Californiens réalisent le diptyque de référence, alliant poésie et énergie, romantisme et vigueur. L'essentiel quoi. Set nerveux annoncé. **José Ruiz**

The Mystery Lights,
mardi 28 janvier, 19h30, Krakatoa, Mérignac (33).
www.krakatoa.org



© Ashley Leahy

BLACK MARBLE Le legs new wave ne semble toujours pas épuisé, surtout au pays de la Liberté. Pour Chris Stewart, 2020 s'écrit Manchester 1983.

SYNTHÉ CHIC

L'avantage de la musique de chambre ? Elle déploie souvent plus d'ambition malgré la contrainte. Ainsi Chris Stewart s'amusaient-il, seul, sur son ordinateur au début de la décennie 2010 jusqu'au jour où, mû par la curiosité, il a fait écouter ses ébauches. Son entourage tomba d'avis qu'il fallait muscler le jeu pour rendre justice à son écriture. Par le truchement du label Wierd Records, Stewart s'acoquine alors avec Sean McBride (croisé en solitaire sous alias Martial Canterel ou bien au sein du duo revivaliste Xeno & Oaklander) puis avec Ty Kube (ex-Team Robespierre). De cette union, un premier EP (*The Weight Against the Door*) voit le jour en 2012 chez Hardly Art (étiquette indépendante fondée par Sub Pop), annonçant *A Different Arrangement*, album où transpirent les influences de Joy Division, OMD ou encore Soft Cell, sans verser dans le vain palimpseste. Belle gageure avant un hiatus de quatre années, résultat d'une séparation des deux acolytes, d'une hospitalisation pour cause de pneumonie et d'un départ vers la côte Ouest pour Stewart, dorénavant seul aux commandes.

Donc, en 2016, nouvelle mue avec *It's Immaterial* (hommage au groupe culte liverpuldien ?), certes toujours synthétique mais plus, comment dire, ensoleillé. L'automne dernier, après un beau mercato (transfert de Ghostly International pour Sacred Bones), Stewart revenait aux affaires avec *Bigger Than Life*, hommage sensible et subjectif à sa vie de néo-Angelino. Intacte la voix de baryton, toutefois le principe synthétique se fait maintenant plus pop. The Magnetic Fields jouant sur un Casio. Chapeau. **Marc A. Bertin**

Black Marble,
jeudi 30 janvier, 21h,
Le Confort Moderne, Poitiers (86).
www.confort-moderne.fr



MOS DEF Longtemps tenu comme l'un des rappers les plus influents de sa génération, le natif de Brooklyn a préféré quitter le game sans renier pour autant ses engagements.

DROP DA MIC

Être et avoir été. Dans le hip-hop comme ailleurs, les rois d'un jour finissent toujours destitués. Qui aurait pensé qu'en 1999, après la déflagration de *Black on Both Sides* (qui établira définitivement Rawkus Records sur la carte des étiquettes indépendantes majeures), celui qui n'avait pas encore pris pour patronyme Yasiin Bey allait peu à peu se détacher de l'industrie du divertissement ? Surtout qu'en 1998, sa collaboration avec Talib Kweli et Hi-Tek délivrait un *Black Star* de légende.

Tel est le singulier parcours de Dante Terrell Smith Bey (pour l'état civil), 47 ans désormais au compteur, aperçu adolescent chez Bill Cosby avant de former – en famille – Urban Thermo Dynamics en 1994. Premier pas vers de prometteurs *featurings* chez De La Soul ou Da Bush Babees avant l'envol en solitaire. Las, cette affolante ascension ne sera suivie par rien ou si peu, l'oiseau préférant les sirènes d'Hollywood (*Monster's Ball*, *Bamboozled*, *Brown Sugar*, *The Woodsman*) voire les planches de Broadway.

Insaissable, il se pique de redonner du lustre au rock d'essence noire au sein du Black Jack Johnson en compagnie de peintures. Là encore, il n'en sort hélas pas grand-chose de conséquent. Pire, *The New Danger*, son véritable deuxième album, publié en 2004, est un ratage que suit un catastrophique et mal nommé *True Magic*, sorti à l'arrache fin décembre 2006.

Finalement, c'est devant la caméra qu'il marque les esprits, notamment aux côtés de Jack Black dans l'hilarant *Be Kind Rewind* (2008) de Michel Gondry ou dans la peau de Chuck Berry dans *Cadillac Records*. Puis, miracle des loups, *The Ecstatic* (2009) signe un retour inattendu. Inspiration, flamboyance, éclectisme, production *ad hoc* (Madlib, Oh No, Chad Hugo des Neptunes et même Mr. Flash de l'écurie Ed Bangers).

Mais non, renaissance en trompe-l'œil. Son activisme politique (notamment contre l'administration Bush), ses démêlés judiciaires avec les autorités sud-africaines ou ses prises de parole sur sa prétendue retraite indiquent tout le contraire. Sauf qu'on le croise régulièrement chez Kanye West (fidèle parmi les fidèles)... Bref.

Une chose est sûre : il ne tapinera jamais en sacrifiant au parfum trap du moment. Alors, célébrer les 20 ans de son *opus magnum* avant de disparaître ? **Marc A. Bertin**

Yasiin Bey « Black on Both Sides 20th Anniversary »,
vendredi 31 janvier, 20h30, Le Rocher de Palmer, Cenon (33).
lerochedepalmer.fr

THE DARKNESS LUNDI 27 JANVIER 2020 KRAKATOA, MÉRIGNAC	HOT 8 BRASS BAND MERCREDI 05 FÉVRIER 2020 ROCKSCHOOL BARBEY, BORDEAUX
DIR EN GREY VENDREDI 07 FÉVRIER 2020 ROCHER DE PALMER, CENON	DRAGONFORCE MERCREDI 12 FÉVRIER 2020 KRAKATOA, MÉRIGNAC
VINCENT DELERM JEUDI 13 FÉVRIER 2020 THÉÂTRE FÉMINA, BORDEAUX	BOULEVARD DES AIRS VENDREDI 06 MARS 2020 ARKÉA ARENA, FLOIRAC
NISKA JEUDI 19 MARS 2020 ARKÉA ARENA, FLOIRAC	DUB INC JEUDI 02 AVRIL 2020 ROCHER DE PALMER, CENON

Beal
WWW.BASE-PRODUCTIONS.COM

L'ANTIROUILLE

TRANCE - ROCK 29 JAN BAKOS
NETAL EXPERIMENTAL - JAZZCORE 30 JAN HYPNOSE SSANAHTES
ELECTRO POP - POWER POP 18 FEV COLINE FAMILYBUSINESS
SARANE - POST PUNK 21 FEV WE HATE YOU PLEASE DIE ULRICH
SOCIALIZE - GRUNGE - PUNK 7 MARS SLOW CRUSH CULTDREAMS
JAZZCORE 27 MARS RISK IT! WHO I AM
GARROUN POP GNC 9 AVR COMME JOHN
JURASSIK - PSYDELIC ROCK 17 AVR MARCELLUS REX WOODFENCE
NOISE - STONER 22 AVR TRUCKKS LITTLE JIMI
EXPERIMENTAL DOOR 7 MAI BIG ♀ BRAVE

WWW.ROCKETCHANSON.COM
181 RUE FRANÇOIS BOUCHER | TALENCE

{ Musiques }

CLASSIX
NOUVEAUX

par **David Sanson**

Le Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan inaugure la nouvelle année avec un plantureux Week-end Musique(s). En point d'orgue de celui-ci, la violoncelliste Ophélie Gaillard y donnera la réplique à l'Orchestre du PESMD de Bordeaux dans un programme des plus oniriques, balayant un siècle de musique française.

RÊVES FRANÇAIS

Commencer l'année « sous le signe des musiques mêlées », en passant « d'une génération à l'autre [...] dans une mise en miroir perpétuelle » : tel est l'alléchant mot d'ordre que s'est fixé le Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan. Et comme c'était à prévoir, la programmation de ce Week-end Musique(s) est à la hauteur : soit 6 concerts qui, du 17 au 19 janvier, enjambreront le XIX^e siècle pour nous faire aller et venir, parfois au sein du même programme, entre l'époque baroque et notre ère moderne. On n'entrera pas dans le détail de chacun d'eux, qui voient se côtoyer le claveciniste Justin Taylor, le percussionniste Didier Lasserre (artiste associé de la maison) et le clarinetiste David Krakauer. On s'attardera plutôt sur une interprète qui, à elle seule, résume cet esprit d'ouverture : Ophélie Gaillard. À 45 ans, plus de 15 ans après avoir été consacrée « révélation soliste de l'année » aux Victoires de la musique classique, la violoncelliste peut se prévaloir d'un parcours à la fois exigeant et éclectique. Parcours qui, s'il embrasse l'intégralité du répertoire – pour ne rien dire de ses incursions dans le domaine de la scène, aux côtés des chorégraphes Daniel Larrieu et Sidi Larbi Cherkaoui par exemple –, s'articule principalement autour, précisément, de la musique baroque et de la création. La première, elle la joue – sur instruments historiques – avec l'ensemble Pulcinella, qu'elle a fondé en 2005, et avec lequel

elle a enregistré six disques consacrés à Vivaldi, Boccherini ou Carl Philipp Emanuel Bach. L'ensemble Pulcinella sera d'ailleurs à Gradignan, samedi 18 janvier, pour accompagner en version trio (violoncelle, théorbe, clavecin) la soprano Julia Wischniewski dans un programme mêlant Vivaldi, Haendel et la création mondiale d'*Intrépides*, du compositeur franco-grec Alexandros Markeas, sur des poèmes d'Aristophane. Le lendemain après-midi, Ophélie Gaillard sera également la soliste de luxe d'un concert symphonique proposé par l'Orchestre du PESMD (Pôle enseignement supérieur de la musique et de la danse) Bordeaux Nouvelle-Aquitaine, sous la baguette de son directeur, Laurent Gignoux. « Mise en miroir perpétuelle », disait-on. De miroirs, il est en effet beaucoup question dans ce programme superlatif, associant trois grands compositeurs français – Ravel, Jolivet, Dutilleux – autour d'une même conception de l'élégance, d'une même dilection pour le rêve et la poésie. *Miroirs*, c'est ainsi que s'intitule le quatrième des cinq mouvements de *Tout un monde lointain...*, unique concerto pour violoncelle d'Henri Dutilleux (1916-2013). Il débute par des glissandi de harpe auxquels répond la plainte élégiaque du violoncelle, tandis que l'orchestre et les percussions drapent l'arrière-plan de textures quasi orientales,



Ophélie Gaillard

© Caroline Doutré

accentuant l'impression de mirage (le mouvement est noté : « lent et extatique »). *Miroirs* tire son inspiration d'un poème de Charles Baudelaire extrait des *Fleurs du Mal*, comme tous les mouvements de cette œuvre qui emprunte elle-même son titre à *La Chevelure* (« Tout un monde lointain, absent, presque défunt / Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique ! »). Et comme toutes les œuvres de Dutilleux – compositeur dont le perfectionnisme maladif explique la relative minceur du catalogue –, *Tout un monde lointain...* est à la fois magistralement orchestré et merveilleusement inspiré ; jamais facile, toujours évident. Il est d'ailleurs devenu dès sa création – en 1970 par Mstislav Rostropovitch – un véritable tube du répertoire, dont on compte sur Ophélie Gaillard pour magnifier les sortilèges. *Miroirs*, c'est également le titre du premier recueil majeur composé par Maurice Ravel (1875-1937) pour le piano : composé entre 1904 et 1906, il démontre l'insolente maturité d'un musicien de 29 ans, dont le langage harmonique dénote ici, selon ses propres dires, « un changement assez considérable ». Ravel orchestrera deux des cinq pièces du cycle, dont, dès 1906, *Une barque sur l'océan* : un ravissement sonore qui semble la traduction musicale de son titre, où l'orchestration d'un raffinement inouï – impressionniste, diront certains – semble dépeindre les irisations de l'écume et le roulis

des flots, la barque qui tangué dans les lumières changeantes... Quant aux *Cinq danses rituelles* d'André Jolivet (1905-1974), elles ne prennent nullement ombrage du voisinage de ces deux sommets. Composées en 1939, simultanément pour le piano et pour l'orchestre, elles impressionnent au contraire par leur vitalité et leurs couleurs. Élève de Paul Le Flem et d'Edgard Varèse, André Jolivet semble mû par une perpétuelle oscillation entre l'apollinien et le dionysiaque, entre élégance de la facture et primitivisme du propos : car ces danses d'amour et de guerre, bacchanales de la vie et de la mort, cherchent avant tout à renouer avec la virginité et l'authenticité de ces sociétés dites « primitives » qui fascinaient un compositeur lancé dans une quête prométhéenne : « Rendre à la musique son sens originel antique, lorsqu'elle était l'expression magique et incantatoire de la religiosité des groupements humains... » Outre sa qualité artistique, voilà un programme d'un très haut niveau technique, qui devrait mettre en valeur les talents des futurs professionnels de l'Orchestre du PESMD.

Ophélie Gaillard et l'Orchestre du PESMD Bordeaux Nouvelle-Aquitaine, direction musicale **Laurent Gignoux**, dimanche 19 janvier, 15h, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan (33). www.t4saisons.com



© Sarah Planatodosi

FAT WHITE FAMILY Inutile de tortiller du cul, le gang de Peckham est la meilleure chose qui soit arrivée en Angleterre depuis des lustres. Date unique immanquable.

UP YOURS!

On en aura bien raconté des sornettes à leur sujet. Leur squat dans ce district du sud de Londres – réputé tant pour sa violence que pour être le berceau de Rio Ferdinand –, leur marxisme en chambre, leur penchant pour la boisson et les stupéfiants et tout ce tralala *too much too soon* propre aux candidats au titre tellement envié de *next big thing*.

Surtout, la (mauvaise) presse s'est paresseusement focalisée sur Lias Saoudi, sergent-major de cette troupe de va-nu-pieds, grande gueule aux bons mots irrésistibles pour qui le rôle de chanteur s'envisage comme celui d'« un cornichon sur une tartine ». Toujours ce besoin si facile d'un épouvantail destiné à procurer du frisson aux bourgeois...

C'est faire peu de cas du boulot abattu nonobstant la légende sulfureuse en marche : 3 albums (plus l'escapade électronique *The Moonlandingz*) depuis 2011. C'est oublier également la force créatrice liant Lias Saoudi à Saul Adamczewski, guitariste surdoué à tête de gouape et aux dents toutes croches. C'est mépriser ce subtil condensé de ce que ce pays a su produire de meilleur : l'attitude, l'humour, la sauvagerie pop et la conscience de classe.

Surtout, le parcours déploie une progression dans l'excellence, balayant peu à peu le nihilisme initial au profit de paysages certes tout sauf aseptisés mais riches de nuances jusque-là tues. Point culminant de l'affaire, *Serfs Up!* (coucou *The Beach Boys*) a fermé le claque-merde de tous les *haters* de salon et autres peine-à-jour voyant en Ed Sheeran l'alpha et l'omega de la musique populaire. Signé chez Domino, ce troisième format long a pulvérisé toute la concurrence et prouvé que la révolution était bien en marche du côté de Sheffield, nouveau fief du groupe, qui a certainement puisé dans le vaste héritage local de Cabaret Voltaire à Pulp en passant par *The Human League*.

Un album qui raconte mieux que quiconque l'Angleterre du Brexit et marque un jalon comme en leur temps *Metal Box*, *From the Heart of the Town* ou *This Is Hardcore*.

Dans un monde idéal, *Tastes Good with the Money* devrait remplacer *God Save the Queen*. Le thé et les scones auraient meilleur goût encore. **Marc A. Bertin**

Fat White Family,
dimanche 2 février, 20h,
Atabal, Biarritz (64).
www.atabal-biarritz.fr

ROCK SCHOOL BARBEY CONCERTS 2020

JANVIER

**JEU 16 : LES INOUÏS
SELECTION AQUITAINE**

WIZARD + CHIEN NOIR + BABYSOLO 33
+ YUDIMAH + SIZ + CAMEL POWER CLUB

**JEU 23 : ISAAC DELUSION
+ TEERS**

**VEN 31 : STRYCHNINE
RELEASE PARTY**

FEVRIER

**JEU 27 : EIFFEL
+ BAPTISTE VENTADOUR**

MARS

MAR 03 : ALGIERS

VEN 06 : BB BRUNES

**JEU 12 : MADEMOISELLE K
TOURNÉE SPÉCIALE ÇA ME VEXE**

JEU 19 : ARNO

VEN 20 : TALISCO

VEN 27 : ICO

AVRIL

JEU 02 : TIM DUP

WWW.ROCKSCHOOL-BARBEY.COM
18 COURS BARBEY 33800 BORDEAUX



Coup de fil, Sapho Platon 1985.

© Jean-Luc Fouet

CHAMBRE D'ÉCOUTES À Niort, l'exposition hivernale de la Villa Pérochon rassemble près de 140 photographies. Signé Arnaud Claass, Gilbert Fastenaekens, Alain Fleischer, Gilbert Garcin, Corinne Mercadier, Jorge Molder, Bernard Plossu, Denis Roche ou encore Matt Wilson, cet ensemble est tiré de la collection particulière de Bernard Lajot. Rencontre avec ce Bordelais, aujourd'hui basé en Normandie, qui, plutôt que collectionneur, préfère se définir comme promeneur. *Propos recueillis par Anna Maisonneuve*

UN GLANEUR DE SON TEMPS

Votre première rencontre marquante avec un photographe, c'était ?

En 1980, dans la librairie-galerie que je tenais à Périgueux. C'est là que j'ai présenté la première exposition d'un photographe, hélas disparu il y a à peine un an, François Méchain. Il a fait une très belle carrière en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Chine, au Canada, au Brésil et dans les pays baltes. Il reste assez peu connu en France.

Votre intérêt pour la photographie est-il né là ?

En partie oui. Nous sommes devenus amis. Et comme j'étais peintre, il m'a présenté une galerie dans laquelle il venait d'entrer : la galerie Michèle Chomette à Paris. Cette dame est une figure légendaire, une pionnière dans la promotion de la photographie. Et cela, dès 1985, à une époque où le marché n'existait pratiquement pas. À mes yeux, elle a été la plus grande au niveau du discernement... tous les grands noms français, aujourd'hui vieillissants, sont passés par là.

Vous avez fait sa rencontre à Paris ?

Non, à Arles, au moment des Rencontres de la photo. Ensuite, elle m'a pris dans sa galerie en tant que peintre et, si je puis dire, elle m'a « pris en main » aussi sur le plan de la photo. Si bien que j'ai fait ma première exposition chez elle en 1985 et, en 1984, je lui achetais ma première photographie.

Qui était-ce ?

Paolo Gioli avec un travail au Polaroid qui rend hommage à Julia Margaret Cameron.

Combien de pièces sont présentées à Niort ?

136, mais il y a des polyptyques, si bien qu'en tout on doit voisiner les 166 images.

Et, dans son ensemble, à combien s'élève votre collection ?

Peut-être 20 ou 30 de plus.

C'est donc la première fois que vous la présentez ?

Oui, parce que je ne l'ai jamais échafaudée dans cet esprit-là.

C'est-à-dire ?

D'ordinaire, une collection, c'est ce qu'on rassemble en vue de constituer un ensemble sur un thème. On veut analyser, recenser, éventuellement totaliser. Cela n'a jamais été mon objectif. Moi, j'étais motivé par le plaisir et l'envie de vivre avec certaines images... et par images, je ne parle pas d'un cadre avec un truc représenté dedans.

Par exemple ?

Il y a une photographie récemment entrée chez moi, un double portrait de deux jeunes filles de Nelli Palomäki, une Finlandaise. J'ai vécu plusieurs mois avec ça sous le nez. C'est une image qui ne s'épuise pas.

Quelle définition donner à votre collection ?

C'est une collecte plutôt qu'une collection. Elle a été glanée en fonction de désirs, d'envies, d'opportunités, de hasards, de coups de chance et de rencontres. Il y a des dons aussi. Parce qu'évidemment, en 40 ans, j'ai fini par rencontrer un certain nombre de photographes et une confiance s'est établie. Et puis, si on doit prendre une image, ce serait

celle du Petit Poucet. Ma démarche se situe à l'extrême opposé. Le Petit Poucet a semé ses cailloux pour qu'on le retrouve, et moi je les ai ramassés sur mon chemin au fil de mon existence.

D'où le titre de l'exposition « Chambre d'écoutes » ?

Effectivement.

Ce qui signifie que vous vous êtes toujours attaché à des artistes actuels, de votre temps ?

Oui, à mes contemporains, même si avec le temps, certains sont morts. Il doit y avoir quand même quelques exceptions. En réalité, trois et toutes issues de dons : une photographie de Frédéric Boissonnas ; une d'Andreas Feininger ; et une autre, très ancienne, qui n'est pas anonyme mais dont je n'ai pas encore réussi à découvrir le nom. Il s'agit d'un cliché de roches explosées lors d'une éruption volcanique sur l'île de Santorin en Grèce, daté de 1866.

Votre regard de peintre interfère-t-il sur votre manière de voir la photo ?

Certainement, mais à quel niveau ? Je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est qu'en photographie, je n'ai jamais aimé cette tendance, qui a placé le médium à la remorque de la peinture avec des gens qui se sont amusés à utiliser la photo à défaut de ne pas avoir pu être de bons peintres. A contrario, j'aime beaucoup les « photo-peintures » de Gerhard Richter.

« Chambre d'écoutes – Collection de photographies de Bernard Lajot »

, jusqu'au samedi 15 février, Villa Pérochon, centre d'art contemporain photographique, Niort (79). www.cacp-villaperochon.com



© Coline Gaulot

COLINE GAULOT Au musée du Four des Casseaux, la plasticienne se penche sur le rituel de l'anniversaire avec une installation de porcelaines réalisée à l'ENSA (école nationale supérieure d'art de Limoges).

ANNIVERSARIUM

En France, la ritournelle « Joyeux Anniversaire, nos vœux les plus sincères, etc. », souvent décrite comme un chant « traditionnel », n'aurait été composée qu'en 1951. Quant à son homologue *Happy Birthday to You*, il ne remonterait qu'à 1924 pour les paroles et à 1893 pour la mélodie. Comme le retrace le médiéviste Jean-Claude Schmitt dans *L'Invention de l'anniversaire*, son ouvrage paru en 2007, l'histoire de ce rituel moderne, collectif et familial n'a rien d'anecdotique. Sa pratique découle même d'un basculement ontologique. Car si on célèbre aujourd'hui avec ferveur la date de la naissance, on lui a longtemps préféré celle de la mort. Ainsi au Moyen-Âge, l'*anniversarium* commémore le dernier souffle : « C'est ce jour qui seul importait en vérité, celui de la "vraie naissance", de l'entrée par la mort dans la "vraie vie" de l'au-delà et du salut tant espéré », rapporte l'historien.

Présenter le gâteau, souffler sur des bougies dont le nombre augmente chaque année d'une unité supplémentaire... C'est à cette coutume que Coline Gaulot (née en 1986) a choisi de consacrer son dernier projet. Partie en quête des photographies qui immortalisent et figent cet instant, la diplômée de l'école des beaux-arts de Bordeaux s'offre une rétrospection dans les étapes de son enfance et de son adolescence.

Dans cette succession analogique, un élément la retient : le gâteau. À partir de ce symbole commémoratif nourri de charlottes, de biscuits, de tartes, de choux, de pâtisseries guindées et des confiseries de fortune... Coline Gaulot livre une série de pièces en céramique. À l'arrivée, elles sont 28 (elles auraient dû être davantage mais les clichés de certains gâteaux ont disparu). Réalisé dans l'atelier porcelaine de l'école nationale supérieure d'art de Limoges, ce bataillon de joyeusetés blanches scande les étapes intermédiaires, cristallise le temps et courtise les *memento mori*. **Anna Maisonneuve**

« Coline Gaulot – Joyeux A. »,

jusqu'au samedi 7 mars, musée du Four des Casseaux, Limoges (87).

www.museedescasseaux.com

RENCONTRE - DEBAT - BAR - DEDICACE

HAPPY HOUR?

Faut-il arrêter de manger de la viande ?

jeudi 16 janvier 2020 à 18h30
à Cap Sciences

Événement gratuit

CAP SCIENCES
Hanger 20, quai de Bacalan
33300 Bordeaux
www.cap-sciences.net

HAPPY HOUR?
Usbek & Rien
DURELUX!

TRIBUTE NIGHTS #2 Covers Fest

LA MAIRIE DE FARGUES St HILAIRE et ACTION SPECTACLE présentent
Le Carré des Forges - FARGUES St HILAIRE (33)

Vendredi 07 février 2020
IRON OF THE BEAST (Iron Maiden tribute)
FUZZ TOP (ZZ Top tribute)

Samedi 08 février 2020
THE FRENCH VAN HALEN (Van Halen tribute)
STRANGE KIND OF WOMEN (Deep Purple tribute)

Mise en vente de la billetterie (points de vente habituels) et en mairie.
Ouverture des portes : 19h30 - Salle : LE CARRÉ DES FORGES, 3 Avenue de la Laurence
33370 Fargues St Hilaire - Infos/Communication : www.fargues-saint-hilaire.fr
Action Spectacle - licences 2-1097980/3-1097989
FOODTRUCKS - SANDWICHES - MERCHANDISING

Fargues Hilaire bleu groupe fip CARRÉ FORGES



© Sébastien Arnout

ESPACE DES ARTS Première exposition temporaire pour le musée des Beaux-Arts de Pau depuis l'ouverture de l'Espace des Arts : 160 œuvres de la collection privée d'art contemporain léguées au fonds de dotation Quasar ouvrent le bal.

NOUVELLE COLLECTION

Art vivant

En 1981, le couple de collectionneurs formé par Anne-Marie et Jean-Jacques Lesgourgues crée une collection d'art français et lui donne un nom cocasse : C.A.Vi.A.R, acronyme de Collection d'Art Vivant Animée en Réseau. Si l'art que le couple collectionne est « vivant », c'est parce que les productions choisies sont autant des travaux de préparation que des œuvres achevées et qu'elles sont créées par de « jeunes artistes prometteurs » ayant entre trente et quarante ans. Enfin, si cet art est « animé en réseau » c'est parce qu'il jette des « ponts possibles » entre les artistes autant qu'entre les œuvres collectionnées. Le couple Lesgourgues développe et applique ces intentions avec l'artiste Stéphane Hazera, qui devient le conseiller artistique de C.A.Vi.A.R. Pendant près de vingt ans, Paloma Pelaez, Pierre Nivellet, Noël Cuin, Monique Frydman, Bertrand Lavier, Erró, Claude Viallat, Robert Combas ou Alexandre Delay, 92 artistes au total, entrent dans la collection. En s'affranchissant des effets de mode et des recommandations institutionnelles, les collectionneurs visitent les artistes sélectionnés dans leurs ateliers, suivent de près leurs évolutions dans le temps, leurs choix plastiques, échangent avec eux et acquièrent assidûment leurs œuvres au fil des années. Ils témoignent des changements, des questionnements inhérents à leur processus de création ; cette intimité leur est chère.

Exemplaires

Ces ambitions revendiquées permettent à la collection d'œuvres créée entre les années

1980 et 2000 d'être représentative d'une époque, celle de la fin du xx^e siècle, et de ses « effervescences artistiques ». Le parcours de l'exposition du musée des Beaux-Arts de Pau fait ainsi résonner dans ses salles les liens ténus qui existent entre les œuvres exposées et les courants artistiques dont elles sont contemporaines ou inspirées. On entre dans l'exposition comme on lit des pages de l'histoire de l'art français : la visite témoigne des questions liées à l'abstraction en art ou aux liens entre la forme et le fond des propositions ; elle déploie en peinture et en sculpture les réflexions sur les médiums et sur les matériaux utilisés par les artistes, invoque les courants qui ont infusé la création artistique française, le minimalisme, Supports/Surfaces, Dada ou rappelle aussi ceux qui, du nouveau réalisme à la figuration libre, ont pris racine dans la culture populaire.

Biens communs

En 2016, C.A.Vi.A.R devient un fonds de dotation et prend le nom de Quasar : devenue publique et d'intérêt général, la collection a pour mission de s'exposer, de poursuivre la valorisation de ses artistes. Bien que choisies et élues par les mêmes regards, les sculptures et peintures unies dans la collection n'ont parfois en commun ni médium ni courant artistique. Comment, alors, les donner à voir, tisser des liens dans un espace d'exposition ? Comment souligner en particulier ceux qui les unissent à leurs collectionneurs ? Comme dans certains des ateliers que le couple Lesgourgues et Stéphane Hazera ont visités pendant deux décennies, les 160 œuvres choisies pour

l'exposition « Quasar, la collection » se détachent littéralement des murs du musée des Beaux-Arts de Pau. Un système de châssis de bois brut évoque les chevalets, les structures temporaires propres aux ateliers d'artistes, et crée des espaces dans l'espace, offrant des points de vue variables. Les œuvres, peintures et sculptures, révèlent aux regards les matériaux qui les constituent, leurs grains, coups de pinceaux, excroissances, cadres, toiles, leurs dos et leurs signatures. Dans les vastes salles du premier étage du musée, sensibles et tangibles, elles s'opposent et fraternisent.

Trait d'union

Depuis la rentrée scolaire, le musée est relié physiquement par une passerelle (une « vague » émeraude) avec sa voisine, l'école supérieure d'art et de design des Pyrénées installée sur le site de l'ancienne bibliothèque municipale. Des espaces se mutualisent, dont celui dédié à l'accueil du public, donnant naissance à un lieu nouveau. Fraîchement inauguré, l'Espace des Arts génère de nouveaux échanges et étoffe une offre artistique fleurissante dans la capitale béarnaise. Il dépoussière la vaste collection de peinture occidentale abritée par le musée, lui fait côtoyer des œuvres contemporaines et des créations d'étudiants en art ou en design : un public et du sang neufs. Le dialogue est établi au musée des Beaux-Arts de Pau, entre et hors les murs. **Séréna Evely**

« Quasar, la collection »,

jusqu'au dimanche 2 février 2020, musée des Beaux-Arts, Espace des Arts, Pau (64). www.pau-pyrenees.com



ESTELLE DESCHAMP Dans cette exposition proposée par *Les arts au mur – Artothèque de Pessac*, la plasticienne surprend une nouvelle fois par sa maîtrise de l'espace et une capacité de renouvellement de sa démarche créative.

UNE MATIÈRE MOUVANTE ET SAUVAGE

Estelle Deschamp développe une démarche basée sur la remise en cause des oppositions dualistes entre l'ordre et le désordre, l'équilibre et l'instabilité, la forme et la matière. Elle préserve et canalise une énergie qui ouvre à la fureur du chaos mais aussi à sa fécondité, par sa possibilité d'engendrer des propositions exigeantes à partir d'un libre principe d'appropriation et d'une pratique de l'alliance hétérogène. Le souci de construction est constamment présent et correspond à la présence de gestes, d'outils empruntés à divers domaines, de techniques savantes, artisanales ou issues du bricolage le plus élémentaire, et de matériaux fonctionnels ou accidentels mais disparates, irréguliers. L'assemblage manifeste ses multiples ressources : association, combinaison, accumulation, superposition, stratification. La répétition cherche à rétablir une relation nécessaire avec une origine enfouie. L'ornementation ne s'enferme pas dans une composition satisfaite d'elle-même mais privilégie l'incertitude, l'incongruité et l'audace. La tension constitutive de l'œuvre dépend de ce fil, sans cesse interrompu, sans cesse repris, avec l'architecture, la marqueterie, le constructivisme, le faire et le défaire, l'expérience des limites et des ruptures.

Le corpus présenté par *Les arts au mur – Artothèque de Pessac* rassemble des œuvres récentes, inspirées par le phénomène de la « précipitation », qui forme un composé solide à partir des concentrations de plusieurs espèces chimiques dissoutes dans l'eau. Ce composé est qualifié de « précipité » et peut prendre l'apparence d'une substance gélatineuse. Estelle Deschamp fabrique ainsi, dans une urgence contrôlée,

des sortes de précipités à l'aide de papier, adhésif, mousses, mousse polyuréthane, résines et bois. Ces agrégats produisent la luxuriance et l'abondance de gonflements, d'éclatements, d'écoulements et de déploiements. La matière devient plurielle et concentrée, colorée et incertaine, mouvante et sauvage, vivante et mystérieuse, et développe tout un appareil d'attirances et de répulsions, d'interpénétrations de forces intérieures et extérieures, de pulsions et de désirs. C'est une pâte pétrie dans une étrange rêverie qui se prête à des modelages aberrants, aux contours jamais arrêtés et aux significations toujours élargies. Loin d'être inerte, cette masse s'anime de multiples mouvements. Mouvements sans direction nettement définie, déclenchant des événements et des issues imprévisibles, qui se nouent et se dénouent par saccades comme s'ils étaient propulsés par on ne sait quelle force insaisissable. C'est un fond sur lequel se profilent un mélange des différents règnes, mais aussi les appels et les échos de divinités infernales et souterraines. Dans ces œuvres, Estelle Deschamp impose un univers qui apparaît conçu selon deux polarités. D'un côté, le froid d'une élévation, la tentation du ciel, et, de l'autre côté, le feu chtonien, celui des entrailles de la terre. Un univers qui tisse une toile imaginaire, dense et cohérente, mêlant l'inspiration antique, le mythe des origines et l'intuition d'une vie cosmique. **Didier Arnaudet**

« Avec précipitation »,
Estelle Deschamp,
 jusqu'au dimanche 22 mars,
 Les arts au mur – Artothèque de Pessac,
 Pessac (33).
www.lesartsaumur.com

JOURNÉES PORTES OUVERTES

**CONFÉRENCES
DES DIRECTEURS**
11H ET 15H

**VENDREDI 24
SAMEDI 25
JANVIER
2020**
10H/17H

**DESIGN GRAPHIQUE &
COMMUNICATION DIGITALE**

**BUSINESS &
STRATÉGIE DIGITALE**

BACHELORS EN ALTERNANCE

SUPIMAGE BORDEAUX
87 QUAI DES QUÉRIES
33100 BORDEAUX
WWW.SUPIMAGE.FR

TU VEUX PASSER 4H À L'ÉCOLE
#APPELLESTEPHANIE
06 44 67 14 02
@WIERDICHSUPIMAGE

**VIENS & TENTE DE GAGNER UNE
TABLETTE GRAPHIQUE
DE LA MARQUE WACOM !**

Ton prénom et ton nom : _____
 Ton mail : _____
 Ton numéro de téléphone : _____ Ta classe : _____

RENCONTRES
2020

(((ECHO)))

faire résonner les savoirs

(((9 JANVIER-18h)))
ETIENNE KLEIN
 Ce qui est sans être tout à fait :
 essai sur le vide
 Éd. Grasset

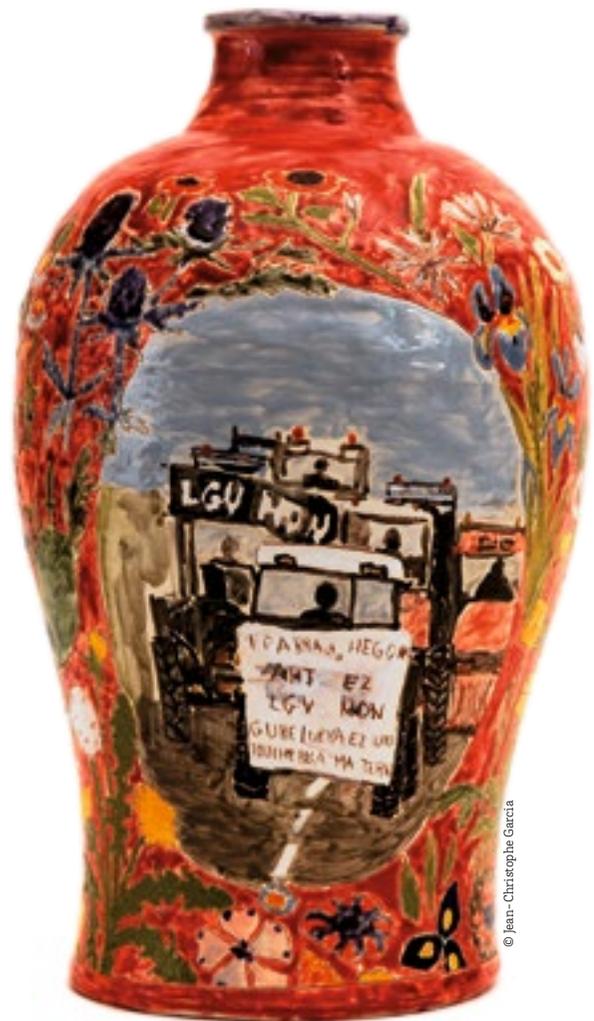
(((12 FEVRIER-18h)))
JEAN-LOUIS ETIENNE
 Aux arbres citoyens
 Éd. Paulsen

STATION AUSONE
8 RUE DE LA VIEILLE TOUR
33000 BORDEAUX

+



Vue de l'exposition «Narcisse ou la floraison des mondes» à voir au Frac jusqu'au 21 mars 2020.



Suzanne Husky, *The Last Frontier du vivant*, de la série Faïence ACAB, 2015, collection Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, © Suzanne Husky.

NARCISSE OU LA FLORAISON DES MONDES *Le FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA* bouscule nos représentations végétales dans une exposition qui prend pour thème la fleur dans l'art contemporain.

LA FLEUR

CET ORNEMENT COSMIQUE

« Observer ce qui nous entoure, se plonger dans le monde inconnu des insectes et des plantes, réaliser qu'aucun être vivant n'est isolé du contexte général, c'est découvrir la complexité d'un système dans lequel nous occupons une niche particulière : la fin d'un parcours de prédation. Par cette simple observation, nous réalisons que nous dépendons de la diversité », écrit le jardinier, paysagiste, botaniste, entomologiste, biologiste et écrivain Gilles Clément¹. Pourtant, malgré les études sur les bouleversements environnementaux et climatiques, les rapports sur la disparition exponentielle des insectes, les alertes quant aux conséquences irrémédiables d'une hausse des températures... Rien n'y fait. Ces mises

en garde peinent à soulever des mesures ambitieuses, comme le témoigne à nouveau l'accord a minima adopté il y a quelques semaines lors de la COP25 à Madrid. À Bordeaux, cet enjeu sociétal innerve la nouvelle exposition du FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA à travers un sujet faussement anodin : la fleur. Sans doute faut-il rappeler que « les angiospermes, ou plantes à fleurs, constituent plus des trois quarts de la biodiversité de notre planète. Leurs feuilles créent l'oxygène, la fleur féconde le fruit, le légume, la céréale. Ses principes phyto-actifs sont à l'origine de notre médecine », souligne la commissaire d'exposition Sixtine Dubly. Imaginé en duo avec Claire Jacquet, la directrice du FRAC Nouvelle-Aquitaine

MÉCA, le parcours nous offre une plongée passionnante dans ce territoire encore largement inconnu (de fait, chaque année 2 000 nouvelles espèces de plantes à fleurs sont découvertes). Longtemps marginalisée et minorée, classée (avec la nature morte) au bas de la hiérarchie des genres instaurée par les instances artistiques au XVII^e siècle, la fleur semble prendre sa revanche si on en croit les multiples manifestations dont elle fait l'objet dans le champ de l'art contemporain. Les raisons d'un tel regain d'intérêt ? Les causes sont sans doute plurielles comme l'esquissent les deux commissaires d'exposition. Expression d'une inquiétude face à l'érosion des liens que nous entretenons avec le vivant



Yto Barrada, *Couronne d'Oxalis*, de la série *Iris Tingitana 2007*, collection Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA.

© Jean-Christophe Garcia

et le végétal, riposte d'un courant secondaire de l'histoire de l'art... Sa réhabilitation et son omniprésence actuelle n'ont rien d'unilatéral. Elle est même ambiguë. Ce qui est certain, c'est que la fleur n'apparaît plus comme simplement ornementale, elle « est un prélude, l'activation de l'Éros artistique, d'une pulsion vitale créatrice ; l'élément vecteur ou déclencheur de nouvelles mythologies collaboratrices et solidaires, envoûtantes et apaisées ».

En compagnie d'une ribambelle d'artistes d'hier et d'aujourd'hui répartie en douze chapitres, l'exposition nous escorte dans les méandres de cette beauté florale, qui nous fascine et nous interroge. Les mystères de la symbolique des fleurs héritée du Moyen-Âge (portrait d'un *Moine dans une guirlande de fleurs* daté du XVII^e siècle) croisent la science avec les observations méticuleuses du mentor d'Odilon Redon, le botaniste Armand Clavaud. Les approches naturalistes se poursuivent avec Patrick Neu et se parent de fantastique avec David Claerbout et les plantes carnivores d'Alain Séchas. Avec Pierre et Gilles, et Jeff Koons, la fleur se pare de kitsch. Elle devient un symbole de révolte avec Marc

Riboud et son emblématique *Jeune fille à la fleur*, prise en 1967 lors d'une manifestation à Washington contre l'intervention américaine au Vietnam. Elle est au cœur de réactions en chaîne avec Hicham Berrada, prétexte à un émerveillement du quotidien (Josef Sudek), une précieuse alliée de l'écoféminisme (Suzanne Husky) et un sujet politique avec Kapwani Kiwanga. Son œuvre à protocole est née dans un long et patient travail sur les archives visuelles liées à la décolonisation. Nimbé d'ambivalence symbolique, le bouquet de l'artiste franco-canadienne a été reconstitué à partir d'images d'époque documentant une cérémonie relative à l'indépendance de l'ancienne colonie britannique, le Ghana. **Anna Maisonneuve**

1. Éteindre le soleil ou vivre avec ?, in *Narcisse ou la floraison des mondes*, catalogue d'exposition (Actes Sud).

« **Narcisse ou la floraison des mondes** », jusqu'au samedi 21 mars, FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux (33). fracnouvelleaquitaine-meca.fr

La Gironde se révèle!

Un éventail de sorties et de loisirs à découvrir partout en Gironde, à chaque saison.

Des activités sportives, des festivals et des spectacles dans toute la Gironde

17 janvier

Coutras / St-Vivien-de-Monségur / Cadillac / Le Barp / Marcheprime / Saint-Jean-d'Illac

So Lune

Ce duo combine de manière insolite le jeu d'un violoncelle acoustique et les sonorités électroniques.

18 > 31 janvier

Bordeaux / Bègles / Gradignan / Boulazac

Festival Trente Trente

Programmation de formes scéniques hybrides à découvrir à travers l'art du cirque, la danse, la musique et le théâtre.

24 janvier et 4 février

Talence / Canéjan

« **La Petite fille et le corbeau** »

Un spectacle de marionnettes illustrant une petite fille abandonnée. Plongés dans un univers hostile, les deux personnages trouvent un souffle nouveau à leur rencontre. À partir de 6 ans

25 et 26 janvier

Hostens

Hostens Trails

Avec près de 2 500 participants en 2019, ne manquez pas l'événement trail qui démarre l'année.

26 janvier > 11 février

Bègles

Un chapiteau en hiver

Un temps fort où foisonnent spectacles, créations, ateliers et actions de méditation culturelle.

Jusqu'au 19 avril

Bordeaux

Libertad ! La Gironde et la guerre d'Espagne (1936-1939)

À l'occasion du 80^e anniversaire de la fin de la guerre d'Espagne, vous pourrez découvrir cette exposition composée d'archives inédites et assister à des conférences, films...

Et bien d'autres dates

et animations ouvertes à tous.

gironde.fr/agenda



Gironde
LE DÉPARTEMENT

RAPHAËL ZARKA Cet artiste développe une recherche de formes empruntées à la science, l'art et le skateboard qu'il s'approprie et repositionne dans ses propres créations afin de concevoir des liens entre des temps, des disciplines et des idées.

LE JEU DE L'INTERPRÉTATION

À partir des années 1960, annoncé par quelques précurseurs, le mouvement du corps dans l'espace est envisagé non plus comme un simple sujet de représentation, mais comme partie intégrante de nombreuses démarches artistiques, tandis que l'art, de plus en plus proche de la vie quotidienne et impliqué dans un champ d'investigation plus large, entame une série de mutations géographiques, méthodologiques et conceptuelles importantes.

Dans le même temps, le skateboard engage de nouvelles manières de bouger, de se déplacer et de vivre dans l'espace urbain. Il révèle une véritable mise en scène du corps, du paraître, de la difficulté et du risque. Il mobilise le regard, aiguise le besoin de découvertes, exploite les spécificités urbaines comme des outils d'expérimentation et forge de nouveaux usages des volumes, des surfaces et des matériaux capables de perfectionner ou d'inventer des figures.

L'œuvre de Raphaël Zarka est basée sur les convergences, les récurrences et donc les différentes articulations entre les histoires de l'art contemporain et du skateboard comme réceptacles de manières de se mouvoir et de varier les modes d'appréhension, d'être au monde et donc de voir le monde. Il pratique le skateboard depuis l'âge de 7 ans. À l'adolescence, il découvre les collages de bouts de papiers trouvés du dadaïste Kurt Schwitters qui assure que « tout ce que l'artiste crache, c'est de l'art ». Cette audace l'incite à emprunter une voie aussi stimulante. Il prend alors conscience que sa passion pour le skateboard le sensibilise à une expérience du corps dans l'espace, à une énergie qui en se concentrant opère sur

les conditions d'adaptation au milieu où se poursuit son élan vibratoire. Cette formation affûte son intérêt pour les matériaux, les structures géométriques, les mouvements, les montages et donc les formes d'art ouvertes aux mêmes préoccupations.

Sculpteur, photographe et vidéaste, Zarka recherche, transpose dans des contextes variés des formes préexistantes, géométriques, minimales ou architecturales, liées au modernisme ou à l'histoire de la pensée et de la connaissance. Ainsi, dans la série « Les Formes du repos », commencée en 2001, il photographie des structures en béton isolées sur des terrains vagues ou dans la nature, et insiste sur leur présence sculpturale pour leur donner une autre lecture, un autre emploi. Cette « migration des formes » prolonge, comme une pierre qui ricoche, une singulière résonance venue d'un passé, en contact direct avec un présent et se dirigeant à vive allure vers un futur. Il signe aussi plusieurs essais sur l'histoire et la pratique du skateboard.

L'exposition du centre d'art contemporain d'Anglet comprend un ensemble de sculptures galiléennes, des peintures murales gnomoniques inédites, des séries de photographies et de sculptures skatables. Dans l'entrée de la Villa Beatrix Enea, deux cônes en fonte d'aluminium, inspirés des travaux de mécanique de l'abbé Nollet, physicien du XVIII^e siècle, se détachent de cette origine scientifique et s'affirment par leur caractère sensible et les qualités du matériau, des dimensions et d'inscription dans l'espace. Dans les salles, de grandes peintures murales, réalisées in situ, agencent sur fond noir des motifs géométriques

colorés issus de la gnomonique, l'art de tracer les cadrans solaires au XVII^e siècle, alliant les connaissances mathématiques et la sculpture. Des sculptures planes, constituées de planches de contreplaqué aux découpes droites ou courbes, reprenant parfois les couleurs des peintures murales, évoquent les instruments imaginés par Galilée et les scientifiques du XVII^e siècle pour étudier la chute des corps en faisant rouler des billes sur des plans inclinés ou en arc de cercle.

La galerie Georges Pompidou accueille « Riding Modern Art », une série de photographies noir et blanc de skateurs sur des sculptures dans l'espace public. Raphaël Zarka les repère dans les magazines ou sur Internet et acquiert les droits de reproduction. Il effectue lui-même les tirages et intègre dans la composition le nom du sculpteur, le titre et l'année de production de l'œuvre, les noms du skateur, de la figure exécutée, de la ville et du photographe. L'intérêt de la sculpture dépend de la diversité des figures qu'elle suggère, et les skateurs traduisent effectivement « l'idée de mouvement délibérément mise en œuvre par les artistes ». Des modules de la série « Paving Space » convoquent la sculpture comme « une partition à interpréter » et s'offrent aux skateurs comme des possibilités de jeu et de plaisir. **Didier Arnaudet**

« Suite galiléenne », Raphaël Zarka,

jusqu'au samedi 25 janvier,
galerie Georges Pompidou, Anglet (64);

jusqu'au samedi 7 mars,
Villa Beatrix Enea, Anglet (64).

www.anglet.fr



SUPPLÉMENT **JUNKPAGE**



CHARLES BURNS

RAJA PRÉSENTE

Angoulême

47^e ÉDITION FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE

bdangouleme.com

30 JANVIER > 2 FÉVRIER 2020



14 EXPOSITIONS
2000 AUTEURS
200 RENCONTRES
ET SPECTACLES
À 2H. DE PARIS
AVEC TGV INOUI

Inio Asano
Enki Bilal
Charles Burns
Pierre Christin
Nicole Claveloux
Hisashi Eguchi
Robert Kirkman
Yukito Kishiro

Catherine Meurisse
Jean-Claude Mézières
Marion Moutagne
Michel Rabagliati
Joe Sacco
Seth
Joann Sfar
Kan Takahama
Posy Simmonds



CATHERINE MEURISSE

RAJA PRÉSENTE

Angoulême

47^e ÉDITION FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE
bdangouleme.com

30 JANVIER > 2 FÉVRIER 2020



RAJA
L'ART DE L'EMBALLAGE



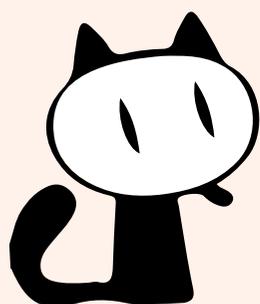
Le Point france•tv



Ventes et informations
dans les gares, boutiques SNCF,
par téléphone au 3635, auprès
des agences de voyages agréées SNCF.



Réservation billetterie
sur bdangouleme.com
et autres points
de vente habituels



ÉDITO

« Laisse-moi te dire, au moins, qu'en découvrant ce que tu fais et ce que font tes camarades de *Métal Hurlant*, j'ai immédiatement retrouvé ce sentiment poignant, face à un rendez-vous merveilleux qui nous est périodiquement promis, que je n'avais connu qu'enfant, entre deux livraisons du *Giornalino della Domenica*, porteur du récit des aventures de *Happy Hooligan* et de *The Katzenjammer Kids*. » Ainsi s'adressait Federico Fellini à Jean "Moebius" Giraud dans une lettre en date du 23 juin 1979. Il n'est pas ici question de parler des relations naturelles entre 7^e et 9^e art – tout le monde sait, au hasard, la passion dévorante d'Alain Resnais pour les illustrés –, mais bien de rappeler que la bande dessinée n'est pas ce divertissement livré en pâture à la jeunesse ; une discipline aussi noble que la littérature.

2020 sera l'année de la bande dessinée pour le ministère de la Culture qui l'envisage désormais comme « nouvelle frontière artistique et culturelle ».

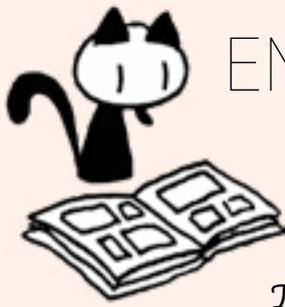
En Nouvelle-Aquitaine, ce ne sont pas moins de 163 rendez-vous (oui, 163 !!!) consacrés qui rythment l'année et, point d'orgue depuis 1974, le Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême auquel nous consacrons un ambitieux supplément.

Notre subjectivité embrasse dans le même élan underground et grand public, talents d'ici, maîtres américains et sensei japonais, crayons cultes et jeunes pousses.

Parce que JUNKPAGE aime toutes les nuances du genre et parce que l'on n'en lit jamais assez.



Illustration de Rumiko Takahashi



Entre art et artisanat, passion et commerce, la bande dessinée est le reflet d'une multiplicité de pratiques et de visions. JUNKPAGE donne la parole à deux éditeurs. L'un, Franck Marguin, vient d'un poids lourd historique du milieu : Glénat. L'autre, Julian Huber, creuse une voie plus indépendante. Ils partagent leurs expériences et leurs pratiques sur un même métier. *Propos recueillis par Nicolas Trespallé*

GLÉNAT, LA BD POUR TOUS

Comment êtes-vous rentré chez Glénat ?

Franck Marguin : Après des études de lettres et de cinéma, j'ai travaillé comme journaliste pigiste, spécialisé dans la musique et le cinéma. Je n'avais jamais pensé travailler dans la bande dessinée, même si j'ai toujours été un grand lecteur. Le hasard a fait qu'un jour, j'ai fait une pige cinéma pour un magazine qui appartenait au groupe Glénat. J'ai appris qu'il recherchait quelqu'un pour travailler comme concepteur-rédacteur et j'ai été pris. Après trois ans, je suis passé naturellement à l'édition car c'est quelque chose qui me passionnait et, en tant que concepteur-rédacteur, j'étais déjà en lien avec les auteurs. J'ai évolué jusqu'à devenir directeur de collection, j'ai fêté en novembre 2019 mes 20 ans chez Glénat.

Quelles collections avez-vous en charge ?

F. M. : Je suis éditeur sur de nombreuses séries du catalogue Glénat avec d'autres collègues, mais je gère personnellement deux collections que j'ai créées. 1000 Feuilles est dédiée aux romans graphiques. Le premier livre, *Blaise* de Dimitri Planchon, est sorti en janvier 2009. On publie entre 8 et 9 titres par an, on arrive bientôt au 90^e. On a construit ce catalogue sans effet d'annonce, pierre après pierre, comme on construit une maison. La collection n'a pas vraiment de ligne directrice, ni graphique, ni au niveau du récit. Les livres publiés sont le reflet de ce qui me plaît. Notre plus gros succès public et critique est *Ces jours qui disparaissent* de Timothé Le Boucher qui a gagné plusieurs prix. De mémoire, on l'avait tiré à 8 500 exemplaires pour une mise en place de 5 500 exemplaires ; ce qui est plutôt bien pour un jeune auteur. On en est à 70 000 exemplaires aujourd'hui et à la 10^e réimpression. On vient de publier son nouvel ouvrage, un livre plus noir qui marche bien, *Le Patient*. 1000 Feuilles accueillent des auteurs à la personnalité très affirmée comme Francis Masse, Philippe Foerster, Nine Antico... Avec Noël Simsolo grand historien et théoricien du cinéma, je dirige aussi depuis un an la collection 9 1/2. Des biographies, en roman graphique, consacrées à des grands acteurs et metteurs en scène, racontées de façon précise ou plus poétique comme le *Lino Ventura et l'œil de verre* de Stéphane Oiry et Arnaud le Goufflec. L'idée est de faire 3-4 livres par an.

Le marché de la BD est dans une situation paradoxale avec à la fois une créativité inédite et une production de plus en plus importante, mais derrière la bonne santé du secteur, une précarisation grandissante des auteurs. Quel regard portez-vous sur cela ?

F. M. : Glénat est un éditeur généraliste susceptible de proposer des bandes dessinées pour tout type de lectorat. On se doit de répondre à l'attente de tous les publics. En tant que lecteur, je suis passionné autant par les séries classiques Dupuis des années 1950 et 1960 que par les ouvrages édités par l'Association, les Requins Marteaux ou FRMK. Quand je suis arrivé dans le métier, il sortait environ 600 nouveautés par an, aujourd'hui on doit être à 6 000 ; c'est complètement fou ! C'est formidable pour le lecteur, mais aussi perturbant : il ne sait pas quoi acheter et quand il demande conseil au libraire, on a tendance à lui proposer ce qui se vend à ce moment-là. Il y a de plus en plus d'offres de BD, mais de moins en moins d'albums qui marchent. Le secteur est en pleine santé, mais pour l'auteur, c'est de plus en plus dur de vivre de son métier, c'est regrettable. En tant qu'éditeur, ce sont des problématiques auxquelles on réfléchit quotidiennement. Il est devenu plus difficile pour les créateurs de vivre des droits

« Si une maison d'édition refuse un bon projet, celle d'à côté l'éditera. »

d'auteurs, les ventes de BD ne sont pas suffisantes pour couvrir les à-valoir. Je me la pose tous les jours, la question, et n'ai pas la réponse. On pourrait penser que la solution serait de moins publier mais cela voudrait dire non à des projets formidables. On ne publie pas dans l'intention de gagner de l'argent, on publie parce qu'on reçoit un projet que l'on aime et pour le faire découvrir au lecteur. C'est la base de notre métier. Si une maison d'édition refuse un bon projet, celle d'à côté l'éditera.

Quand certains auteurs ont proposé de faire payer les dédicaces, Jacques Glénat a créé la polémique en estimant que ce n'était pas la solution, c'était presque contre-nature...

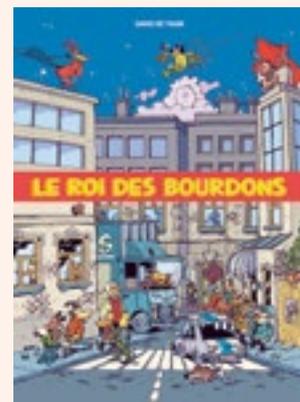
F. M. : Il a été mal compris, sa phrase sortie de son contexte. Si vous allez voir Houellebecq en dédicace, il ne va pas vous écrire un chapitre inédit, ce sera juste une signature. Pour moi, la signature d'un album, ce serait suffisant. Il y a un usage qui s'est installé un peu contre le bon vouloir des auteurs qui est d'avoir un dessin, une œuvre inédite, à l'intérieur de l'album. Je pense que si quelqu'un doit payer pour acquérir une œuvre d'art, c'est le lecteur. Aux États-Unis, c'est ce qu'il se passe. La dédicace occupe du temps de travail à l'auteur pendant lequel il n'avance pas sur ses projets. Mais c'est un faux problème, la question est une goutte d'eau dans un océan. Ce n'est pas ce sujet qui va permettre à l'auteur de vivre décemment.

Le Roi des Bourdons de David de Thuin figure dans la sélection d'Angoulême. Pouvez-vous nous présenter cet ouvrage qui peut se lire comme une critique au vitriol du milieu de la BD ?

F. M. : David a longtemps travaillé en tant que salarié chez Dupuis. Il y a beaucoup de son vécu dans cet album, mais ce n'est pas une autobiographie. Il n'a jamais volé dans le ciel en étant porté par des bourdons et en mangeant de la gelée royale ! C'est un auteur qui a longtemps divisé sa production entre des titres jeunesse et une production adulte qu'il éditait à compte d'auteur. Il y a une quinzaine d'années, il avait sorti cette petite série *Le Roi des Bourdons*, sous la forme de 5 ou 6 fascicules que j'ai découverts à l'époque. Depuis, on a eu l'occasion de se rencontrer, on a fait *La Proie*, une œuvre monstrueuse de 1 000 pages et de 10 000 cases, puis *Le Corps à l'ombre*. Il m'a dit qu'il voulait reprendre cette histoire qui lui est chère pour la réécrire. Le livre est un remake de sa première version, un nouvel album en 80 pages, plus affiné et percutant. Pour moi, c'est peut-être son chef-d'œuvre ! Le voir en sélection à Angoulême, c'est une satisfaction. C'est un auteur que je lis depuis 20 ans, avec qui je travaille depuis plusieurs années. Je suis content que la profession le reconnaisse comme le grand auteur qu'il est.

2020 a été annoncé par le gouvernement comme « l'année de la BD ». Qu'en attendez-vous ?

F. M. : J'en suis très heureux. Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on va parler de bande dessinée un peu partout et donner aux enfants et aux parents l'envie d'en lire. Je vois ça surtout comme le résultat du travail des auteurs, des journalistes, des éditeurs et des libraires pour la reconnaissance du 9^e art. La BD a longtemps été sous-considérée, vue comme une littérature du pauvre. Célébrer la BD est une grande victoire pour tous ceux qui travaillent dans le métier.



Le Roi des Bourdons, David de Thuin
www.glenat.com

HUBER ÉCONOMIE

Peux-tu te présenter et nous raconter comment sont nées les éditions Huber ?

Julian Huber : J'ai travaillé cinq ans dans une librairie généraliste en région parisienne avant de devenir représentant pour Makassar, où je suis toujours. C'est une boîte de diffusion-distribution d'éditeurs indépendants, c'est-à-dire non affiliés à des grands groupes. Il y a trois ans et demi, j'ai monté en parallèle avec deux associés, les éditions Huber. Aujourd'hui, on n'est plus que deux, moi et Baptiste Neveux qui est libraire BD chez Bachi Bouzouk à Pau.

Le déclic ?

J. H. : Je suis un musicien frustré. Huber éditions pour moi, c'était un peu comme monter mon groupe de rock et faire quelque chose par moi-même. Il y a aussi une démarche de lecteur insatisfait, de voir que des choses qui me plaisaient étaient totalement absentes en France.

Avec ton expérience professionnelle et ta connaissance de l'état du marché de la BD, n'appréhendais-tu pas un peu de sauter le pas ?

J. H. : Si ! Vendre des BD et les faire, ce n'est clairement pas pareil ! On ne savait absolument rien faire au départ, on était des puceaux de l'édition, à chaque étape, on risquait la plantade ! Concrètement, une maison d'édition, c'est une page blanche, à toi de tout créer de A à Z, c'est flippant mais t'oblige à sortir de ta zone de confort. Avec Baptiste, on a une vision panoramique du marché, on arrive à voir ce qu'il ne faut pas faire, quant à savoir ce qu'il faut faire, c'est une autre paire de manches, si on avait la recette !

Tu as inauguré ton catalogue avec la publication de Rocky de Tony Kellerman, puis tu es allé chercher le sulfureux Johnny Ryan, là tu édites coup sur coup trois titres de Josh Simmons, en quoi ces auteurs définissent-ils l'esprit de ta maison ?

J. H. : Quand j'ai vu passer *Black River*, je me suis rendu compte que j'avais déjà presque tous les livres de Simmons chez moi. *Black River* m'a retourné le bide. J'aurais été malade si nous ne l'avions pas édité. C'est clairement une lecture clivante comme Johnny Ryan et son *Prison Pit* et notre premier titre *Rocky*. Soit tu adores, soit tu changes de bouquin ! *Black River* représente pour moi tout ce que doit être une lecture : un truc totalement intense qui fait naître des émotions assez fortes. En tant que lecteur, je trouve qu'il y a un nombre incalculable de livres ni bons ni mauvais. J'appelle ça, la « BD qui bande mou » ! Nos livres doivent faire naître quelque chose, c'est ça notre ligne éditoriale.

Tu as sorti plusieurs titres à l'aide du financement participatif, une obligation économique ?

J. H. : Au début, oui. Comme tout jeune éditeur, on s'est planté financièrement sur plein de trucs. On n'a pas gagné d'argent sur les premiers titres voire on en a perdu. Actuellement, c'est quand même très difficile pour les éditeurs indés. Le constat, c'est qu'il n'y a plus assez de libraires pour faire vivre le fonds, or il faut faire un vrai travail de prescription pour vendre des livres comme les nôtres. En librairie, il y a un côté loterie. Le libraire a tout à fait le droit de ne pas aimer mon bouquin, mais à l'arrivée, je suis comme un con et je ne peux pas me défendre. Le financement participatif m'offre une tribune, une vraie indépendance financière, sinon on aurait déjà mis la clé sous la porte. Après, une chose que je n'avais pas prévue, c'est qu'on a un rapport direct avec le lecteur et ça, c'est ultra-jouissif. Dans le circuit du livre classique, tu travailles un an sur un ouvrage, tu le lâches en librairie et tu croises les doigts pour que dix libraires ouvrent ton bouquin pour le conseiller. Là, on a un retour direct des lecteurs, on est dans un circuit court qui nous correspond bien. Pour moi, c'est juste un retour à la souscription qui a toujours existé avant l'industrialisation du système du livre. On n'est moins dépendant des libraires pour être rentable, et on bénéficie même d'une plus grande liberté éditoriale. Pour *Prison Pit*, on a pu sortir des jaquettes collector sans code-



© Josh Simmons

Black River

« Concrètement, une maison d'édition, c'est une page blanche, à toi de tout créer de A à Z, c'est flippant mais t'oblige à sortir de ta zone de confort.. »

barres, ce qu'on n'aurait pas pu faire en librairie. Avec Huber Limited, on sort des livres à potentiel plus faible qui ne nécessitent pas de gros tirages. Le financement participatif est en train de devenir un autre mode de diffusion pour toute l'édition indépendante.

Les libraires n'ont-ils pas l'impression que tu les court-circuites ?

J. H. : Quoiqu'il arrive, les bons libraires font le job, ils comprennent. T'es toujours emmerdé par ceux qui ne vendent pas nos livres. J'ai reçu des messages pour me dire : « On vous soutient, c'est une honte ! » Ils ne savent pas que j'ai accès aux mises en place, donc que je vois achat : 1, retour : 1... On est en train de réfléchir à une base de données de « libraires copains » qui ont

une grande place dans la survie des éditeurs indés. On veut leur envoyer un peu plus de matos, de bouquins, des prints, pour récompenser les plus méritants !

Pour une structure comme la tienne, que représente la présence au FIBD d'Angoulême ?

J. H. : C'est la première année qu'on aura un stand à notre nom. On n'était pas très identifié auparavant, on squattait le stand d'Ici même. Angoulême, pour nous, c'est de la com', se faire voir. On est parti pour perdre de l'argent, au mieux se rembourser. C'est frustrant, il y a quelque chose d'aberrant de vendre des livres et de ne rien gagner. Il y a là un vrai problème systémique alors que tous les éditeurs indés tirent la langue et courent après la trésorerie.

Un mot sur tes projets ?

J. H. : 2019 a été une année charnière, c'est la première fois que l'on sortait plus d'un livre. Pour 2020, on prévoit de sortir *Billy Noisette* de Tony Millionaire, c'est le premier livre qu'on pourra faire lire à nos enfants et primé par un Eisner Award ! On va faire découvrir aussi des auteurs issus de la micro-édition : Robert Sergel avec *Bald Knobber* dans une veine froide et désenchantée à la Adrian Tomine ; et deux récits de Sean Knickerbocker. On est aussi sur Al Columbia, un virtuose graphique [connu pour avoir travaillé sur le chef-d'œuvre maudit d'Alan Moore, *Big Numbers*, NDLR]. C'est un très gros projet pour nous, on sait déjà que ça va nous demander un boulot de titan !

À lire :

Josh Simmons, *Black River*
Josh Simmons, *Le Manoir*
Josh Simmons, *Mark of the Bat*

editionshuber.ecwid.com



YOSHIHARU TSUGE Deux ans après Osamu Tezuka, la FIBD présente une exposition majeure autour d'un autre génie de la BD nippone, considéré comme le père du manga d'auteur. Un événement exceptionnel tant l'homme, à 80 ans passés, se montre toujours aussi mutique, n'aspirant, comme il l'a fait toute sa vie, qu'à rester discret, si ce n'est invisible.

L'ÉVAPORÉ

Mis à part *L'Homme sans talent*, et quelques parutions sporadiques notamment dans la revue *Raw* d'Art Spiegelman, Tsuge reste un artiste largement méconnu hors de l'archipel japonais. Maître du manga alternatif, à qui l'on doit des œuvres curieuses, déstabilisantes mais aussi des essais, des carnets de voyage, d'illustrations, son œuvre a fait l'objet d'adaptations TV et cinéma.

Originaire de Chiba, une région balnéaire qui inspirera nombre de ses récits, Tsuge a souffert d'une enfance difficile. Il perd son père très jeune, fugue pour échapper à un beau-père violent, connaît la précarité des petits boulots et une vraie difficulté à s'adapter à la vie en société. Marqué comme tous les apprentis dessinateurs par Osamu Tezuka après-guerre, il se glisse dans le manga par les librairies de prêt en 1954, un circuit parallèle permettant aux enfants de lire, par un système de location et pour un coût modique, des bandes dessinées. Dans cette école informelle qui sème les graines du *gekiga* (un manga plus sombre et réaliste), il produit des histoires de genre, de la science-fiction, du mystère, de la romance mais le rythme intense de publication lui convient mal d'autant que le marché s'effondre laissant Tsuge sur le carreau.

Déjà en proie à de graves tourments intérieurs (il tente de se suicider en 1962), Tsuge s'installe à l'ouest de Tokyo, à Chōfu en 1966, année où il rejoint le studio du créateur du populaire *Kitaro*, Shigeru Mizuki, pour des raisons plus alimentaires que par affinités artistiques. Tsuge aspire à mieux, mais que sait-il faire d'autre ? Par chance, la revue d'avant-garde *Garō*, qui vient de se monter, passe une annonce pour le contacter. Confidentiel au départ, le support devient rapidement prisé dans les milieux étudiants et intellectuels ; Tsuge trouve là enfin le cadre idéal pour produire des histoires qui sortent des contraintes du divertissement du manga pour enfants ou adolescents qui l'ennuie. Si des auteurs comme Sanpei Shiratō ou Yoshihiro Tatsumi s'ancrent dans une certaine revendication sociale en écho à la contestation étudiante, Tsuge, déjà en porte-à-faux, se montre étranger aux bruits du monde. Il cultive un désengagement et se plaît dans l'isolement, bien trop occupé à trouver un équilibre dans sa vie personnelle. Puisant dans la matière première de ses rêves, il couche son anxiété et ses doutes sur le papier inaugurant une fibre expérimentale jamais vue. Tsuge casse les codes narratifs habituels et appréhende le récit hors de toute logique causale, refusant même de se soumettre à l'idée d'y apporter toujours une conclusion.

Ses histoires commencent à être décortiquées et donnent naissance à la critique manga avec *Mangashugi* en mars 1967 qui tente pour la première fois de percer les secrets de cette œuvre fuyante. La sortie d'un hors-série de *Garō*, qui lui est consacré, marque le début d'un retournement du lectorat et la fin de l'indifférence. Une histoire vient notamment concentrer toute la radicalité de Tsuge : *La Vis* (*Nejishiki*). Brisant toutes les règles, ce projet suit les errements d'un garçon hagar marchand sur la grève d'une plage alors que la veine de son



La Vis

© Tsuge - Cornélius

bras gauche sectionnée le pousse à chercher un médecin dans un village. Prétexte à une suite de tableaux absurdes et étranges, l'histoire hermétique aux relents cauchemardesques, parue en juin 1968, fait date, cultivant un érotisme morbide que l'on retrouve dans plusieurs de ses autres mangas comme le perturbant *Souvenir d'été*.

Malgré son aura, Tsuge collabore en pointillé pour *Garō* et ne produit que quand l'argent vient à manquer. Son caractère et son instabilité chronique le poussent à s'échapper dès qu'il le peut des contraintes sociales pour se réfugier dans les recoins isolés privilégiant un Japon austère et rude loin des zones touristiques. Nuages noirs, pluies violentes, milans menaçants du bord de mer ou sentiers montagneux hors du temps forment la toile de fond de nombreuses de ses histoires empreintes d'une japonité préservée de l'Occident et du consumérisme. Ces fuites répétées nourrissent ses mangas où des individus solitaires en quête de sources thermales en déshérence ou d'auberges décaties croisent le temps d'une journée ou d'une nuit des vieux ermites abandonnés, des filles faciles, des marginaux, des parasites pouilleux passant leur temps à dormir.

De plus en plus insaisissable, Tsuge consent à signer une dernière œuvre pour Comic Baku dans les années 1980 *L'Homme sans talent* : l'histoire d'un père de famille vaguement *mangaka* tentant de monter un commerce de cailloux et qui échoue lamentablement dans tout ce qu'il entreprend au grand désespoir de sa femme et de son fils.

Marié et père de famille, Tsuge ne fait pourtant pas dans l'autobiographie pure. Ce pionnier de la BD du moi, qui applique au manga le récit à la première personne comme ont pu le faire les écrivains Osamu Dazai ou Chōtarō Kawasaki dans leurs romans, préfère exsuder l'étrange dans la banalité de son quotidien en piochant librement à travers sa mémoire pour raconter l'histoire de cet homme qui n'aspire à rien d'autre que d'être là à ne rien faire.

Ce chef-d'œuvre hanté par l'échec sera son chant du cygne. Aspirant à se diluer dans le décor comme ses personnages, Tsuge accède à cette dignité et à cette forme de détachement impérieux vis-à-vis de la société et de ses contraintes. Depuis 30 ans, le maître a posé plumes et pinceaux. Réconcilié peut-être, enfin, avec lui-même. **Nicolas Trespallé**

À voir

« Yoshiharu Tsuge. Être sans exister »,

du jeudi 30 janvier au dimanche 15 mars,
Musée d'Angoulême, salle temporaire, Angoulême (16).
maam.angouleme.fr

À lire

L'Homme sans talent, Atrabile
Les Fleurs rouges, Cornélius
La Vis, Cornélius



© Rumiko Takahashi / Shogakukan

Maison Ikkoku

RUMIKO TAKAHASHI *Le Grand Prix d'Angoulême ? Une évidence tant la bédéaste la plus lue (et fortunée) du monde représente à elle seule tout un pan de la pop culture nipponne avec ses séries Lamu, Inu-Yasha, Ranma 1/2, Maison Ikkoku qui ont bercé l'imaginaire de toute une génération.*

REINE DU MANGA

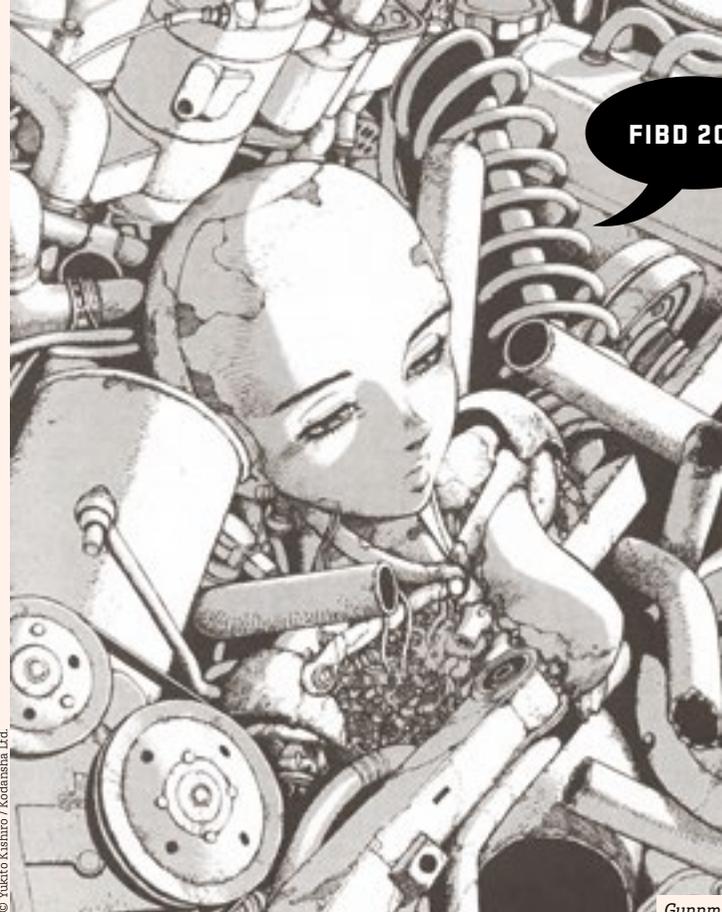
Issue d'un milieu bourgeois, Rumiko Takahashi avait tout pour suivre le destin tout tracé qui lui tendait les bras en devenant avocate ou médecin comme son père. Mais le manga s'est mis sur sa route et, de détente pratiquée entre les cours, le loisir a pris une place inconsiderée dans sa vie.

Dans les années 1970, elle s'encanaille, après la fac, dans les cours du soir donnés par Kazuo Koike qui repère vite son talent. Le scénariste émérite de *Lone Wolf and Cub* a développé au fil de ses productions une approche analytique sur son travail et la conviction que les bonnes histoires ne tiennent que sur des personnages dont la force repose aussi sur les faiblesses. Elle saura retenir la leçon.

Alors qu'arrive la fin de la décennie, la jeune femme passe par l'atelier de Kazuo Umezu, génie du manga d'horreur. Repérée par Shogakukan, elle rejoint une revue pour les garçons, et se spécialise dès lors dans le *shōnen*. En 1978, Lamu remporte vite la faveur des lecteurs au point d'entraîner une adaptation animée comme presque toutes ses œuvres à venir. Cette série d'humour gentiment émoustillante réactualise le bestiaire traditionnel du monde des *yōkai* (les monstres japonais) à travers les mésaventures d'un lycéen obsédé et un peu crétin tourmenté par une extraterrestre sexy en bikini léopard qui a la mauvaise habitude de l'importuner quand il est dans son bain. Chacun sa croix...

Poursuivant dans la veine du quotidien et du fantastique délirant, elle développe *Ranma 1/2*, titre qui repose sur le thème du travestissement et de la métamorphose avec un héros-héroïne qui change de sexe à chaque fois qu'il tombe dans l'eau. En parallèle, elle explore une face plus épique avec *Mermaid Project* et *Inu-Yasha* et des récits courts, mais c'est sans doute dans la romance réaliste qu'elle signe son plus grand classique. Ne pas se fier ainsi au titre français mielleux – *Juliette, je t'aime* – assurément trompeur, *Maison Ikkoku* n'est pas que l'histoire d'un amour impossible mais dessine le portrait tendre d'un Japon méconnu prenant l'envers du miracle économique. Anticipant l'éclatement de la bulle à la fin des années 1980, Rumiko Takahashi s'intéresse à la vie de gens modestes en marge du monde réglé des *salarymen*. La nouvelle concierge Kyoko est une jeune veuve qui a hérité d'une pension et fait tout pour la tenir en état. Fauché, Godai est un *rōnin*, un étudiant sans université incapable de réussir le concours d'admission. Tombant éperdument amoureux de sa logeuse, il subit les mesquineries de ses voisins, une femme seule alcoolique élevant son fils unique, une serveuse d'un bar à hôtesse à la cuisse leste et un mystérieux individu, qui passent leur temps à le démoraliser.

Rumiko Takahashi dépeint cette pension comme une famille dysfonctionnelle, prenant le temps de développer ses personnages de galériens, apportant une profondeur inattendue à cette *romcom* qui établit un modèle du genre. L'écoulement des saisons, le cycle répété des fêtes traditionnelles rythment le long ballet des hésitations et atermoiements des deux tourtereaux amenés à se dévoiler peu à peu. L'image pudique de Juliette passant doucement le balai sur le perron de la pension sur fond de tintement mélancolique du train au lointain, a serré secrètement le cœur de bien des ados. *Boy's don't cry ?* **NT**



© Yukito Kishiro / Kodansha Ltd.

Gunnm

FIBD 2020

YUKITO KISHIRO *Dans le sillage de Ratsuhiko Otomo, il a été l'un des premiers mangaka à atteindre une aura mondiale grâce à sa série cyberpunk Gunnm dès les années 1990. Près de trente ans après ses débuts, la série et l'auteur sont célébrés dans une exposition exceptionnelle.*

GUNNM CLUB

Enfant, Yukito Kishiro a passé une grande partie de son temps libre à assembler des maquettes Gundam, si bien qu'au moment de faire ses premiers mangas, il s'est aperçu qu'il était bien plus à l'aise pour dessiner des cyborgs que des humains.

Même s'il a travaillé d'arrache-pied pour combler cette lacune, sa série iconique *Gunnm*, démarrée vers l'âge de 25 ans, se pare de cette fascination originelle pour les machines en y apportant le regard plus distancié de l'adulte. Fable dystopique partagée entre une cité suspendue dans le ciel et un bidonville gigantesque recouvert de ses déchets, *Gunnm* met en image la destinée martyre de Gally, une androïde amnésique, découverte dans une décharge. Remise en état, la frêle lolita va retrouver instinctivement des réflexes guerriers se révélant une redoutable combattante en même temps qu'elle apparaît comme une figure tour à tour punitive et rédemptrice d'un monde corrompu par la technologie.

Nourrie de l'esprit anarchisant de l'auteur, la bande aligne les affrontements violents dans un univers transhumaniste glaçant. Réactualisant des thèmes classiques de la SF, la quête identitaire de Gally pose une réflexion actuelle sur le lien homme-machine et sur l'illusion que la cybernétique peut jouer un rôle dans le bien-être d'une société.

S'étendant sur plusieurs arcs narratifs *Gunnm Last Order* et *Gunnm Mars Chronicles* auxquels se greffent deux titres annexes, *Ashman* et *Aqua Knight*, ce « divertissement politique » s'est imposé grâce à la mise en scène ultradynamique de ses bastons et par son dessin minutieux que l'on pourra apprécier à travers pas moins de 150 originaux! **NT**

À lire

Gunnm, Glénat

Gunnm Last Order, Glénat

Gunnm Mars Chronicles, Glénat

À voir

« Yukito Kishiro, l'ange mécanique »,

du jeudi 30 janvier au dimanche 2 février, espace Franquin, Angoulême (16).

Samedi 1^{er} février, 14h, **masterclass** payante, grande salle, Théâtre d'Angoulême-scène nationale, Angoulême (16).

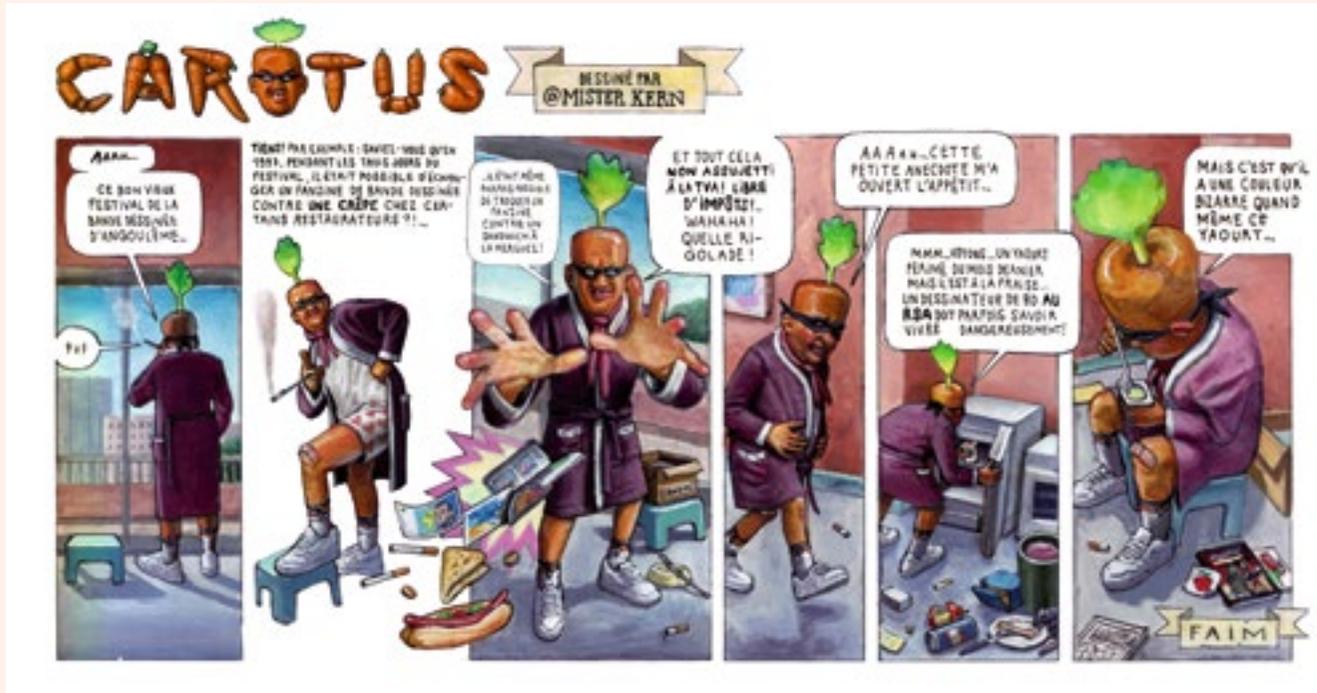
www.theatre-angouleme.org



Alfred



Mister Kern



Rémy Catellain



Laureline Mattiussi

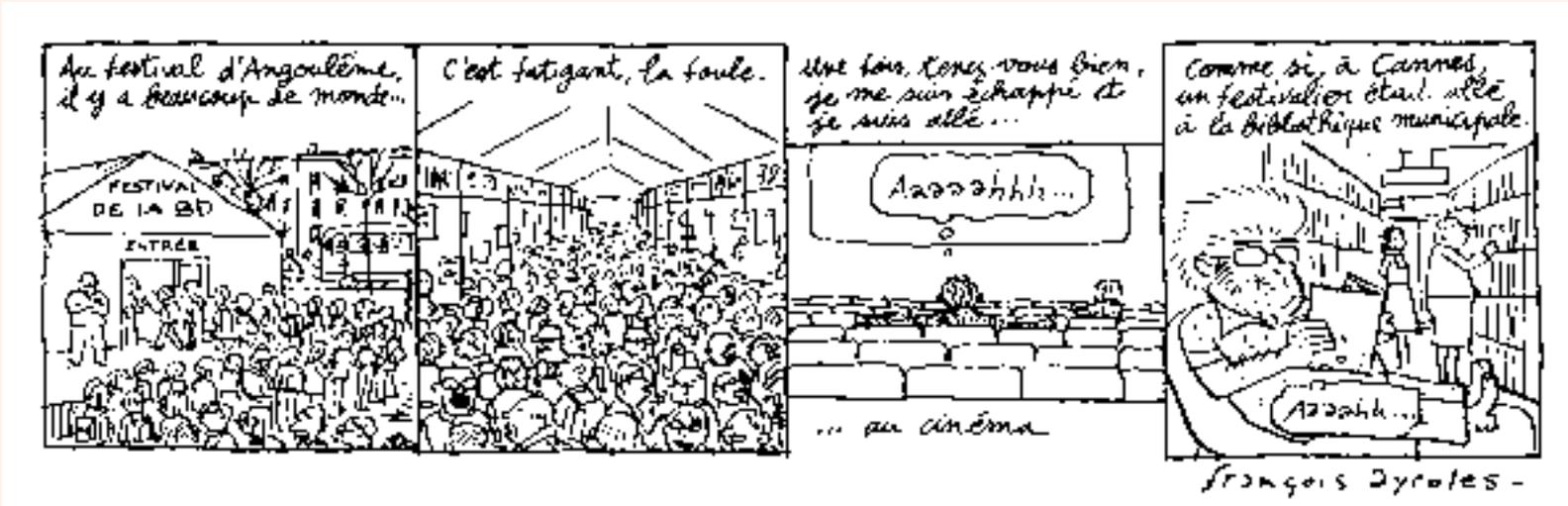




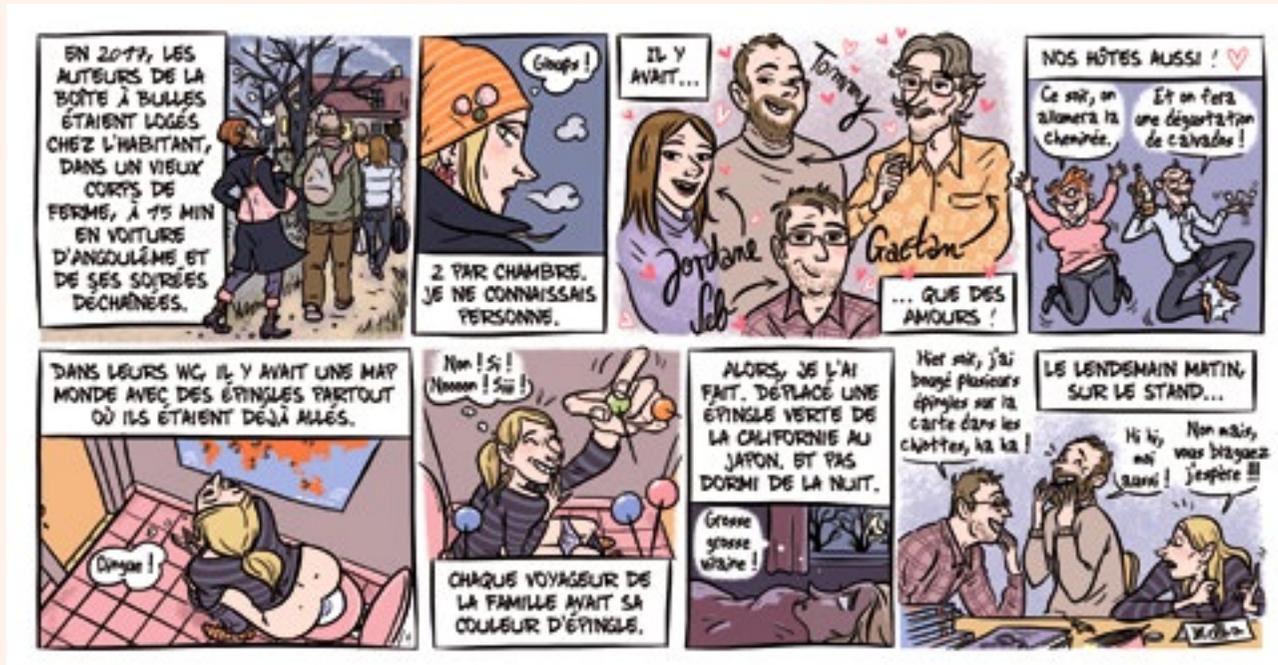
Johanna Schipper



François Ayroles



Zelba



NICOLE CLAVELOUX La célèbre illustratrice jeunesse a fait un passage éclair dans la bande dessinée, en particulier au tournant des années 1970-1980. Pour autant, son œuvre ramassée puisant dans un merveilleux trouble et efflorescent a laissé une trace durable chez les lecteurs qui ont eu la chance de la découvrir à l'époque. Une grande exposition rétrospective et la ressortie de *La Main verte* chez Cornélius (sélectionnée pour le prix du Patrimoine) permettent de remettre doublement cette autrice à la timidité farouche sur le devant de la scène. *Propos recueillis par Nicolas Trespallé*



CLAVELOUX, Y ES-TU ?

On vous connaît surtout pour votre travail d'illustratrice jeunesse. Quel rapport entretenez-vous avec la BD ? Qu'est-ce qui a forgé votre imaginaire ?

Dans mon enfance, j'étais surtout « nourrie » d'illustrations : Gustave Doré, Fiodor Rojankovski, Manon Iessel, Benjamin Rabier, Kay Nielsen. Je n'ai découvert les BD que vers 10 ans avec les albums annuels de *Fillette* qui publiait *Durga Râni* de Pellos, *Oscar le petit canard* de Mat, des BD à « l'ancienne » par René Giffey (une bande d'images au-dessus d'une bande de textes), et des BD *made in USA* comme *Pauvre Aggie*. J'ai tout de suite dessiné des personnages rigolos, en prenant modèle sur les chats de la maison, le gros noir et blanc devenant « le professeur Amédée Oxygènot », la chatte noire devenant « la douairière Mme de Sainte-Gligline », la tortue devenant « le vieux colonel Emil MacPilule » et ainsi de suite. Ce sont les ancêtres des BD que j'ai faites longtemps à *Okapi* : *Grabote*, *Cactus Acide*, *Louise XIV*, etc. et même plus récemment aux éditions Être : *Le Professeur Totem* et le *Docteur Tabou*. Je ne crois pas que l'imaginaire soit entièrement « forgé » par les lectures, il préexiste aux influences qui ne sont pas automatiques. J'ai été aussi nourrie de récits d'aventures : Jules Verne, Jack London, Selma Lagerlöf. J'ai aimé les récits mais n'ai jamais eu l'envie de les illustrer. J'ai deux tendances imaginatives, qui sont là depuis l'enfance et n'ont jamais changé : d'une part, les mondes magiques, féériques, fantastiques, révélés par Gustave Doré, et, d'autre part, les mésaventures comiques révélées par Oscar le petit canard... et aussi par Gustave Doré car le livre où je l'ai découvert, *Les Contes drolatiques* de Balzac, montre ses aspects caricaturistes en même temps que ses aspects inquiétants gothico-romantiques. Vive Gustave Doré !

Le passage de l'illustration à la BD s'est-il fait naturellement pour vous ?

Je faisais déjà des BD à *Okapi*, mais j'avais envie de travailler pour les adultes pour avoir plus de liberté. Et j'ai découvert que la BD avec des cases était assez contraignante, en effet, par rapport à l'illustration. J'étais venue à Paris en 1966 pour faire des dessins de « réalisme magique », comme on disait dans la revue *Planète*. Et c'est dans leur numéro 27 que j'ai eu la première publication. J'ai poursuivi cette veine dans les éditions jeunesse avec *La Forêt des lilas* chez Harlin Quist en 1971. Et je l'ai reprise en 1976 dans *Ah ! Nana* avec ma première BD adulte, *Histoire de Blondasse*, une parodie de *La Forêt des lilas* !

Comment avez-vous rencontré Édith Zha votre scénariste ? Que vous a apporté cette collaboration ? Aviez-vous un mot à dire sur ses scénarios ?

Je l'ai rencontrée chez des amis. Comme je ne sais pas raconter une histoire et qu'Édith écrivait... voilà. J'aime écrire des dialogues comme dans *Totem et Tabou*, mais un récit ça ne vient pas. Donc, les scénarios

d'Édith étaient un soutien très utile. Je n'intervenais pas dans ses récits, ni elle dans mes images.

En lisant *La Main verte*, on est frappé par la modernité de vos récits à la fois sur le plan graphique et narratif. Ce qui marque surtout, c'est le côté déconcertant presque erratique des récits, on ne sait pas ce que l'on va lire la case d'après...

Modernité ? Je ne sais pas ce que ça veut dire ! Moderne comme dans les années 1950 – « Madame, soyez moderne, achetez le robot Marinette ! » – ou dans les années cubistes ? Il n'y a pas de progrès dans l'art, comme vous le savez, finalement, cela n'a pas d'importance. Tous les thèmes de *La Main verte* – corbeau dépressif, difficulté avec l'autre, ennui – viennent du scénario. Moi, j'y ai trouvé de quoi *imager* : une atmosphère étrange, la ville la nuit, des rendez-vous mystérieux... J'ai tout de suite aimé cet oiseau grincheux et antipathique, un personnage unique, aussi bien issu d'un conte fantastique que d'une BD avec Oscar le petit canard. Mais pour les thèmes plus profonds, voyez avec Édith Zha.

Vous souvenez-vous comment vous avez procédé pour réaliser ces récits très libres ?

On a le sentiment que vous partez d'images, d'ambiances, de décors pour construire vos histoires davantage que des personnages. Chez vous, l'irréel contamine le normal, et l'étrange devient la norme, on est dans une sorte de réalisme magique mâtiné de psychédéisme, qu'en pensez-vous ?

Oui, je m'emparais des personnages et des ambiances pour fabriquer mes images. Peut-être qu'elles ne correspondaient pas tout à fait à ce qu'avait imaginé Édith Zha ? Parfois aussi, je ne comprenais pas les personnages rencontrés, mais c'était comme décrire un rêve, tout n'a pas besoin d'être expliqué comme chez le psy. Réalisme magique, surréalisme, art magique (le livre d'André Breton), ce sont des mots qui me conviennent. Grâce à Internet, je me suis concocté un dossier sur tous les peintres de ce genre, et il y en a beaucoup, dans le monde entier.

Tout est flottant dans votre monde, votre dessin évolue d'histoire en histoire voire presque de case en case, vous passez d'un style hyper-détaillé à un trait plus dépouillé...

C'est le récit qui détermine le style, mais il y a aussi des périodes de la vie où j'ai envie de couleur ou de noir et blanc... Lorsque je suis scénariste (par exemple *Totem et Tabou*), dès l'idée de départ, j'ai en même temps le style du dessin qui vient. Mais je ne suis pas un répertoire de styles, ce sont toujours les mêmes personnages, plus ou moins détaillés, et les mêmes situations. Ce qui amène du changement, c'est l'intervention d'une autre personne, d'un scénariste.



© Claveloux & Zha - Cornélius 2019

Une partie de ces histoires ont été éditées dans la revue BD féministe Ah! Nana. Comment vous êtes-vous retrouvée dans ce support ?

Ah! Nana était pour moi un « support de publications » comme un autre. À sa création par Janic Guillerez, Ah! Nana a cherché toutes les dessinatrices de BD et c'est pourquoi Jean-Pierre Dionnet m'a téléphoné. J'ai eu toute liberté pour y travailler, prenant des thèmes soit dans ma vie ou dans mes rêves ou dans des parodies. Je travaillais de mon côté et avais peu de contacts avec les autres dessinatrices, car je suis d'un caractère un peu asocial !

Vous employez une palette chromatique très particulière, avec des couleurs saturées, de violents contrastes (violet, jaune, rouge).

Vous étiez peu à l'époque à oser cela...

J'ai toujours aimé les couleurs vives comme dans mes livres chez Grasset qui s'appelaient *Les Trèfle de Longue-Oreille*. *La Main verte* était réalisée à la gouache et les traits noirs venaient par-dessus. J'aimais bien et aime toujours les ciels jaunes, ou verts, ou roses, façon science-fiction, tout ça fait partie du bagage « art magique ». Et puis dans une ville, il y a parfois beaucoup de couleurs, néons, reflets, feux verts, le moment idéal est à la tombée de la nuit : le ciel est souvent encore coloré et les lumières déjà allumées.

Pourquoi avoir ralenti votre production BD après 1980 ?

J'en ai eu marre de faire des cases, et je suis retournée au livre d'enfant,

où j'ai retrouvé mes deux pistes préférées : du merveilleux et du Mickey. C'est dû à mon caractère lunatique qui aime « le changement dans la continuité » !

Quel sentiment vous inspire la remise en lumière de votre parcours à Angoulême ? Que pourra-t-on voir à l'occasion de votre exposition ? Ya-t-il des auteurs ou autrices qui vous semblent vos héritiers aujourd'hui, dont vous vous sentez proche ?

Il y aura de tout à l'exposition : BD enfants et adultes, illustrations, peintures, croquis, anciens dessins des années 1960... Si j'ai des héritiers ou héritières, je ne le sais pas, je ne me tiens pas assez au courant de ce qui se publie. Et je ne me sens pas capable de voir s'il y a héritage ou non. Il y faut un œil extérieur. Un journaliste ?

À voir

« Nicole Claveloux.

Quand Okapi rencontre Métal Hurlant »,

du jeudi 30 janvier au dimanche 2 février,
Hôtel Saint-Simon, Angoulême (16).

À lire

La main verte et autres récits, Cornélius

Morte saison et autres récits, Cornélius



WALLACE WOOD Maître du clair-obscur, adulé par Daniel Clowes ou Robert Crumb, le natif du Minnesota doit son aura autant à sa maestria graphique qu'à sa trajectoire, synthétisant une grande part de la bande dessinée américaine d'après-guerre.

INITIALS WW

Petit gars doué du Midwest, Wally Wood comprend vite enfant que le travail à la ferme n'est pas vraiment son truc. Grand lecteur, il passe son temps à dessiner, s'échinant à saisir comment Alex Raymond arrive à avoir un coup de pinceau si aérien. Quand il débarque à New York, dans les années 1950, il est convaincu que le monde du dessin n'attend que son génie. Dans les faits, les débuts seront plus laborieux, mais l'amateur de folk hillbilly croise vite quelques maîtres (Will Eisner) et fait connaissance avec Harry Harrison (futur auteur de *Soleil vert*) ou Al Williamson, bluffé par la finesse de son trait, son traitement prodigieux de l'ombre et de la lumière, mais aussi la puissance de son imaginaire.

Son abattage impressionne aussi. Il n'est pas rare qu'il travaille 24 heures d'affilée, carburant au combo destructeur, cigarettes, alcool et pilules de benzédrine. Le besogneux enchaîne les projets et se retrouve bientôt l'un des piliers des EC comics qui révolutionnent par leur approche adulte la bande dessinée. Grâce à ses vaisseaux aux turbines alambiquées chromées, son imagerie SF fait date mais son style fait aussi merveille pour dénoncer le racisme ordinaire, la violence policière (on est alors en 1952) ou l'héroïsation de la guerre avec le scénariste génial Harvey Kurtzman. Avec lui, il se lance dans l'aventure *Mad* et produit des parodies fourmillantes de détails qui rencontrent un succès colossal avant que la croisade anti-comics de Dr Wertham ne signe la fin de l'aventure.

Wood se tourne alors vers DC (il travaille avec Kirby) ou Marvel, marquant notamment son passage sur *Daredevil* en octroyant le costume rouge au personnage. Mais Wood constate vite la propension du jovial moustachu Stan Lee à tirer la couverture à lui. Wood file chez Warren, Charlton et toute la galaxie d'éditeurs de BD plus ou moins margoulins qui font naître chez lui une certaine amertume... Tout en travaillant dans l'illustration publicitaire et les magazines de SF,

il finance en 1966 *Witzend*, un « prozine » permettant à des bédéastes de créer librement. Le support accueille quelques anciens camarades de chez EC comics, l'objectiviste Steve Ditko mais aussi des jeunes puvistes comme Art Spiegelman, futur auteur de *Maus*, dans sa période psyché. Wood y aborde aussi une *fantasy* tendre et épique avec des petits monstres charmants dont il a le secret. Parfois libéral ou réac, Wood fait le grand écart entre des productions pour les bidasses pas très #MeToo comme *Sally Forth*, bimbo blondinette écervelée souvent dénudée, ou *Cannon*, un James Bond au carré encore plus bourrin.

À côté, il produit semi-anonymement une série de parodies pornographiques de classiques Disney embrassant tout le spectre possible de la BD de son époque. Mais la deuxième moitié des années 1970 devient plus difficile. Wood cachetonne, signant des récits d'arts martiaux en pleine Bruce Lee-mania, rêvant de vendre en vain un projet de dessin animé.

Alors que sa santé se dégrade irrémédiablement, des problèmes de vue achèvent ses maigres espoirs de rebondir. L'amateur d'armes à feu prend son .44 Magnum et se suicide dans une chambre impersonnelle, un triste soir de Halloween en 1981. Il est retrouvé trois jours plus tard. Une légende s'éteint mais reste son œuvre immense qu'il résumait ainsi dès 1953 : « Mon univers c'est celui que je crée, celui qui naît dans mon esprit et qui prend vie sur le papier avec beaucoup de sueur et d'amour, car je suis un dessinateur de bandes dessinées... Je m'appelle Wallace Wood. » **NT**

À voir

« **Les mondes de Wallace Wood** », du jeudi 30 janvier au dimanche 15 mars, Musée d'Angoulême, collection permanente, Angoulême (16). maam.angouleme.fr

À lire

Collection EC Comics, Akileos



© Chamblain Neyret - Soleil

LES CARNETS DE CERISE Imaginés par le scénariste Joris Chamblain et la dessinatrice Aurélie Neyret, ils se sont imposés comme un classique instantané de l'édition jeunesse. Cinq tomes plus tard, la série achevée se prolonge sur scène dans le cadre d'un opéra BD inédit. De quoi consoler ses très nombreux fans...

DE LA PLANCHE AUX PLANCHES

Lancés en 2012, *Les Carnets de Cerise* racontent le quotidien d'une gamine de dix ans et demi ambitionnant de devenir écrivain. Guidée par une romancière de son village, la fillette pleine de ressources et à l'insatiable curiosité commence à consigner tout ce qu'elle voit dans son journal intime lequel porte autant un regard sur le monde qui l'entoure que sur elle-même.

Derrière les enquêtes mystérieuses de Cerise, cette évocation tendre et nostalgique de la préadolescence déploie une ambition formelle plutôt rare dans l'édition BD jeunesse. Rompant avec le sempiternel alignement de cases pour s'essayer à d'autres modes d'écriture, les auteurs enchevêtrent dans une grande fluidité les niveaux de narration pour accentuer l'effet immersif dans le récit. Les planches de BD alternent ainsi avec les pages du carnet de l'héroïne truffées de photos, de dessins, d'articles de presse. Puisant dans la matière des cinq albums, trois artistes – Louise Didon, Fred Demoor et Mathieu Fray – ont fait le pari de s'emparer de l'univers subtil de Cerise pour lui donner une dimension supplémentaire.

Si le spectacle promet d'aborder les thématiques sous-jacentes de la série (l'entraide, le rapport enfant-adulte...), le mélange de théâtre, de vidéo, de projection animée sur fond de violoncelle et guitare s'annonce comme une performance inventive apte à plaire autant aux petits qu'aux grands voulant renouer avec l'innocence de leur enfance. **NT**

Les Carnets de Cerise,

mise en scène de **Mathieu Frey**, jeudi 30 janvier, 14h, Théâtre d'Angoulême-scène nationale, Angoulême (16). www.theatre-angouleme.org



© Arturo Cardoza

SIMON HANSELMANN Cumulant père absent, mère héroïnomane et harcèlement scolaire, le CV du trentenaire australien relève du miracle au regard de son enfance *white trash* dans un bled paumé de Tasmanie. En donnant naissance presque par effraction au trio de freaks malsain, Megg, Mogg et Owl, il signe sa revanche sur le sort en remportant un succès mérité. Sorte de *Friends* dégénéré baigné d'agressivité, de défonce et de sexe triste, la série paradoxalement hilarante, récompensée à Angoulême en 2018, se poursuit aujourd'hui toujours aussi violente et drôle. Preuve que sa cote ne cesse de grandir, l'auteur, déniché par Misma chez nous, pige désormais pour les pages glacées de *Playboy*. Propos recueillis par **Nicolas Trespallé**

GLANDE À PART

Pouvez-vous revenir brièvement sur la naissance de Megg, Mogg et Owl ?

J'étais à Londres en 2008. Je voulais faire une sorte de *comics* en forme de *sitcom* stupide autour de camés. J'ai donc démarré comme ça et, insensiblement, c'est devenu plus sombre. Beaucoup plus sombre.

Comme vous, Robert Crumb a grandi dans un contexte familial difficile. Il raconte que s'il n'avait pas dessiné, il serait sans doute devenu fou. Le dessin a-t-il été aussi une forme de catharsis pour vous ?

Complètement. Pour moi, le dessin est vraiment à 100 % une thérapie. C'est la seule chose qui me rende heureux et m'apaise. Je dessine toute la journée, tous les jours. Aujourd'hui, je savoure cette vie chaque seconde.

Pensiez-vous développer Megg, Mogg et Owl pour en faire une série dès le départ ?

Non, ça s'est fait accidentellement. C'était censé être une parenthèse dans un projet sur lequel je travaillais à l'époque et que j'ai vite abandonné. Je suis tombé amoureux de Megg et Mogg.

Envisagez-vous de faire vieillir vos personnages, un peu comme les frères Hernandez l'ont fait dans leur série fleuve *Love and Rockets* ?

Oui, il y a une chronologie à tout ça. Ça évolue lentement vers de nouveaux horizons. Mon nouveau livre chez Misma, *Winter Trauma*, pousse les choses plus loin. Bientôt, ils auront tous des problèmes intestinaux et Mogg va subir un triple pontage coronarien.

Vous avez obtenu à Angoulême le Fauve de la série en 2018 pour *Happy Fucking Birthday*. Cette récompense a-t-elle eu un

impact sur votre carrière ?

La question de mes *royalties* mise à part, je pense effectivement que le prix d'Angoulême semble avoir eu davantage de répercussions concrètes contrairement à d'autres récompenses provenant d'autres festivals.

Votre série est aujourd'hui éditée un peu partout dans le monde. Vous êtes traduit en France, en Russie, en Allemagne...

Comment l'expliquez-vous ?

J'essaye d'écrire d'une manière universelle. J'imagine qu'il y a partout des gens déprimés. Et si ce n'est déprimés, sinon perchés ou bourrés.

Vous venez d'intégrer *Playboy*. Est-ce à dire que Megg est devenue une playmate ?

Dans mon esprit : OUI ! J'étais très excité de voir Megg apparaître dans *Playboy*. D'autant que le magazine a une grande tradition de dessins d'humour et de bandes dessinées [citons arbitrairement la délicieuse *Little Annie Fanny* de Kurtzman, NDLR].

Et sinon, cela fait quoi d'être la deuxième célébrité venue de Tasmanie depuis Errol Flynn ?

J'espère être moins un trou du cul qu'Errol Flynn ! À moins que je ne le sois PLUS ! Enfin, si ça peut m'aider à vendre des livres !

À lire

Aux éditions Misma
Maximal Spleen
Magical Ecstasy Trip
À Amsterdam
Happy Fucking Birthday
Winter Trauma



D.R.

ROBERT KIRKMAN Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'homme n'est pas seulement l'auteur d'une série (*Walking Dead*), mais le scénariste prolifique d'une œuvre éclectique dont une rétrospective monstre tente de prendre la mesure.

L'ENFER DES ZOMBIES

Alors que vient tout juste de paraître le dernier tome de sa série culte, qui l'a rendu mondialement célèbre, Robert Kirkman semble être le cas typique d'auteur en passe d'être vampirisé (zombifié ?) par une seule de ses créations.

Si on peut lui être redevable d'avoir relancé la mode du zombie, créature éminemment politique et symbolique (cf. Romero), Kirkman a surtout prouvé que l'on pouvait faire un best-seller en signant un *comic book* en noir et blanc et sans super-héros. Débuté en 2003 avec le dessinateur Tony Moore (qui est un peu à la BD ce que Pete Best est aux Beatles) puis Charlie Adlard, *Walking Dead* a pris de l'épaisseur et de la chair à mesure des volumes racontant derrière le spectaculaire et l'horreur, les mécanismes de survie des hommes devant une catastrophe, manière d'étudier les systèmes de solidarité et de pouvoir qui président à toute organisation humaine. Derrière cette fresque post-apo qui a eu tendance à tirer à la ligne au fil de son succès, Kirkman a su aborder bien d'autres genres. Sa première œuvre marquante est l'icône *Battle Pope*, sur un pape peu catholique porté sur la communion des gnons. On lui doit aussi des récits de SF (*Oblivion Song*), d'horreur (*Outcast*), de super-héros (*Invincible*), jeunesse (*Superdinosaur*), le plus souvent pour Image Comics, éditeur qui a la particularité d'avoir été monté dans les 90s par des auteurs en rupture de Marvel et DC pour garder la main sur leur création. Ado biberonné par Image Comics, Kirkman, en plus d'en être un fer de lance créatif, fait désormais partie de la direction de la maison. Parfait exemple de la méritocratie *geek*, cette « icône de la pop culture », outre son expo, délivrera une masterclass pour expliquer sans doute comment on devient l'un des scénaristes les plus *bankable* de sa génération. **NT**

À voir

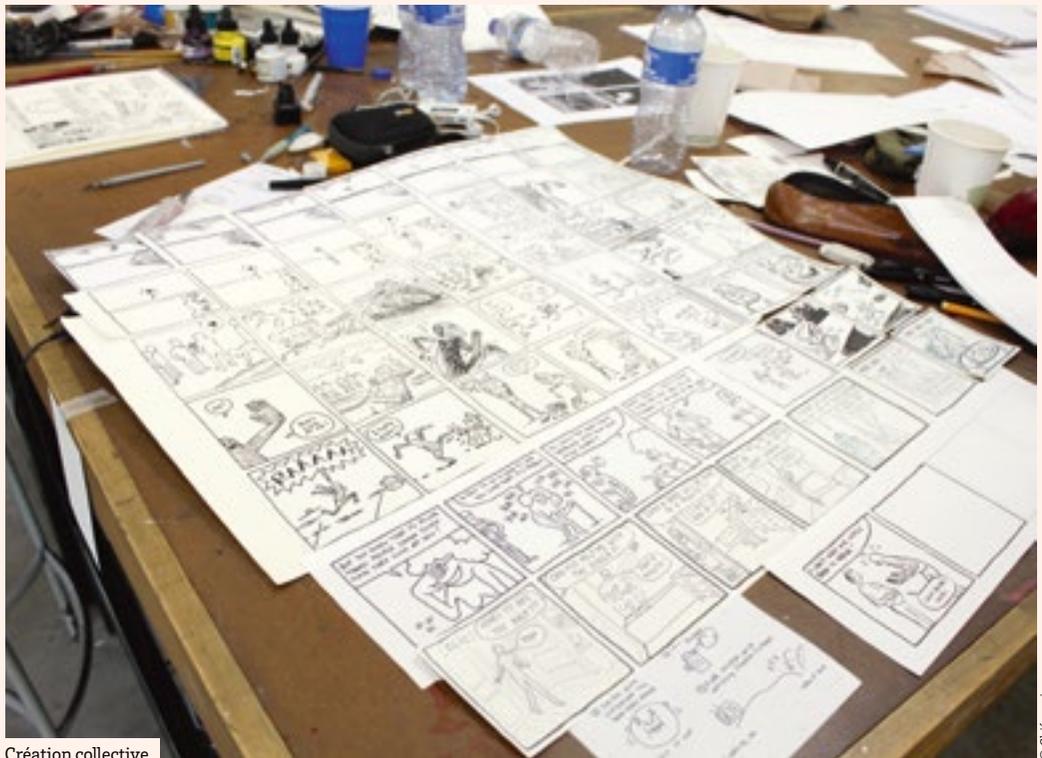
« Robert Kirkman, *Walking Dead* et autres mondes pop »

du jeudi 30 janvier au dimanche 2 février, L'Alpha, Angoulême (16). www.lalpha.org

Vendredi 31 janvier, 14h, **masterclass** payante, Théâtre d'Angoulême-scène nationale, Angoulême (16). www.theatre-angouleme.org

PFC Prenez une poignée d'auteurs de BD curieux, enfermez-les quelques jours entre eux avec une suite de défis ludiques et différentes contraintes narratives et regardez ce qu'il sort de ce bouillonnement créatif. Tel est le projet novateur de Pierre-Feuille-Ciseaux, labo collectif qui ne vise pas moins qu'à penser la BD autrement. Julien « June » Misserey de l'association ChiFouMi en charge de l'événement nous en dit plus.

Propos recueillis par **Nicolas Trespallé**



Création collective

© Chifoumi

LA BD DÉCADRÉE

Pouvez-vous présenter votre association ChiFouMi et revenir sur la création de PFC ?

ChiFouMi est une association née à Besançon, il y a une dizaine d'années. Elle s'est formée autour d'une bande de copains qui avaient des atomes crochus autour de la BD alternative. À l'époque, je travaillais dans une grosse librairie indépendante et on trouvait que les échanges entre auteurs et public étaient un peu plan-plan pour le public comme pour les auteurs. On a commencé à imaginer des rendez-vous un peu plus riches avec des explications de planches, des expos, pour sortir de la dédicace... De fil en aiguille, on commençait à connaître pas mal de créateurs mais on voyait aussi que ceux dont on aimait les livres crevaient la dalle. Il y avait pas mal de frustration de leur côté. Avec PFC, on a voulu lancer un laboratoire de création, avec 20 à 30 auteurs venus des quatre coins du monde. On s'est dit que s'il fallait chercher des sous en essayant de vendre un projet dingue, autant y aller à fond ! J'ai pris mon carnet d'adresses et contacté des auteurs qui me semblaient pouvoir bosser ensemble sur le langage de la BD et tout ce petit monde s'est retrouvé en octobre 2009 dans un endroit splendide, la saline royale d'Arc-et-Senans. On fait partie de ces naïfs qui pensent qu'à plusieurs on avance plus vite que seul dans son coin. Le quotidien d'un auteur de BD, c'est d'être derrière sa planche à dessin et de sortir pour signer trois bouquins dans une librairie. En misant sur le collectif, on cherche

« Casser le langage de la BD passe par casser le format de la page. »

à créer de l'inventivité, à faire naître une alchimie à travers des exercices de création, des cadavres exquis, un jeu de contraintes... On est vraiment dans un domaine de recherches. Charles Burns est venu nous voir à l'issue de l'édition #5 pour nous dire qu'il avait passé un super moment ! « Ça me dérouille ! Si vous refaites ça... » On n'y croyait pas trop, mais il nous a relancés quelques

mois plus tard. C'est significatif de voir qu'un auteur qui, à mon avis, n'a plus rien à prouver y trouve son compte.

Dans une session de PFC, chaque participant a son rôle à jouer dans la chaîne créative, chacun apporte sa pierre à l'édifice...

L'intérêt vient de l'émulation créée. Il suffit d'un ou deux auteurs motivés pour amener tout le monde. Pendant une semaine, les gens se couchent très tard, se lèvent très tôt, ça dessine, ça gribouille, il se noue des échanges, une popote interne se fait. C'est un partage d'expériences. Il y en a qui ont une pratique super discrète que l'on ne voit quasiment pas, qui ont du mal avec certains exercices, qui vont être décontenancés, bloqués, d'autres qui vont tomber les planches. Ce n'est pas facile de se mettre à une table avec 15/20 personnes quand on est un peu effacé, timide, et qu'on partage l'affiche avec un auteur là depuis 30 ans. Il faut avoir le déclic. On essaye de mettre les gens à l'aise, on soigne l'accueil, on leur répète qu'on n'attend pas de résultats, sachant que plus on leur dit ça, et plus on en aura (rires) !

C'est votre deuxième PFC à Angoulême, une pression particulière ?

Pour les auteurs, je ne crois pas, on a toujours réussi à les préserver. La résidence se tient juste avant, à l'écart. Pendant 8 à 9 jours, les auteurs sont isolés à la campagne à 30 minutes d'Angoulême. La restitution a lieu quand le festival commence. Par rapport au FIBD, la direction du festival fait de son mieux pour ménager une ouverture vers les formes

alternatives, c'est plutôt flatteur d'être venu nous chercher pour remplir cette petite mission pour eux. On est une machine modeste. La pression pour nous, c'est plutôt de savoir comment montrer et valoriser le projet en direction d'un public qui n'est pas le nôtre et pas forcément familier de la petite édition. On n'attire absolument pas le fan de BD lambda qui n'a rien à foutre de ce qu'on

fait et qui est engoncé dans sa vision de la BD ! Nous, on a un intérêt pour son essence. Cela nécessite de l'imagination de notre part, on sait qu'il faudra expliquer aux visiteurs, ne pas les laisser en plan devant des planches où ils auront peut-être du mal à poser leur regard.

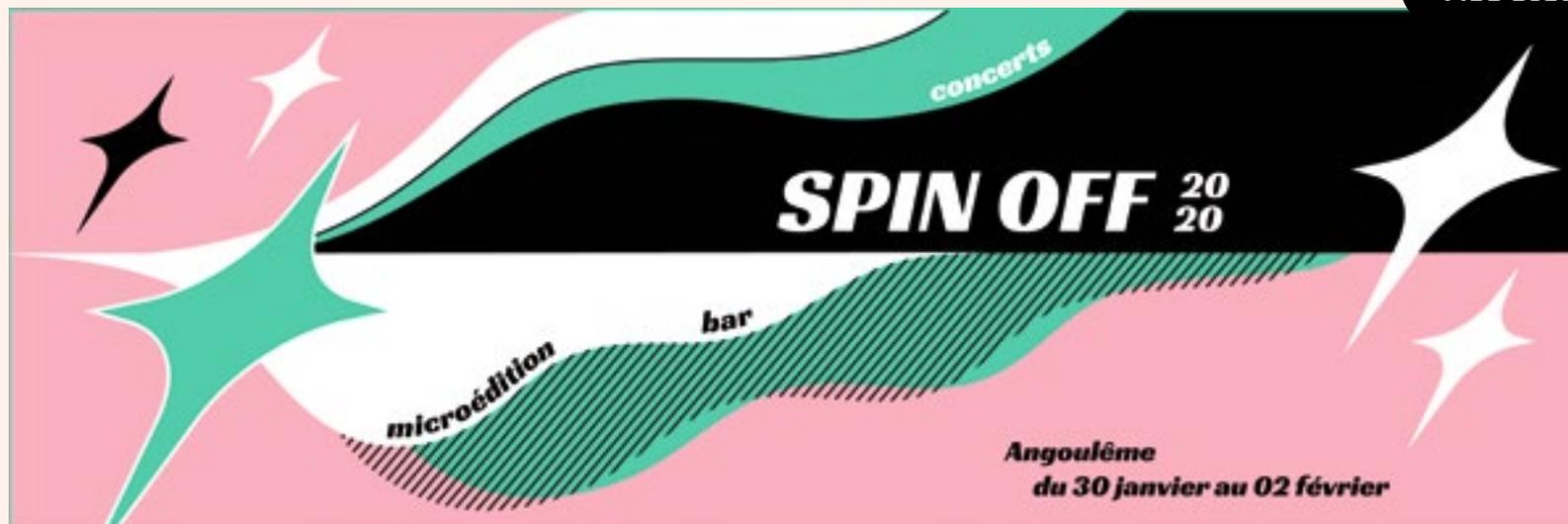
Même si chaque PFC tient d'un work in progress et d'une performance, vous essayez de garder des traces de chaque événement avec des petites publications...

Ce n'est pas facile car ce qui est produit lors d'une résidence ne tient pas forcément sur une planche. C'est parfois des frises de 10 mètres, des assemblages de Post-it ! On est ultra-emmerdé pour montrer ce qui n'est pas du tout prévu pour sortir au format livre. On n'a pas trouvé de réponses ! On a des cartons qui regorgent d'exercices, de pistes d'exploration. J'adorerais qu'un éditeur me dise : « J'ai une montagne de blé, on va faire un bouquin qui ne sera pas un bouquin mais une boîte avec des trucs qu'on déplie, des posters... » Nos petites éditions se focalisent sur un exercice, une contrainte, on y ajoute la notice, l'explication, on veut montrer l'effervescence de PFC tout en réfléchissant à la manière de sortir de la page. Casser le langage de la BD passe par casser le format de la page.

Quelques mots sur les participants de cette deuxième édition...

Outre Anders Nilsen, Alex Baladi, Charles Burns, tous les autres seront des nouveaux. On est allé chercher Juliana Hyrri, une dessinatrice finlandaise pas du tout connue dont on adore le travail. David Abram écrit sur la BD depuis longtemps, mais il s'est révélé être aussi un auteur, il ne montrait pas ce qu'il faisait auparavant. On retrouvera Benjamin Adam, Matthias Lehmann mais aussi Lale Westvind. Elle fait plutôt de l'animation et peu de BD, mais c'est toujours très audacieux ; je compte beaucoup sur son inventivité !

www.pierrefeuilleciseaux.com



SPIN OFF Véritable festival dans le festival, il s'épanouit tranquillement depuis quelques années à l'ombre du FIBD. Portant la flamme d'une BD résolument marginale et underground, l'événement mêlant concerts, expos et stands est animé par le collectif des Hiboux. Membre de l'association, Merieme Mesfioui nous parle en mode on de ce off. *Propos recueillis par Nicolas Trespallé*

LE SALON DES INDÉPENDANTS

Qu'est-ce que le collectif des Hiboux ?

Une association qui s'est montée pour organiser des événements culturels à l'initiative d'étudiants issus d'écoles d'art mais qui compte aussi des musiciens ou des gens venus du spectacle. À la base, l'asso a été créée en 2014 au Pays basque. Depuis 2017, elle s'est installée à Angoulême. Au départ, il s'agissait essentiellement de faire des soirées qui combinaient musique et dessin et de proposer aussi des ateliers d'initiation aux fanzines et à d'autres techniques d'impression ou d'édition. Mais depuis sa création en marge du FIBD, le SPIN OFF reste le gros projet de l'année pour nous.

Pouvez-vous revenir sur la naissance du SPIN OFF, ce pendant « officieux » du FIBD ?

Il y a toujours eu une tradition du off à Angoulême. Il désigne un peu tout ce qui se passe en parallèle du festival de la BD. Juste avant nous, il y a eu des anciens de l'école des beaux-arts d'Angoulême, l'EESI (école européenne supérieure de l'image), qui avaient pris en charge pendant sept ans la manifestation sous le nom de FOFF et, avant eux, il y avait déjà eu d'autres gens pour porter cette culture *underground* pendant le festival. Le FOFF est devenu assez connu même dans d'autres pays en Europe mais ils ont décidé d'arrêter. Nous, on venait chaque année et voyait tout ce qui était exposé à cette occasion, on trouvait toujours quelque chose d'intéressant. On s'est dit, soit on est triste comme tout le monde de sa disparition, soit on essaye de le relancer. On a créé le SPIN OFF comme ça, pour perpétuer à notre manière cette culture alternative durant le festival. On a vu qui d'entre nous était motivé, ce que chacun pouvait apporter comme compétence. On a contacté les gens du FOFF parce qu'on les connaissait bien et ils nous ont épaulés la première année...

Le passage s'est donc fait dans la continuité, mais avez-vous apporté une touche différente par rapport au FOFF ?

On a voulu un autre nom pour montrer qu'il y avait une autre structure et une équipe différente derrière le off mais on reste dans la continuité par rapport au format proposé. On a gardé l'esprit alternatif et l'idée de donner un espace à des auteurs qui ne passent pas par un circuit éditorial classique, qui sont dans la microédition, l'autoédition. La différence se fait plus dans le choix des artistes que l'on propose ou dans le style musical.

Comment sélectionnez-vous les artistes présents ?

On met en ligne un formulaire. On leur demande leurs coordonnées, de nous parler de leur travail et d'envoyer un book de leurs travaux. On est quinze dans l'association, chaque année, quatre membres constituent un comité qui choisit un certain nombre d'artistes. Ce ne sont donc jamais les mêmes personnes de l'association

qui sélectionnent les artistes. Leur nombre n'est pas encore arrêté, cela dépend de l'espace dont on dispose. La première année, il y avait 25 exposants, l'an dernier, on est monté à 65. On a une grosse majorité d'artistes français ou qui résident en France, mais on a déjà eu des gens qui venaient d'Allemagne, de Russie, du Liban, de Suisse, d'Espagne. Cela commence à s'étendre...

Comment êtes-vous financés ?

En totale autonomie, sans subventions, on se base simplement sur ce qu'on génère comme revenu. Le FIBD n'a jamais financé la partie off, même par le passé. Il nous soutient dans le sens où il trouve un intérêt à ce que l'on propose d'autres choses pendant le week-end du festival. Mais cela reste deux univers qui n'ont rien à voir entre eux. On est complémentaires, on propose des choses complètement différentes qui n'existent pas de leur côté, même si on a des artistes découverts chez nous et qui se retrouvent ensuite du côté du FIBD. D'autres

combinent les deux comme Antoine Marchalot, édité aux Requins Marteaux, mais qui reste présent au SPIN OFF pour un autre travail plus personnel [il fait l'objet aussi d'une exposition à la médiathèque du Grand Angoulême Alpha toute la durée du FIBD, NDLR].

Il y a tout de même un espace important consacré aux indés et alternatifs dans la zone Nouveau Monde du FIBD. Cela n'empiète-t-il pas sur le SPIN OFF ?

Non, ce qu'on peut voir au FIBD, c'est ce qu'on considère nous déjà comme des grosses structures. Même les plus petits éditeurs ne sont pas du tout dans la même optique que les gens que l'on accueille chez nous. Le SPIN OFF est ouvert à des étudiants ou à des professionnels qui travaillent parfois depuis plusieurs années mais préfèrent rester dans ce circuit indépendant.

On reste toujours sur une production BD ou s'agit-il plus d'illustrations, de graphisme ?

Toute production éditoriale nous intéresse, on n'est pas fermé mais on met l'accent sur la bande dessinée car on est dans le contexte du festival. Le plus important c'est qu'il y ait des livres à montrer.

Qui est Ester Rossi qui a signé l'identité visuelle du SPIN OFF cette année ?

Une ancienne étudiante italienne passée par une école d'Angoulême. Elle est là depuis le début du SPIN OFF. C'est une dessinatrice qui est aussi animatrice et motion designer, son travail illustre bien notre envie d'animer et de rendre vivante cette quatrième édition.

www.facebook.com/spintheoff/



RÉGION
**Nouvelle-
Aquitaine**



MANGA CITY,
UN ESPACE DE 2000 M²
ACCUEILLERA
DE PRESTIGIEUX AUTEURS

*Yukito Kishiro
Inio Asano
Kan Takahama
Sansuke Yamada
Hisashi Eguchi
Baron Yoshimoto
Kenshiro Sakamoto
Virginio Vona*



**FESTIVAL INTERNATIONAL
DE LA BANDE DESSINÉE**

ANGOULÊME

du 30 janvier au 2 février



FESTIVAL INTERNATIONAL
DE LA BANDE DESSINÉE
ANGOULÊME

bdangouleme.com

2020
L'ANNÉE DE
LA BANDE
DESSINÉE.
LA NOUVELLE-
AQUITAINE AIME
LE 9^È ART.

nouvelle-aquitaine.fr

Investissons aujourd'hui, dessinons demain



© Studio Monsieur

STUDIO MONSIEUR Le duo de designers expose le fruit de ses recherches menées au Pôle expérimental des métiers d'art de Nontron et du Périgord-Limousin dans le cadre des Résidences de l'Art en Dordogne.

VERNACULAIRE

Derrière Studio Monsieur, on trouve Romain Diroux et Manon Leblanc. Depuis leur rencontre, à l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, et la fondation de leur agence en 2012, le duo a peaufiné une démarche qui s'amorce dans le savoir-faire traditionnel et la ressource locale propre à chaque territoire. Cet intérêt pour le patrimoine (culturel, géographique et historique) d'un lieu les a ainsi menés à Ouagadougou à la découverte des fondeurs d'aluminium et des bronziers du Burkina Faso comme à Kyoto aux côtés des fabricants d'autels bouddhistes et des maîtres yūzen. Il y a quelques années, on les retrouvait en Grand Est pour s'initier aux secrets du soufflage au Centre international d'art verrier (CIAV) de Meisenthal. Là-bas, Studio Monsieur réalisera l'édition 2015 de la fameuse « boule de Noël », qui convie chaque année un nouveau créateur à dessiner un modèle inédit de cette ligne éditoriale lancée en 1999 par le centre. Avec ses angles pointus, ses stries et ses éclats de taille, leur « Silex » se décline en 15 coloris et défie le temps préhistorique du premier outil comme de la première étincelle. Avec ce travail, ils remporteront la même année le Grand Prix de la Création de la Ville de Paris dans la catégorie jeune designer. Lors de son séjour en Dordogne, le duo a pu explorer le territoire sur le long terme (trois mois répartis sur deux ans)

et mûrir, au fil des expéditions, des visites d'ateliers et des échanges, son projet. Ce dernier s'articule autour d'un objet emblématique du Nontronnais : le couteau de poche. Cet accessoire les conduit, naturellement, à s'intéresser aux matériaux locaux comme la pierre, le cuir, l'émail, le bois et le métal. Fruit de leurs expérimentations, de leurs rencontres et des différentes collaborations menées avec des acteurs de différentes filières (la Coutellerie nontronnaise, la Coutellerie Le Périgord, mais aussi une émailleuse d'art, une maroquinière et un sculpteur tailleur de pierre), la restitution de résidence dévoile une nouvelle typologie de couteaux : « Ricochet », une gamme fabriquée à partir de galets glanés le long des rivières ; « Nuance », qui fait appel à la matière précieuse de l'émail ; « Éclipse » et ses astucieux jeux de retournement ; « Petit-Duc » et « Grand-Duc » inspirés par la faune locale ou encore « Signature » et ses mystérieux motifs pyrogravés. L'exposition actuellement visible présente les prototypes et retrace le processus créatif propre à chacun des projets. **Anna Maisonneuve**

« Ricochet – couteau et savoir-faire », jusqu'au samedi 1^{er} février, Pôle expérimental des métiers d'art, château de Nontron, Nontron (24). www.metiersdartperigord.fr

Stéphane et Baptiste vous accueillent à

XL IMPRESSION

La où on vous imprime des beaux t-shirts pour les grands, les petits mais aussi pour les petits-grands (à vice-versa)

...des t-shirts et bien d'autres merveilles

05.57.95.86.44
20, rue du Mirail-33000 BORDEAUX
xlimpression@wanadoo.fr
WWW.XLIMPRESSION.COM

Madame Sibyle Veil
Présidente de radiofrance
NON à la fermeture de
fip
Bordeaux / Arcachon
NON au plan de radiofrance

Nom

Prénom

Profession

Signature :

à renvoyer à l'attention de
Mme Sybille Veil
Radio France
116 avenue du Président-Kennedy
75016 Paris



Talk show

© Lara Baresacq

UN CHAPITEAU EN HIVER Nadège Poisson, programmatrice au service culturel et au CREAC de Bègles, et Pascale Lejeune, directrice artistique de Smart Cie, décortiquent le festival de tous les cirques. Un événement qui fait la part belle aux nouvelles pratiques tout en dézinguant quelques clichés. *Propos recueillis par Henry Clemens*

CRÉATION CIRCULAIRE

Qu'est-ce qui a motivé ce projet de festival ?

Pascale Lejeune : Née en 1996, la Smart Cie, au-delà de la création et la diffusion de spectacles de nouveau cirque, s'est rapidement positionnée sur les questions de médiation. Un Chapiteau en Hiver est né de l'envie de participer à la valorisation des nouvelles esthétiques du cirque – devant les représentations désuètes du cirque – et de nourrir nos programmes d'éducation artistique et culturelle. La Smart Cie s'est rapprochée de la Ville de Bègles, très en lien avec le cirque, pour accueillir la première édition en 2012 au parc de Mussonville, et ce avec la complicité du collectif AOC et son chapiteau. Dès 2013, la manifestation a intégré la saison culturelle de Bègles et est passée en biennale.

Bègles promeut-elle un cirque plus familial ?

Nadège Poisson : Non, nous promouvons toutes les esthétiques du cirque, de Morales à Johann Le Guillerm. Nous ne nous sommes jamais arrêtés à un type d'esthétique du cirque de création car le cirque est vraiment libre. Notre spécificité est de développer l'accueil sous notre chapiteau ou celui des compagnies. Ce dispositif nous permet d'accueillir des cirques qui passent plutôt en salle. Celles qui créent sous chapiteau peuvent rarement adapter leur création à notre chapiteau. Il existe de nombreuses formes de structures amenant des spécificités à chaque spectacle, reste le schéma circulaire !

Le chapiteau est lié à un type d'écriture et véhicule un imaginaire fort ?

P.L. : Le chapiteau est très fortement associé au cirque. Au moment du renouveau des arts du cirque, il y a un peu plus de trente ans, les artistes se sont approprié l'art circassien avec une volonté forte de s'affranchir des codes fondamentaux du cirque traditionnel ou classique : le circulaire, la succession de numéros, la présence des animaux, le chapiteau... L'évolution s'est opérée dans l'écriture dramaturgique – les arts du cirque empreints de danse, de théâtre viennent nourrir un propos, un univers, une esthétique... dans un rapport plus frontal au public et en investissant d'autres espaces de jeu comme le théâtre, le plein air. Aujourd'hui, les nouvelles générations se réapproprient ces codes fondamentaux du cirque (le chapiteau, le circulaire) assumant cette filiation avec toujours l'intérêt d'une écriture contemporaine.

N.P. : C'est un choix qui va au-delà de la question esthétique, c'est aussi un mode de vie, avec le déplacement en caravane, le montage du chapiteau. Cette notion du collectif est intéressante avec ce que cela entraîne en terme de logistique pour nous et puis les troupes se

nourrissent de cette vie en collectivité pour la création.

Pourquoi une biennale au cœur de l'hiver ?

N.P. : À partir de 2013, la Ville de Bègles fait l'acquisition d'un chapiteau et passe en biennale. C'est du temps de repérage en plus et permet de construire une programmation plus sereinement d'autant plus que ça ne correspondait pas au temps de création.

P.L. : La biennale permet de maintenir notre activité de compagnie et de se consacrer à la création et diffusion de nos spectacles, aux actions de médiation et de développer d'autres projets avec d'autres opérateurs, comme la direction artistique du festival Queyries qui fait son cirque avec le centre d'animation Bastide Queyries en juin.

Comment se bâtit la programmation ?

P.L. : Conjointement. Nous cherchons les singularités. Je suis, pour ma part, sensible aux spectacles qui font la part belle aux multiples visages de l'humanité, aux parcours de vie, et à une exigence technique. Les artistes de *Talk Show* reviennent sur leur parcours d'artistes avec humilité et distance ; c'est touchant et drôle à la fois. Ce peut être une proposition éclairante pour les artistes en herbe sur l'évolution du cirque. Un cirque qui se nourrit d'autres formes artistiques, ne s'interdisant aucun emprunt... Ce spectacle fait écho à la proposition du cirque Le Roux qui clôt le festival. Il y a entre eux une génération d'artistes, deux esthétiques qui permettront certainement de raccrocher un public encore plein d'idées reçues. Avec *Baltringue*, on est sur une proposition très familiale. Une troupe qui nous conte un cirque aux senteurs d'autrefois.

N.P. : Le cirque Le Roux, en clôture, est dans une tonalité anglo-saxonne, avec une recherche de performances qui jamais ne dessert le discours. Elle assume un côté cirque très engagé, avec des costumes et des personnages marqués. Un peu une gageure de présenter sous chapiteau une telle machinerie !

Existe-t-il un dénominateur commun à toutes les propositions circassiennes ?

N.P. : *Talk Show* est plus proche d'une version théâtrale. Il y est question de cirque mais la proposition va bien au-delà des aspects physiques inhérents au cirque et parvient à nous parler de choses universelles ! La transmission est bien souvent un des fils conducteurs des spectacles proposés.

P.L. : Les spectacles nous parlent tous d'universalité, d'engagement plein et entier avec force et sincérité, se jouant des codes avec exigence et goût du partage.

Un Chapiteau en Hiver,

du samedi 25 janvier au samedi 8 février,
esplanade des Terres-Neuves, Bègles (33).
www.mairie-begles.fr
www.smartcie.com

**« Aujourd'hui,
les nouvelles
générations se
réapproprient les
codes fondamentaux
du cirque assumant
cette filiation avec
toujours l'intérêt
d'une écriture
contemporaine. »**



© Magda Bizarro

TIAGO RODRIGUES Quand le directeur du Théâtre national Dona Maria II de Lisbonne s'empare d'Antoine et Cléopâtre, c'est en prenant une belle liberté avec la légende du couple maudit, ici interprété par le duo de chorégraphes Sofia Dias et Vítor Roriz.

PASSION

Ils est des amours traversant les siècles et dont le tragique destin renaît entre les mains d'artistes fascinés, qu'ils s'appellent Plutarque, William Shakespeare, The Smiths¹ ou Joseph L. Mankiewicz (comment oublier la puissance érotique surnaturelle d'Elizabeth Taylor ?).

Des rives du Nil à celles du Tage, il y a plus d'un pas à franchir, or Tiago Rodrigues n'a peur de rien. Acteur, auteur, dramaturge, metteur en scène, mais aussi enseignant (dans les classes d'Anne Teresa De Keersmaecker ainsi qu'à l'université d'Évora), on l'a également croisé dans les créations du collectif belge tg STAN.

En 2003, il fonde la compagnie Mundo Perfeito avec Magda Bizarro. Le *mundillo* théâtral européen salue presque aussitôt son approche nouvelle de la dramaturgie comme ses collaborations avec des artistes internationaux (Tony Chakar et Rabih Mroué, Tim Etchells, Nature Theater of Oklahoma). Surtout, l'infatigable s'emploie à présenter les textes d'une génération émergente d'auteurs portugais, preuve de son implication dans la vie culturelle et artistique de son pays.

Ses pièces excellent à manipuler documents et outils théâtraux, à marier la vie publique et l'intime, à défier notre perception des phénomènes sociaux ou historiques. Après le procès de Flaubert taillé sur mesure pour les comédiens de *Bovary* – pièce accueillie à Pau lors de la saison 16/17 –, voici *Antoine et Cléopâtre*. Au départ, il souhaitait mettre en scène la pièce de Shakespeare, publiée en 1623, puis a bifurqué, et a écrit une pièce qui est vraiment une création originale ; même si des emprunts au génie anglais.

Exit la foisonnante tragédie et place au dialogue avec le texte à travers les corps et les voix de Sofia Dias et Vítor Roriz, qui prêtent à la passion des deux amants mythiques leur propre complicité de couple. Obsédée, minutieuse, Cléopâtre décrit Antoine. Et vice versa. On imagine. Lui plonge à travers elle, voit le monde par ses yeux. Et vice versa. Sur les murs, à travers des mobiles couleur désert et ciel, leurs ombres prennent corps tandis que le récit se déploie : Rome, l'Égypte, la guerre, l'amour, le déshonneur, la mort bientôt. Nulle histoire de frontières entre Orient et Occident, féminin et masculin, raison et sentiment. Pour Tiago Rodrigues, l'intime et puissante passion d'Antoine et Cléopâtre s'envisage au-delà, cherchant plutôt la symbiose à travers les contradictions. Dans la dérive, lentement, il devient Antoine, elle devient Cléopâtre. Le duo prend vie, la poésie surgit, comme un chant qui s'élève : mêlés l'un à l'autre dans le récit, ils s'unissent et deviennent ensemble Antoine et Cléopâtre.

Tiago Rodrigues compose une partition physique et émotionnelle exigeante et radicale, dont le chant obsessionnel évoque le présent absolu de la passion amoureuse. **Tim Grabaner**

1. *Some Girls Are Bigger Than Others, The Queen Is Dead* (Rough Trade, 1986).

Antoine et Cléopâtre, mise en scène de **Tiago Rodrigues**, du vendredi 10 au samedi 11 janvier, 20h30, Théâtre Saragosse, Pau (64). www.espacespluriels.fr



A Bright Room Called Day ... Une chambre claire nommée jour

Texte **Tony Kushner**
Mise en scène **Catherine Marnas**

7 → 18 janvier
Création / production TnBA

Des jeunes gens, issus de milieux artistiques, se moquent de l'ascension fulgurante d'Adolf Hitler, mais à mesure que la mauvaise blague devient réalité, le groupe explose...



Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
Direction Catherine Marnas
www.tnba.org

{ Scènes }



© Guillaume Flandre

CHRISTOPHE TARKOS La poésie de l'auteur de *Oui*, disparu en 2004, s'est toujours affirmée singulière, hors normes. Stéphane Keruel et Guigou Chenevier portent ses mots en musique, dans un opéra minimaliste. Où la seule question qui compte serait : « À quoi bon encore les poètes ? » **Propos recueillis par Stéphanie Pichon**

« UN REGARD QUI NE MENT PAS »

Pourquoi avoir choisi l'appellation d'opéra pour cette création ?

S.K. : C'est le plus grand écart de forme qu'on ait trouvé avec l'écriture révolutionnaire de Christophe Tarkos, qui est très troublante, très éloignée de la grandiloquence de la forme opératique. Mais ça n'est pas qu'un projet musical, c'est aussi théâtral, de l'ordre de la performance poétique contemporaine.

Musicalement, vous avancez aussi très loin de la forme symphonique de l'orchestre...

S.K. : Oui, Guigou Chenevier, le compositeur et interprète, a imaginé un instrumentarium très brut, très cheap. On joue de ce décalage entre le sérieux de l'opéra et la pauvreté de nos moyens.

Ce Tarkos Opéra est-il un projet dramatique ou comique ?

S.K. : On essaie d'être très sérieux dans le rapport élémentaire que Tarkos entretient aux choses et au monde. Ensuite, l'humour appartient au public. Je me suis toujours refusé à lire ses écrits comme des produits d'une ironie, d'un second degré, d'un regard surplombant sur les choses. Au contraire, je trouve qu'il a un rapport très direct au réel qui a quelque chose à voir avec l'idiotie, dans le sens philosophique du terme. Il n'y a pas de doublage du réel par des représentations imaginaires. C'est un rapport direct et presque animal à la réalité. C'est un peu ce qu'on perçoit quand on plonge dans le regard d'une vache, qui nous regarde elle-même. Un regard qui ne ment pas.

C'est vous qui faites résonner les textes de Tarkos. Comment mettez-vous en bouche cette poésie si particulière ?

S.K. : Ce qui est à jouer est très fin. Ses textes sont difficiles à mémoriser. Tarkos boucle et reboucle, il revient sur les choses, les dit différemment. Là, je n'interprète pas, je suis juste dans le dire, en étant attentif à la parole énoncée. Aujourd'hui on utilise le langage de façon très violente, on lui assigne de dire la vérité. Cela produit des discours d'autorité qui s'y croient, qui prétendent nous faire croire au contenu de ce qu'ils disent. Il y a un manque d'attention phénoménal à tout ce qui nous échappe, qu'on ne peut pas dire, qu'on n'arrivera jamais à dire. Le réel est tellement plus riche, plus multiple, plus flou que ça. L'écriture de Tarkos est cette attention-là, elle vient contrer la langue qui s'y croit. C'est un rapport au monde et aux choses très attentif. Une attention, aussi dans le sens du soin, aux choses comme à la langue.

Il y a une dimension participative particulière dans ce projet.

S.K. : Oui, à un moment le spectacle s'interrompt pour évoquer les trois questions au fondement de cette création : « À quoi bon encore des poètes ? Vivre en poésie qu'est-ce que ça pourrait bien signifier ? Qui est Christophe Tarkos ? » Le lieu qui nous accueille nous présente deux personnes qui ont pour mission de répondre à l'une de ces trois questions et de restituer sur scène leur tentative. C'est une contribution aléatoire de gens qu'on ne rencontre que le jour de la représentation ou la veille. Ils prennent la parole comme ils sont. C'est autant une surprise pour nous, que pour le public.

Tarkos Opéra – À quoi bon encore des poètes ?
Stéphane Keruel & Guigou Chenevier,
jeudi 30 janvier, 20h30, Le Moulin du Roc, Niort (79).
www.moulinduroc.asso.fr



© Alain Monot

CHLOÉ MOGLIA La circassienne a lâché depuis longtemps son trapèze pour inventer des structures poétiques auxquelles se suspendre. Devant un tableau noir et sur une longue branche blanche, *L'Oiseau-lignes* compose une partition pour corps, dessins et musique.

AIR LINE

Suspendue, Chloé Moglia l'a toujours été. D'abord gymnaste, elle monte plus tard sur un trapèze, et se forme au CNAC, acrobate explorant cette barre mobile et vertigineuse. Puis, sont venus les arts martiaux. Elle n'a alors plus parlé de cirque ou d'acrobaties, mais bien de suspension, cet art de jongler entre l'air et l'agrès, entre la matière et le vide. D'abord avec Mélissa Von Vépy avec qui elle monte au début des années 2000 Moglice-Von Verx, et avec Rhizome, la compagnie avec laquelle elle réinvente aujourd'hui non seulement son art, mais construit aussi des agrès qui correspondent à ses envies artistiques, spirales ludiques dans *Midi Minuit*, tableau de classe dans *Rhizikon*, arcs de cercle épurés en extérieur dans *Horizon...* Ces deux dernières pièces ont été programmées par le Carré Colonnes, fidèle depuis sa découverte d'*Un certain endroit du ventre*, en 2003 avec sa complice d'alors, Mélissa Von Vépy. Pour les dix ans du Carré Colonnes, Chloé Moglia avait donc toute sa place.

L'Oiseau-lignes confirme plusieurs de ses obsessions, notamment celle des lignes dont l'anthropologue anglais Tim Ingold a retracé une si belle « brève histoire » où on peut lire ceci : « Le propre des lignes, c'est que, par leur travail, en combinant leurs fils et leurs traces, elles parviennent à mêler le temps à l'espace, démentant ainsi le caractère statique, à la fois stabilisé et bien positionné, dont le crédite une vue superficielle sur celui-ci. L'espace, et les mille et une façons de l'occuper, c'est, si on y réfléchit, toute une histoire. »

Ainsi, Chloé Moglia peuple ses pièces d'instabilité, de traces écrites et corporelles, et imprime nos rétines de nouvelles manières de négocier avec l'air. Dans cette nouvelle création, des lignes, il y en a partout. Celle suspendue au-dessus de nous, blanche, aux lignes cassées, structure fragile et incertaine. Celles qu'elle trace sur le tableau noir à la craie, zigzagantes ou visages naïfs. Celles qu'elle trace avec son corps sur le tableau noir.

La musicienne Marielle Chatain ne se contente pas de l'accompagner avec les sons, elle engage aussi son corps sur le plateau gris, vient dessiner au tableau. Cet *Oiseau-lignes* se regarde comme on lit un poème. Le corps se fait mot, rythme, temporalité. Les lignes se brisent, se continuent ou s'effacent. Et se font les haltes salvatrices de ce qu'il reste de nos oiseaux. **Stéphanie Pichon**

L'Oiseau-lignes, Chloé Moglia et Marielle Chatain,
vendredi 31 janvier, 20h30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles (33).
www.carrecolonnes.fr



CAROLYN CARLSON On pourrait dire « la Carlson » comme on disait « la Callas », tant la danseuse américaine de 76 ans est encore et toujours un mythe. En tournée à Bressuire et Villeneuve-sur-Lot, elle propose son programme *Islands*, dédié aux soli, sa forme de prédilection.

D'UN SOLO A L'AUTRE

Carolyn Carlson a traversé l'histoire de la danse moderne de la deuxième partie du XX^e siècle, de l'Opéra de Paris à La Fenice, de New York au CCN de Roubaix, et affiche plus de 100 pièces à son actif. Deux scènes néo-aquitaines reçoivent en ce mois de janvier la chorégraphe américaine, installée en France, autour de son programme *Islands*, un menu de soli. Scènes de territoire à Bressuire opte pour deux d'entre eux, son premier et son dernier, comme un grand écart qui dit l'évolution de son style entre ces deux moments de sa carrière.

C'est en 1973 qu'elle crée *Density 21,5* à l'invitation de l'Opéra de Paris, accédant ainsi au statut d'étoile-chorégraphe, encore jamais attribué jusque-là. Aujourd'hui, elle a passé ce solo à la danseuse Isida Micani. Sur la musique éponyme d'Edgard Varèse, le corps longiligne vêtu d'une grande combinaison faite de voilages dessine des lignes cassées, s'agite lentement de postures tendues mais jamais rigides. Presque un art martial où la danseuse au regard habité semble faire naître un être mi-femme mi-oiseau, sur les notes inquiétantes de la flûte traversière jouée en direct. Abstraite, mythologique, cette danse des débuts marque de son sceau la « poésie visuelle » de Carolyn Carlson, terme qu'elle préfère à chorégraphie.

Peut-on en dire autant de son tout nouveau solo *The Seventh Man*, dédié à son interprète Riccardo Meneghini ? Sur un plateau délimité par trois chaises, dont l'une suspendue, l'homme torse nu joue des muscles et de sa technicité dans une gestuelle proche du hip-hop, entre mouvements saccadés et glissements au ralenti. La musique jazz de Guillaume Perret, enregistrée, sature l'air de sons électriques. Enveloppée dans ces nappes sirupeuses, la danse de Carlson en ressort édulcorée. Son symbolisme a pris du pathos, et l'intériorité des débuts laisse place à la force et la virtuosité. Le théâtre Georges Leygues de Villeneuve-sur-Lot ajoute à ce programme *In the Night* (2012), solo très court dansé par Chinatsu Kosakatani sur une musique de Laurie Anderson, figure de l'avant-garde new-yorkaise, et propose une exposition des œuvres graphiques de l'artiste, dont on connaît l'amour pour la calligraphie et la peinture. Quant à Bressuire, un atelier avec la danseuse Isida Micani et une soirée vidéo-danse donneront de l'épaisseur à la proposition scénique. **Stéphanie Pichon**

Islands, Carolyn Carlson,

samedi 18 janvier, 20h45,
Le Théâtre, Bressuire (79).
www.agglozb.fr

samedi 25 janvier, 20h30,
théâtre Georges Leygues, Villeneuve-sur-Lot (47).
www.ville-villeneuve-sur-lot.fr



THÉÂTRE DES QUATRE SAISONS GRADIGNAN

// SCÈNE CONVENTIONNÉE //

JEUNE PUBLIC
MERCREDI 8 JANVIER À 17H

UN COQUELICOT CRIE DANS L'ORGE BLEUE
CATHERINE MORVAN | JEAN-CLAUDE OLEKSIK LES BRUITS DE LA LANterne

THÉÂTRE
MERCREDI 8 JANVIER À 20H15

JE PARLE À UN HOMME QUI NE TIENT PAS EN PLACE
JACQUES GAMBLIN

WEEK-END MUSIQUE(S)

VENDREDI 17 JANVIER À 20H15

DIDIER LASSERRE - SILENCE WAS PLEASED

*
QUATUOR HERMÈS & FÉLICIEN BRUT

SAMEDI 18 JANVIER À 20H15

JUSTIN TAYLOR CONSORT & EVA ZAÏCIK

*
ENSEMBLE PULCINELLA & JULIA WISCHNIEWSKI

DIMANCHE 19 JANVIER À 14H30

OPHÉLIE GAILLARD & L'ORCHESTRE DU PESMD

DIMANCHE 19 JANVIER À 14H30

DAVID KRAKAUER & L'ORCHESTRE DE CHAMBRE
NOUVELLE-AQUITAINE

JEUNE PUBLIC
DIMANCHE 26 JANVIER À 17H

DANSE AVEC LES POULES

JOHANNA GALLARD | COMPAGNIE AU FIL DU VENT

VENDREDI 31 JANVIER À 19H30 OU 20H15

SOIRÉE FESTIVAL TRENTE TRENTE

TROIS SPECTACLES AU PROGRAMME

WWW.T4SAISONS.COM
05 56 89 98 23



ville de gradignan





© Stéphane Viaud & Anne-Laure Chamboisier



© Yannick Perrin

TRENTE TRENTE Une 17^e édition multiple, foisonnante, plus si courte (plutôt 30 minutes que 30 secondes). Du cirque en force, du corps partout, une première collaboration de laboratoire entre les étudiants des Beaux-Arts et le duo Charron-Chambon pour « Les prototypes du vivant ». Et beaucoup de premières fois, avec 10 créations. JUNKPAGE s'attarde sur trois projets naissants. Fragiles et puissants.

ÉCLOSIONS

Embarquement portugais

Jean-Luc Terrade a depuis un moment fait un écart vers la forme circassienne. Il accompagne depuis deux ans Floris Bossier, dont on reverra le solo *Équilibre précaire* à la MÉCA. Et, depuis un an, Samuel Rodrigues, acrobate portugais, arrivé en France pour suivre la formation de l'école de cirque de Bordeaux, qui présentera son tout premier solo en tant que pro, *Je pars demain*. Sur une proue de bateau, il embarque le spectateur dans ses rêves, dans une économie d'effets pour laisser plus de place à la sensation, au silence, à la poésie. Le mât du bateau qui porte son voyage est son agrès, qu'il tente de fondre dans une dramaturgie très autobiographique. Samuel Rodrigues y pousse aussi ses textes, écrits dans sa jeunesse. « Longtemps je n'ai pas vu l'intérêt de mélanger cirque et slam. Aujourd'hui, j'ai eu envie de rassembler sur le plateau ma technique de cirque et l'écriture de poésie. » Textes de slam, chansons, théâtre, cirque, ce solo sur les projections des rêves tente un grand tout, aux frontières disciplinaires floues. Un voyage.

Je pars demain, Samuel Rodrigues,

jeudi 30 janvier, 21h45, La MÉCA, Bordeaux (33)

Souvenirs habités

Veine autobiographique aussi pour Meytal Blanaru et son *Rain*, montré en étape de travail à l'Atelier des Marches (il sera créé en avril aux Brigittines à Bruxelles). La danseuse israélienne, installée en Belgique, continue d'explorer la question des mémoires enfouies dans le corps par le biais du Feldenkrais, cette méthode somatique qui a bouleversé son rapport à la danse. Contrairement à *We Were the Future*, où elle avançait en trio, elle se focalise là sur un souvenir très personnel, qui irrigue tout, « présent, futur et travail ». Effaçant les artifices, elle se concentre sur son propre corps et cherche à en laisser parler les multiples strates et filtres, à la recherche d'une nouvelle physicalité, d'un nouveau paysage. Ce corps multiple, en dialogue, en conflit, en tension avec lui-même et le public, cherche

aussi à faire résonner une voix de femme, dans le *flow* de celles qui ont éclos dans #MeToo. « Beaucoup de voix ont été tuées, ruinées, il était important pour moi de me saisir de cette question, et de me définir en tant que femme. »

Rain, Meytal Blanaru,

samedi 25 janvier, 15h45 et 20h30, Atelier des Marches, Le Bouscat (33).

L.A. Confidential

François Sabourin plante lui un tout autre paysage : collines de Los Angeles, Hollywood, lumières rosées et palmiers. Le poète Jérôme Game, édité à Bordeaux aux éditions de l'Attente, et son livre *Flip Book* ont servi de déclencheur à cette nouvelle création des Ateliers du Panorama dont on ne sait définir si elle est cinéma, théâtre, performance ou concert. Il s'agit de planter une ambiance, un décor, un paysage fantasmé. « Je ne suis jamais allé à L.A. ! », concède François Sabourin. Parmi les poèmes de Jérôme Game consacrés à des films, il a choisi uniquement ceux qui se passaient à Los Angeles, et lui en a commandé certains inédits. Soit pas mal de David Lynch – *Blue Velvet*, *Mulholland Drive* – mais aussi *Paris, Texas* de Wim Wenders ou *Blade Runner* de Ridley Scott. Au plateau, il énonce cette poésie vivante pendant que sur l'écran Sonia Mikowsky fabrique à vue et très artisanalement des images, dessins, mouvements de caméra, et que C_C envoie du son *West Coast*. *L.A.* est un spectacle d'évocations poétiques d'un patrimoine commun, une ode impressionniste au cinéma. **Stéphanie Pichon**

L.A., Les Ateliers du Panorama,

jeudi 30 janvier, 19h30, La MÉCA, Bordeaux (33).

Trente Trente, les rencontres de la forme courte,

du mardi 21 janvier au samedi 1^{er} février.
www.trentetrente.com

JACQUES GAMBLIN Le comédien fait pièce d'une conversation cybernétique avec Thomas Coville, navigateur lancé dans un tour du monde en solitaire qui tourne mal.

ÉCHANGES SALÉS

Avis de houle, d'embruns et d'amitié.

Jacques Gamblin, figure lunaire du théâtre et du cinéma français, autodidacte touche-à-tout, s'amarre au plateau pour une traversée épistolaire qui commence ainsi : « Te voilà filant dans le vent, pense à respirer. Je te salue fort, Jacques. »

À l'autre bout de ces échanges cybernétiques, Thomas Coville, navigateur hors pair, tente en janvier 2014, pour la quatrième fois, de battre le record du tour du monde à la voile en solitaire sur son trimaran. L'anticyclone de Sainte-Hélène en décide autrement. Le marin trime sévère. Une tempête le fait vaciller, l'aventure tourne court. Face au silence du marin, Gamblin s'obstine, puis se dévoile. Et cet échange épistolaire par-dessus les mers devient bouée de sauvetage, prétexte à tomber les masques et faire vibrer les sentiments.

Ces e-mails salés ont d'abord donné un livre, puis cette pièce. Seul en scène, Gamblin tangué dans un décor épuré fait d'images et de son ; joue des déséquilibres ; s'accroche à son ballon jaune, trace satellitaire de Coville en perdition à qui il envoie son audace et sa joie. La distance entre les deux hommes permet à chacun de plus facilement se mettre à nu.

Cela fait longtemps que le comédien a glissé du corps et de la danse dans ses spectacles : il y a eu *Tout est normal, mon cœur scintille*, puis *1 heure 23' 14" et 7 centièmes*, où il partageait le plateau avec son neveu, le danseur Bastien Lefèvre. Dans *Je parle à un homme qui ne tient pas en place*, il réitère cet heureux assemblage en funambule poète et aventurier des mots. **SP**

Je parle à un homme qui ne tient pas en place, de Jacques Gamblin et Thomas Coville,

mercredi 8 janvier, 20h15, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan (33).
www.t4saisons.com

dimanche 12 janvier, 17h, Théâtre La Quintaine, Chasseneuil-du-Poitou (86).
www.laquintaine.fr

du vendredi 7 au samedi 8 février, 20h30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles (33).
www.carrecolonnes.fr



© Medulla

NAOMI MUTOH Pièce chorégraphique en apnée, *Ama* rend hommage aux pêcheuses traditionnelles japonaises. Un trio de butō emmené par l'ancienne danseuse de Carlotta Ikeda.

NAÏADES

Les estampes japonaises rendent souvent hommage à ces femmes aux longs cheveux noirs, seins nus, posées sur les rivages telles des sirènes.

Les pêcheuses japonaises, les *ama* (littéralement « femmes de la mer »), œuvrent depuis des millénaires, et continuent encore, pour certaines, à travailler en apnée dans les eaux de l'océan. Malgré le danger. Malgré la dureté des conditions de travail. Drôle d'obstination anachronique à l'heure des technologies du XXI^e siècle, mais ô combien exotique. Ne figurent-elles pas d'ailleurs sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco ?

Naomi Mutoh, chorégraphe de butō, installée à Bordeaux, longtemps danseuse de Carlotta Ikeda, a eu envie de plonger avec elles dans ce monde subaquatique et mystérieux. « Au Japon c'est devenu des figures mythiques, il y a même des fausses ama qui plongent pour les touristes ! » Pour elle, ces ama continuent une tradition mais marquent aussi l'envie – le besoin – de toute une génération post-Fukushima de revenir à l'essentiel, de se débarrasser du superflu. « La persistance de cette pratique marque une sorte de retour à la source, à l'authenticité. C'est une vraie expérience physique et spirituelle, qui après la catastrophe de Fukushima, pousse les gens à retrouver des valeurs de communauté et de liens humains. » Inspirée par les estampes, souvent érotiques, d'Utamaro, la chorégraphe a travaillé avec son comparse de toujours, le musicien Laurent Paris, ancien membre du groupe SPINA, qui avoue avoir cherché à explorer cette dimension océanique. « On joue des métamorphoses, avec la lumière, le son, les corps, il y a des changements d'états de situations », explique-t-il, précisant que le projecteur, emprunté à l'Opéra de Bordeaux, crée des teintes bleues et vertes aquatiques. La musique joue des contrastes, « la lenteur est d'autant mise en valeur qu'elle se fait sur des rythmes effrénés ».

Ce voyage chorégraphique en eaux profondes peut être pris au premier degré, comme expérience physique du ralentissement et de la matière aqueuse, tout autant que renvoyer à des symboliques : plongeant dans l'inconscient, errement dans le monde des rêves. Maquillées de blanc, les trois danseuses reviennent à un butō des origines. En culotte de coton et collier de perles, cheveux de jais lâchés et lunettes de piscine sur les yeux, elles semblent prises dans les eaux, mouvements ralentis, sons étouffés. À la recherche de ce qui est précieux, les perles. Le butō, danse des limbes, s'y prête particulièrement. « On travaille sur cette sensation d'apesanteur qui apparaît dans la mer. En butō on pratique la lenteur mais aussi la matière entre les corps. On prolonge l'utilisation du corps comme énergie, cela dépasse la peau et évoque la matière épaisse entre les danseuses. »

Naomi Mutoh a toujours traversé dans ses créations une danse des sensations où la figure féminine se meut avec puissance et sensibilité. Les trois danseuses – Maki Watanabe, Yumi Fujitani, Naomi Mutoh – sont toutes des *butoka* aguerries, formées chez Carlotta Ikeda ou auprès de Kazuo Ono. Ama continue cet engagement chorégraphique exigeant, discret et tenace de la compagnie Medulla.

Stéphanie Pichon

Ama, les pêcheuses de perle, Cie Medulla,

du jeudi 16 au vendredi 17 janvier, 19h30, La Manufacture-CDCN, Bordeaux (33).

Weekend-Dance, du samedi 18 au dimanche 19 janvier.

Masterclass, lundi 6 janvier, 10h-12h30.

Danse sur le Campus / DAPS, mercredi 22 janvier, 18h-21h, salle de danse du COSEC.

www.lamanufacture-cdcn.org

du mardi 12 au vendredi 15 mai, 20h, Glob Théâtre, Bordeaux (33).

www.globtheatre.net

OPÉRA NATIONAL
BORDEAUX



ARNAUD REBOTINI & LE DON VAN CLUB

jouent la B.O. de
120 Battements par minute

AUDITORIUM

**Classique / électro
samedi 7 mars 20h00**

En co-production avec l'I.BOAT

Arnaud Rebotini sera accompagné sur scène du Don Van Club pour une série de concerts uniques où il interprétera en live la bande originale du film « 120 battements par minute » pour laquelle il a reçu le César de la meilleure musique originale de film en 2018. Le Don Van Club est le groupe qui s'articule autour des musiciens des bandes originales de film composées par Arnaud Rebotini telles que « Eastern Boys », « 120 battements par minute » et « Le vent tourne », composé de sept musiciens : violon, violoncelle, clarinette, flûte, percussions, harpe et piano. Arnaud est aux synthétiseurs et au chant. 120 battements par minute est un indicateur de tempo, musical et cardiaque. C'est le rythme naturel de la house et du cœur qui est ici mélangé pour créer un moment musical unique.

I.BOAT JUNKPAGE nova opera-bordeaux.com

© DR - Opéra National de Bordeaux - N° de dossier : 1-1073114_000201131010 - Décembre 2019

CATHERINE MARNAS La directrice du TnBA met en scène une communauté d'artistes berlinois, quelques mois avant l'accession d'Hitler au pouvoir, encore confiants dans la démocratie allemande. L'auteur Tony Kushner a très récemment actualisé la pièce pour y introduire une analogie avec l'élection de Trump. Le jour de l'interview, le gouvernement hongrois annonçait un projet de loi visant à contrôler les théâtres et étouffer leur liberté artistique. Et vous pensez encore que ça n'arrive qu'aux autres ? Propos recueillis par **Henriette Peplez**



© Franck Tillon

LE DIABLE S'HABILLE COMME TOI

Vous montez *A Bright Room Called Day* de l'auteur américain Tony Kushner. Une autre pièce du même auteur, *Angels in America*, est mise en scène à la Comédie-Française. Coïncidence ?

Tony Kushner est un immense auteur et une grande star : il a obtenu le prix Pulitzer, et, quand je suis allée à New York le rencontrer, il finissait un scénario pour Steven Spielberg. Avec *Angels in America*, adaptée en mini-série, il a accédé à une réputation internationale. Ces pièces, à l'actualité déconcertante, doivent être entendues.

La pièce réunit un groupe d'artistes à Berlin, en 1932, auxquels la montée du nazisme échappe complètement. Hors sol les artistes ?

Ce qui m'intéresse, et qui est très beau, c'est que le questionnement politique se fait par le biais de personnages complexes auxquels on s'identifie. Cette identification est fondamentale. Si on fait l'effort de considérer que leurs petits glissements, dérives ou lâchetés ne concernent pas seulement « les autres », toujours les autres, mais nous aussi ; alors l'époque prend un autre relief.

La pièce a été écrite en 1984. L'auteur a-t-il actualisé son texte depuis ?

Il a introduit l'arrivée au pouvoir de Donald Trump. Ces incursions contemporaines existent dans le texte originel pour évoquer Ronald Reagan. Dans la dernière version, le feuilletage superpose trois périodes : les années 1930, la période Reagan et l'histoire immédiate avec la présidence de Trump.

Ronald Reagan ne paraît-il pas un peu insignifiant, placé entre Hitler et Trump ?

C'est très intéressant au contraire, parce que Reagan, avec sa politique ultralibérale, en liquidant les droits sociaux, prépare le terrain. Si aujourd'hui, la question de la justice sociale est posée avec urgence, au creux d'une crise qui se traduit par une perte de repères moraux et intellectuels, il faut en chercher les fondements dans cette époque.

Vous évoquez les « glissements progressifs » de certains personnages vers des valeurs d'extrême droite.

Nous considérons souvent le fascisme comme un épouvantail, un événement apocalyptique qui risque de nous tomber dessus comme un phénomène tout à fait extérieur à nous. Or, certaines valeurs d'extrême droite, épaulées par un ultralibéralisme, nous ont déjà grignotés. Progressivement, nous nous habituons à des propos qui, hier, nous révoltaient. Le passage le plus beau, de la pièce arrive après

l'élection d'Hitler : « Ce temps réclamait des héros. C'est nous qu'il a eus à la place : [...] impropres à soulever le fardeau de l'époque [...] Toute une génération de lavettes. L'Histoire dit "Debout !" et nous titubons, et nous nous effondrons, en larmes, émus, mais pas à la hauteur. »

Vous décrivez les personnages comme impuissants. L'opposition est-elle vaine ?

Non. Tony Kushner nous rappelle que les divisions de la gauche ont favorisé l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Cette division résulte de choix. Il y a d'ailleurs le personnage du Diable dans la pièce. Il est encore plus dangereux parce qu'il est devenu gazeux, on ne le voit plus.

Et si la procédure d'impeachment aboutissait à la destitution de Donald Trump ?

Un changement de texte s'imposera, un passage en particulier qui dit : « Quand vous repartirez ce soir, il sera très probablement toujours président. S'il ne l'est plus, quelque chose se sera produit qui pourrait prouver ou non qu'il y a un Dieu, juste et miséricordieux. »

Vous avez commandé à Lauter alias Boris Kohlmayer le soin de composer musique et chansons. Comme chez Brecht ?

Tony Kushner se rapproche de Brecht dans ce mélange de fable et d'allégorie politique. Chansons et musique vont être un défi supplémentaire pour les jeunes comédiens que j'ai choisis.

Un des personnages chante *Memories of You*,

Tony Kushner, qui est juif et homosexuel, nous intime de ne pas oublier.

Lors de la présentation de saison, vous aviez évoqué une action en faveur des artistes brésiliens.

En février, Lia Rodrigues vient avec *Furia* et nous accueillerons *Apnée*, spectacle-manifeste sur la démocratie au Brésil écrit par trois jeunes femmes. Elles disent « on ne pouvait pas imaginer » à propos de Jair Bolsonaro. Comme dans *A Bright Room Called Day*.

***A Bright Room Called Day... Une chambre claire nommée jour*, mise en scène de Catherine Marnas,**

du mardi 7 au samedi 18 janvier, 20h30, sauf les 8, 9, 15 et 16/01, 19h30, et les 11 et 18/01, 19h, TnBA, grande salle Vitez, Bordeaux (33). www.tnba.org

LE MOIS DE

LA DANSE Dans sa conférence dansée au Rocher de Palmer, à Cenon, Gilbert Mayer retrace l'histoire des Ballets russes de Diaghilev qui bouleversa le monde de l'art en Occident au début du xx^e siècle. Avec des extraits interprétés par des danseurs de l'Opéra de Paris et la compagnie François Mauduit.



Léon Bakst, costume de Salomé pour Ida Rubinstein

© Léon Bakst

LÉGENDES

« Les Ballets russes ont influencé tout l'art du xx^e siècle dans toutes ses formes d'expression, picturales, musicales, chorégraphiques... C'est extraordinaire ! », s'exclame Gilbert Mayer, professeur de danse à l'Opéra de Paris notamment. « C'était un spectacle total. Diaghilev a réussi à réunir autour de lui une pléiade d'artistes choisis avec son infaillible intuition. » Secondé par le danseur de l'Opéra de Paris Aurélien Houette, Gilbert Mayer rend hommage à Serge Diaghilev, – décédé voici 90 ans, le 19 août 1929, à Venise –, lors de sa traditionnelle conférence dansée du mois de la danse, à Cenon, consacrée aux Ballets russes. « Beaucoup de chorégraphies seront travaillées uniquement pour cette soirée le 18 janvier au Rocher de Palmer », précise le maître. « C'est difficile à monter car ce répertoire n'est plus tellement donné, surtout en France. » Et pourtant, l'empreinte de ces œuvres est incontestable sur la danse d'aujourd'hui.

De nombreux extraits seront interprétés par cinq danseurs de l'Opéra de Paris – Clémence Gross, Charline Giezendanner, Yannick Bittencourt, Antoine Kirscher (prix Carpeaux de la danse 2019), Aurélien Houette – et la compagnie François Mauduit. Diaghilev était un esthète passionné. Un provocateur aussi, organisateur de spectacles, critique d'art, protecteur des artistes, impresario de ballet. Un maître dans son genre, capable d'exploiter le génie d'artistes et de mettre les beaux-arts au service de la scène. Il fonde les Ballets russes en 1907, une compagnie de danse composée des meilleurs éléments du Théâtre Mariinsky de Saint-Petersbourg dont Anna Pavlova et Vaslav Nijinski. La troupe se fixe à Paris, Londres, Monte-Carlo, sans attache particulière à aucun théâtre. Et ce, durant 20 ans.

Exilé, Diaghilev favorise l'essor de talents originaux, avec des chorégraphes/danseurs qui marquèrent

l'histoire de la danse du xx^e siècle. La liste de ces artistes, non exhaustive, est époustouflante : Fokine, d'abord, à qui l'on doit *L'Oiseau de feu*, *Petrouchka*, *Le Spectre de la rose* ou *Daphnis et Chloé*. Il fut écarté pour Nijinsky à l'origine de deux des plus gros scandales de l'histoire de la danse, *L'Après-midi d'un faune* et *Le Sacre du printemps*. Se succédèrent ensuite Massine (*Le Tricorne*), Nijinska (*Noces*), Balanchine (*Apollon musagète*) puis Serge Lifar.

Mais les Ballets russes, c'est aussi des collaborations avec des compositeurs : Rimski-Korsakov (*Shéhérazade*), Debussy (*Jeux*), Ravel (*Daphnis et Chloé*), Satie (*Parade*), Strauss, Prokofiev ou encore Stravinsky (*L'Oiseau de feu*, *Petrouchka*, *Le Sacre du printemps*). Côté décorateurs et costumes, on peut aussi citer Léon Bakst et Picasso. Diaghilev « ne voulait pas ébahir les spectateurs », résume Peter Rand dans son introduction aux Ballets russes : art et design. « Il voulait les aiguillonner et leur montrer des spectacles qui les titilleraient et briseraient quelques tabous. Il utilisait les rythmes de la musique russe, la danse classique de ballet avec une chorégraphie novatrice, et des décors et des costumes éclatants pour susciter des pulsions archétypales, longtemps réprimées, qui allaient d'Éros à Thanatos. Il y parvint avec des spectacles qui exigeaient une perfection et une intégrité absolue dans chacun des aspects des différentes disciplines impliquées. »

Sandrine Chatelier

Le mois de la danse,

du vendredi 10 janvier au dimanche 9 février, Cenon (33).
www.cenon.fr

Conférence dansée de Gilbert Mayer,

samedi 18 janvier, 20h30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33).
www.cenon.fr

L'ENTREPOT **RAPHAËL PERSONNAZ**
VENDREDI 24 JANVIER - 20h30
[Seul en scène]

SAISON 5 - LE HAILLAN
☎ 05 56 28 71 06
www.lentrepot-lehailan.fr

L'ENTREPOT **CHRISTELLE CHOLLET**
SAMEDI 14 MARS - 20h30
[Humour]

SAISON 5 - LE HAILLAN
☎ 05 56 28 71 06
www.lentrepot-lehailan.fr

NOS OCCASIONS.
ne sont pas " sans SOLDE "

Montana Ayda 28
NEUF 339 €
OCCAS 179 €
SOLDÉ 149 €

VAE O2FEEL N7 504 w 2019
NEUF 1499 €
OCCAS 1250 €
SOLDÉ 1162 €

ECOCYCLE
entreprise ecocitoyenne

du mardi au samedi 8h30 à 19h - sauf samedi à 18h
36 avenue Aristide Briand - 33700 MÉRIGNAC
05 56 96 07 50 - ecocycle@hotmail.fr
www.velo-occasion.com



1



2



3



5



4

CINÉ-GOÛTER

Rongeur

Prenez garde au Rat scélérat, le bandit le plus gourmand des alentours! Sur sa fidèle monture, il vole tout ce qui se mange, même si ce n'est pas à son goût, jusqu'au jour où il croise plus rusé que lui... Un conte de cape et d'épée, de bandits et de biscuits. Miam!

1 **Le Rat scélérat, Jeroen Jaspaert**, dès 3 ans, mercredi 15 janvier, 15h, espace Simone Signoret, Cenon (33). www.cenon.fr

CLOWNS

Sans parole

Les Rois Vagabonds s'inscrivent dans la lignée des clowns emblématiques : Grock, Buffo, Slava. Tour à tour musiciens, acrobates ou mimes, ils développent depuis 2008 l'histoire de leur duo à travers la recherche d'un langage universel et sans parole : *Concerto pour deux clowns*. Né de la rencontre entre Julia Moa Caprez et Igor Sellem, le tandem débordant de poésie construit à chaque représentation une nouvelle histoire d'amour avec les spectateurs. Au programme : Vivaldi, Strauss, Bach... Mais les musiciens sont des clowns et ne jouent pas la comédie. S'ils ont un nez rouge, un masque blanc et des habits extravagants, c'est pour mieux se mettre à nu. Que l'on soit vieux philosophe ou petit enfant, on est surpris, on s'émerveille, on rit, on est ému. Un enchantement!

2 **Concerto pour deux clowns, Les Rois Vagabonds**, dès 8 ans, vendredi 10 janvier, 20h30, Les Carmes, Langon (33). www.lescarmes.fr

Cocotte

Malaga, Janis, Ariane, ou encore Saqui et Ginger, enfin quelques poules funambules, forment le casting de cette fantasque création aux côtés de Johanna Gallard muée en Fourmi : une clown sans

parole qui mime des expressions et hésitations, esquisse maladresse et timidité ainsi que de fugaces débordements d'émotion dans des situations scéniques des plus incongrues. Sur un fil tendu d'un bout à l'autre de la scène, jouant de quelques objets en passant, la clown et sa basse-cour parcourent le plateau de part en part et partagent un rêve secret bien insolite : celui de s'envoler! D'une imagination libre (il arrive que des poules improvisent!), sans contraintes ni règles, *Danse avec les poules* est une œuvre atypique à la fois drôle, sincère et périlleuse, où l'animal gallinacé souvent mal considéré trouve un nouveau rôle et un certain « équilibre » auprès de l'homme. Une si belle complicité d'une indéniable sensibilité où chaque protagoniste occupe une place de choix dans ce jeu funambulesque d'une grande finesse.

Danse avec les poules, Cie Au fil du vent, dès 6 ans, dimanche 26 janvier, 17h, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan (33). www.t4saisons.com

DANSE

Bestiaire

Grrrrr est un solo de danse qui se joue en cercle avec une très grande proximité. La pièce propose un rituel dansé où des figures animales apparaissent faites de peaux, de poils et de plumes. Grâce à un costume impressionnant, le corps se transforme, du tigre à l'oiseau en passant par le cheval. Tout ce bestiaire d'animaux hybrides à jambes de danseuse amène les spectateurs dans un univers à la fois doux, grotesque et magique. Expérience joyeuse et sauvage, *Grrrrr* nous invite tous à nous mettre en mouvement, enfants et adultes, dans un grand bal final.

3 **Grrrrr, Cie Sylex**, dès 3 ans, mercredi 15 janvier, 15h, espace culturel Treulon, Bruges (33). www.espacetreulon.fr

MARIONNETTES

Carré

Tout part d'un jeu de cubes. Jeu de notre enfance, se prêtant à toutes les métamorphoses, à l'exploration tâtonnante et joyeuse d'un réel en perpétuel mouvement. Jeu de construction, que *Cubix* réinvestit pour questionner et déconstruire notre rapport à l'image. Animation de cubes en manipulation directe et projections vidéo dialoguent dans un esprit ludique et poétique pour créer des formes brèves; des comptines et poèmes visuels qui sont à la scène ce que les expérimentations littéraires de Queneau et de Prévert sont à la littérature. Jouant avec les images, Mathieu Enderlin explore la scène marionnettique, cet espace de signes où s'abreuve notre soif de rêver.

À noter : un atelier d'initiation (parents-enfants dès 6 ans) au théâtre d'objets avec la compagnie du Si, le 5/02 à 10h30, au Pôle culturel de Camponac. Payant sur réservation au Kiosque culture & tourisme.

4 **Cubix, Théâtre sans toit / Mathieu Enderlin**, dès 6 ans, mercredi 5 février, 15h et 19h, Le Royal, Pessac (33). www.pessac.fr

Crâne

Un homme est assis. Il surveille le bruit dans sa tête, le grand vacarme de sa mémoire. C'est un archiviste malgré lui. Toute sa vie, il a rangé tant bien que mal un amas de souvenirs et de sensations dans sa boîte crânienne qui semble aujourd'hui devenue trop petite pour tout contenir. Il n'aura pas d'autre choix que de rouvrir cette boîte, trier et se confronter à ses doubles, à cette part d'inconnu qu'il porte en lui. Il empruntera le chemin de la solitude pour traverser des images oniriques qui composent le kaléidoscope que fut sa vie. Un théâtre visuel où se confrontent présences humaines et objets marionnettiques. Une poésie douce-amère qui vagabonde

entre réel et fiction. Des images contemplatives et du silence pour raconter la pluralité d'un homme.

5 **Le Liquidambar, Des paniers pour des sourds**, dès 12 ans, vendredi 31 janvier, 20h30, Les Arcades, Créon (33). www.larural.fr

RENCONTRE

C'est l'histoire d'une rencontre entre une petite fille qui a perdu son papa et un corbeau dont la compagne vient de se faire écraser sur l'autoroute et qui reste seul avec un œuf à couvrir. Attendez... Le conte se dessine à la craie au fur et mesure du spectacle pour laisser son empreinte et vous raconter que cela peut bien se terminer. L'intelligence de la petite fille et de l'animal a raison des pièges tendus par le milieu environnant, hostile et bruyant. Avec *La Petite Fille et le Corbeau*, la compagnie Mouka plonge dans le texte de Daniel Lemahieu, et dans la frénésie d'un monde en perpétuelle évolution où va naître un besoin vital d'amour.

6 **La Petite Fille et le Corbeau, Cie Mouka**, dès 6 ans, vendredi 24 janvier, 19h30, Le Dôme, Talence (33). www.talence.fr

SPECTACLE MUSICAL

Poésie

Il s'agit d'une invitation au voyage, au cœur de la poésie de Jean Grosjean. Avant d'entrer dans la salle, le jeune spectateur choisit un mot qui, assimilé à d'autres, produira une phrase poétique avant de se transformer en projection lumineuse. Traversant les mots savamment choisis et la langue ciselée de ce grand poète du XX^e siècle, en interaction avec la musique improvisée de Jean-Claude Oleksiak, la comédienne Catherine Morvan dessine avec du sable des formes oniriques. Jeux de lumière, jeux d'ombres, lanternes vives, improvisations musicales et



© Pierre Blanchonault 7



© Aurélie Allermann-Dou 8



© Pierre Blanchonault 9



© Cécile Mankia 6

THÉÂTRE

Souvenirs

Il était une fois un petit garçon aux oreilles cassées mais aux yeux d'or. On est prêt à plonger dans le conte et suivre, en français et en langue des signes, le petit héros courageux et ses sept frères et sœurs, mais la comédienne s'arrête, et digresse. Ce conte est un miroir, une surface de projection de ses souvenirs d'enfance. La sienne et celle de son père, enfant devenu sourd, ouvrier espagnol devenu immigré, illettré devenu amoureux érudit de la langue des signes qu'Isabelle Florido et Igor Casas manient à merveille. Elle est leur langue maternelle, une drôle de langue : belle et poétique.

8 **Le Petit Garçon qui avait mangé trop d'olives, Les Compagnons de Pierre Ménard**, à partir de 9 ans, vendredi 24 janvier, 20h30, Les Colonnes, Blanquefort (33). www.carrecolonnes.fr

Intimité

Voix chuchotées, corps lové dans un drôle de fauteuil rouge, histoire animée par un illustrateur et univers sonore. Paysages nomades revient avec « T'es qui toi ? », une adresse à l'enfance, directe, franche qui aborde des jeux d'identité, de différence. Ou comment trouver sa place et se définir... Vaste question dont s'emparent quatre duos d'auteurs-dessinateurs. Les comédiens sont là, assis eux aussi dans un fauteuil, boule rouge semi-ouverte, qui permet à la fois la relation intime à la voix et la présence au monde. Ce troisième volet des Paysages nomades s'adresse aux enfants dès 6 ans, mais peut tout aussi bien embarquer les adultes !

9 **Paysages nomades#3 « T'es qui toi ? »**, direction artistique **Monique Garcia**, dès 6 ans, du mardi 7 au vendredi 17 janvier, 14h30, sauf les 7/01 et 14/01, à 14h30 et 19h30, et les 9/01, 10/01, 13/01 et 16/01, à 10h, relâche les 11 et 12/01. www.globtheatre.net

chants impromptus se croisent et s'entrelacent pour un temps de rêverie et de contemplation. À chaque chapitre son mot sculpté, projeté, à chaque mot son rêve et son imaginaire dans l'esprit de l'enfant véritablement capté.

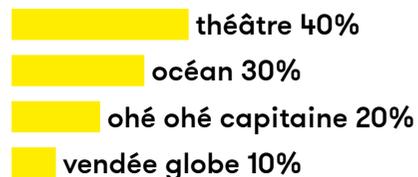
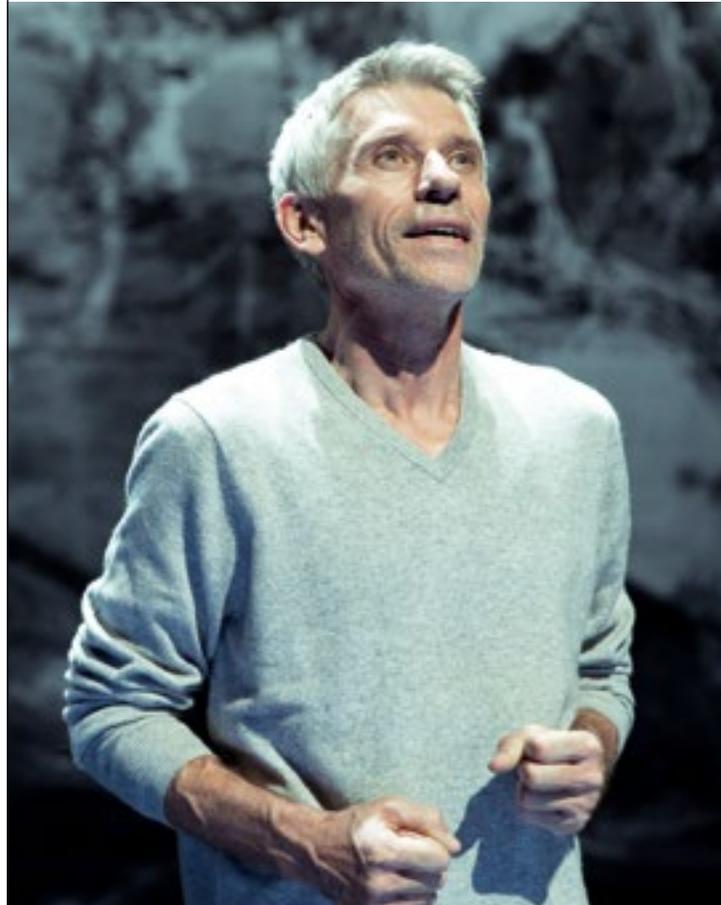
Un coquelicot crie dans l'orge bleue, Les bruits de la lanterne, dès 18 mois, mercredi 8 janvier, 17h, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan (33). www.t4saisons.com

The Bare Necessities

Jungle, la nouvelle création de Stéphane Guignard, fait suite à *Groink*. À l'instar de *La Flûte enchantée*, cette pièce propose un parcours mystérieux, un chemin pour grandir, retraçant la quête initiatique du « petit d'homme » Mowgli, qui se veut à la fois humaniste et symbolique. Rudyard Kipling, auteur du *Livre de la Jungle*, a passé les six premières années de sa petite enfance dans cette jungle, où il ne devait plus jamais séjourner. Avec ce livre, il a écrit un voyage initiatique, une mise au monde, l'histoire d'un apprentissage. Comment rendre hommage à cette incroyable histoire ? Comment réduire à quelques mots tous ces sons, ces images, ces sensations ? Quatre voix mixtes chantent, chuchotent, rugissent, susurrent, grognent et râlent... Une polyphonie vocale qui incarne les personnages principaux : Mowgli, Bagheera, Baloo et Shere Khan. Loin de Walt Disney et autres adaptations.

7 **Jungle, Cie Éclats**, dès 6 ans, jeudi 23 janvier, 20h, théâtre Olympia, Arcachon (33). www.arcachon.com mercredi 29 janvier, 15h, théâtre Le Liburnia, Libourne (33). www.theatreleliburnia.fr

■ III
carré colonnes
scène conventionnée
d'intérêt national
art & création



Jacques Gamblin
Je parle à un homme
qui ne tient pas en place

7 + 8 fév 20h30
■ carré / saint-médard

carrecolonnes.fr
05 57 93 18 93

f t i carrecolonnes



FIPADOC Le festival du film documentaire, qui se tient à Biarritz du 21 au 26 janvier, se positionne ostensiblement comme le rendez-vous de la production non fictionnelle. Sous l'impulsion de Christine Camdessus, déléguée générale depuis 2018, le rendez-vous étoffe encore sa programmation et se dote d'un grand volet numérique en partenariat avec l'INA.

ESSAI TRANSFORMÉ

Le festival d'Annecy consacré à l'animation ou encore celui de Lille dédié aux séries ont montré la voie et le FIPADOC, né des cendres du FIPA, comble désormais un certain vide en consacrant l'événement entièrement et uniquement au cinéma documentaire. Le FIPADOC reste ouvert à tout type de format, ne cherchera pas à enfermer les différents « types » de documentaires dans des « créneaux » et présentera une large offre, entre « documentaire romancé », « documentaire ethnographique », « essai cinématographique », « documentaire mémoriel », etc. Il visera cette année encore à rallier un public aussi large que possible. Avec près de 25 000 spectateurs lors de la première édition, il semble que le pari soit quasiment gagné. Les organisateurs du festival, répondant à cette injonction fondamentale, ont intégré à la programmation une section « En famille », dédiée à tous publics et privilégié les projections en soirée ou encore en fin de semaine. La déléguée ne cache pas que pour se donner encore plus d'ambition, le festival passerait bien à sept jours, au lieu de six jours pleins aujourd'hui. L'inscription de plus de 1 000 films et la projection d'une centaine de films attestent d'une grande production, mais également de l'engouement d'un public biberonné aux docs d'arte. Selon Christine Camdessus, « le documentaire répond à un besoin croissant d'explication du monde ». Avec « Histoires d'Europe », le FIPADOC se tourne délibérément vers le cinéma documentaire européen, s'intéresse au quotidien des jeunes (et des moins jeunes) pour raconter ce qui nous sépare mais

surtout rassemble. Le focus consacré à un pays, renouvelé cette année encore, renforce cette dimension européenne du festival biarrot ; à ce propos, Christine Camdessus parle volontiers d'un festival à l'identité européenne revendiquée, il s'agit de « faire en sorte que les histoires de nos voisins deviennent familières » ! Honneur donc à la Suède, qui présente sept films, réalisés ces deux dernières années. Un focus qui rappelle en passant que la production documentaire suédoise compte parmi les plus créatives d'Europe, pour preuve les remarquables *The Feminister* de Viktor Nordenskiöld, *Transnistria* d'Anna Eborn ou encore *Mating* de Lina Maria Mannheimer. Un pays d'autant plus intéressant qu'il a entamé il y a quelque temps déjà le tournant de la télévision numérique et reste à ce titre certainement un exemple à suivre. Après Serge Viallet, en partenariat avec la cinémathèque du documentaire, le festival honorera l'auteure et réalisatrice franco-chilienne Carmen Castillo. Un hommage qui donnera l'occasion aux festivaliers de (re)voir une sélection de cinq de ses films et de revenir sur le parcours engagé et humaniste de la grande documentariste. Le FIPADOC permettra également de découvrir son dernier opus *Chili 1973. Une ambassade face au coup d'État*, dans lequel elle raconte, de façon sobre et saisissante, le rôle primordial joué par l'ambassade française de Santiago du Chili et son ambassadeur Pierre de Menthon. Le festival permettra aux spectateurs de revenir avec la réalisatrice sur ce parcours exemplaire, sur le choix de ce dernier sujet qui fait indéniablement écho à l'actualité

sur la question en particulier de l'accueil des migrants.

Au nombre des nouveautés, en dehors des quatre grands prix habituels, relevons la création du prix SMART et du prix du court métrage. Le premier, parrainé et doté par l'INA, récompense la meilleure expérience numérique documentaire ; le second nouveau prix distingue un film français ou international d'une durée inférieure à vingt minutes. Le prix IMPACT, plébiscité par le public, continue, lui, d'égrener les beaux projets sélectionnés pour leurs qualités formelles et leurs histoires d'environnement, de droits humains et de justice sociale. Le festival maintient les rencontres professionnelles, sous forme d'ateliers. Le SMART LAB INA-FIPADOC est un dispositif d'incubation de projets numériques documentaires en phase de création. Ici, il sera question, sous la tutelle de l'INA, d'accompagner les auteurs et producteurs dans les premières étapes de leurs projets. Dans son ouvrage *Le Documentaire, un autre cinéma*, Guy Gauthier a observé que le cinéma documentaire occupe un statut social mineur par rapport au « cinéma de fiction ». Le FIPADOC, on veut le croire, aide à rebattre les cartes et contribue à donner ses lettres de noblesse à une forme cinématographique qui a vu débouler sur nos écrans Jean Rouch, Raymond Depardon ou encore Chris Marker ! **Henry Clemens**

FIPADOC, festival international de documentaires,

du mardi 21 au dimanche 26 janvier, Biarritz (64).
www.fipadoc.com



Jadis, il y avait deux cinémas à Soulac-sur-Mer – à la même époque, à Bordeaux, on pouvait encore voir des films courts de l'Intendance ou rue Sainte-Catherine. Puis, plus qu'un, l'Océanic, rénové par la mairie en 2000 et aujourd'hui tenu par Christian Brun qui, après plusieurs années dans l'audiovisuel en région parisienne, s'est installé à la pointe du Médoc où il avait l'habitude de visiter sa famille.

L'OCÉANIC, SOULAC-SUR-MER (33)

Ouvert toute l'année, le cinéma Océanic, situé à moins de 500 m de l'Atlantique, alterne, avec ses 280 places, une haute fréquentation estivale et touristique et un reste de l'année plus calme.

Pendant la haute saison, la gazette annonçant la programmation accélère son rythme de publication de mensuel à bimensuel, des séances pouvant même être rajoutées si la météo n'est pas au beau fixe. Les salles les plus proches se trouvent à Lesparre ou encore à Royan, accessibles d'un coup de bac. La vie de l'Océanic se construit avec des associations locales qui y organisent des séances spéciales autour de thématiques proches des Soulacais. Parmi les intervenants réguliers, Soulac Accueille (association mettant en place des sorties culturelles, des repas), Ecume.doc (qui, en plus de la fête du livre et de soirées lecture, propose régulièrement des séances) ou la librairie de Corinne (participante à l'organisation du festival Livre sur toile, autour des adaptations littéraires pour le grand écran).

Parmi les rendez-vous réguliers, à noter chaque semaine, le « Lundi des cinéphiles » où est projeté un film d'auteur en version originale sous-titrée. Cette séance attire les « fidèles du cinéma qui, pour certains, viennent par habitude et découvrent alors un film dont ils n'ont parfois pas entendu

parler ». Depuis 2019, l'Océanic propose également des séances « Connaissance du monde1 » (déjà présentes dans de nombreux cinémas en France), projections de films commentés par l'auteur.

Parmi les rendez-vous à venir ce mois-ci : le 17 janvier, projection de *Ragtime* de Milos Forman dans le cadre de « Mémoire du cinéma » qui s'attache à présenter au public des films plus anciens ; le 18 janvier, dans le cadre de la Nuit de la lecture et des 100 ans de la naissance de Boris Vian, projection de *L'Écume des jours* de Michel Gondry, en partenariat avec le service culturel de la mairie et l'association Ecume.doc. À l'issue de la soirée, les discussions pourront se poursuivre, proximité oblige, dans le doux parfum des embruns.

1. Prochaine séance le 8 janvier *Petites Antilles – Cœur battant*, de Julie Mauduy et Thierry Trésor.

L'Océanic
68, rue de la Plage
33780 Soulac-sur-Mer
T 05 56 09 85 04
www.cinemaoceanic.com



**Campus
du Lac**
Une école
CCI BORDEAUX GIRONDE

PÉPINIÈRE DE COMPÉTENCES

DU CAP AU BAC+5

FORMATIONS POUR ÉTUDIANTS,
SALARIÉS, DEMANDEURS D'EMPLOI

Cuisine / Restauration / Arts Culinaires

Commerce / Vente

Relation Client

Assistanat

Assurances

Immobilier

Design digital / Métiers du Web

Merchandising / Scénographie de vitrine

Architecture / Décoration d'intérieur



Retrouvez-nous :

- 10-12 JANV - Salon de l'Étudiant - Bordeaux
- 06-07 FEV - Salon Profession'L - Bordeaux
- 07-08 FEV - Salon Aquitec - Bordeaux
- 15 FEV - Portes Ouvertes - 10h-16h - Bordeaux
- 11 MARS - Portes Ouvertes - 17h-19h - Libourne
- 21 MARS - Portes Ouvertes - 10h-16h - Bordeaux

CAMPUSDULAC.COM





SI JE CONNAIS HARRY

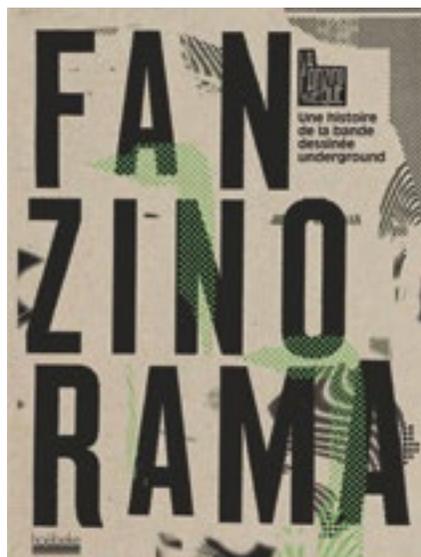
Auteur culte s'il en est (du moins par ici), Harry Crews (1935-2012) n'en finit pas, à notre plus grand bonheur, de se révéler. Dans les méandres de l'édition (on retrouve le bonhomme chez Gallimard, Sonatine et Allia, aussi), Finitude, bien aimée maison girondine, nous fait le bonheur de publier *Péquenots*, fort réussi volume qui rassemble des articles du maître, parus dans différents magazines au fil des années 1970.

Brillant portraitiste du bizarre, plume acérée à l'humour étrange et aiguë, Crews montre l'Amérique de l'autre côté du miroir : celle des petits blancs incultes et violents, aux habitudes si étranges, comme exotiques, parfois, décrites tout de même avec ce mélange de folie et de tendresse si caractéristiques de son univers.

Excellente entrée en matière ou lecture indispensable pour qui serait déjà *aficionado*, *Péquenots* vient admirablement compléter les immenses chefs-d'œuvre que sont... Là, le bât blesse, étrangement. Chez lui, chaque ligne tient du génie, bizarre, sans fard (ou trop maquillé, selon le point de vue). Nous renoncerons donc à proposer une hiérarchie, mais mettrons en lumière trois romans illustrant ce propos. D'abord, *Car* (1972), destin filmé d'un homme qui décide de manger, petit à petit, une voiture, puis *Le Roi du KO* (1988), qui épingle aussi la société du spectacle et du paraître, utilisant un humour grinçant et corrosif, enfin, monument de violence et ultime tragédie, l'inénarrable *Foire aux Serpents* (1976). Bref : ruez-vous sur Crews ! **Olivier "Blood & Grits" Pène**

Péquenots
Harry Crews,

Traduction de **Nicolas Richard**, postface de **Maxime Lachaud**, Finitude



LE PRINCIPE ALTERNATIF

Il n'aura échappé à personne, à commencer par les lecteurs de *JUNKPAGE*, que la Fanzinothèque a célébré ses 30 ans l'an dernier. Depuis trois décennies, la vénérable institution poitevine, fondée par Didier Bourgoin – qui tenait jadis la boutique La Nuit noire dans la cour du Confort Moderne –, veille scrupuleusement à constituer un fonds (56 000 ouvrages !) de toutes ces publications qualifiées d'*underground* dans le texte.

Ainsi, ici, la mémoire de la marge a trouvé un lieu désiré rendant hommage tant à l'édition indépendante qu'aux acteurs et actrices qui en ont fait et continuent d'en faire l'histoire. Histoire, qui débute dans les années 1930 avec les *fanatic-magazines* (notamment spécialisés en science-fiction), mais dont l'essor véritable se produit durant les années 1970 à la conjonction de trois influences majeures : l'esprit hérité du mouvement nord-américain *free press*, la multiplication des journaux lycéens, et, cerise sur le sundae, le punk. Tsunami sociétal, prônant la philosophie DIY, le punk libère les énergies : les fanzines pullulent spontanément, qu'ils soient consacrés à la musique, à la bande dessinée, au graphisme... Le fruit était mûr et, en France, les enfants de Bazooka et *Elles sont de sortie* telle la revue strasbourgeoise *Peltex* partent à l'assaut.

Autre élément, certes technologique mais capital dans ce foisonnement : la photocopieuse. On pirate sur son lieu de travail la dernière Xerox pour multiplier la diffusion de son support loin du cadre légal, loin des imprimeurs, loin des tracasseries. Tous les moyens sont bons pour cette production aussi libre que radicale.

Plus que tout, le fanzinat, d'essence libertaire ou hyper-professionnel (tout en refusant les canaux et les dogmes officiels), prend le pouls de la société et devient la couveuse de futurs noms de la BD comme le Vendéen Bouzard, de performers géniaux comme Jean-Louis Costes.

La dimension artistique (300 planches qui tuent les poneys morts, reproduites au long de ces 192 pages) prend un nouveau virage dans les années 1990 avec le redécouverte par toute une génération de la sérigraphie ; on pense notamment à l'aventure marseillaise Le Dernier Cri, amoureusement menée en grand format par Caroline Sury et Paquito Bolino – autant dire la préhistoire de la micro-édition de niche qui donnera des envies, au hasard, à Cornélius, L'Association et à *Ferraille* des Requins Marteaux de faire le grand saut.

Lieu de tous les possibles, du « terrorisme graphique international » au gore, de la pornographie à l'horreur visuelle, de l'expérimentation à la rampe de lancement de pur génie comme Winshluss, le fanzine a la peau dure malgré l'adversité (ses rapports houleux avec le Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême) et l'arrivée d'Internet au début des années 2000 (beaucoup iront tenter l'aventure en ligne pour mieux revenir à l'encre et au papier).

Surtout l'affaire demeure foncièrement démocratique, globale, en prise directe avec les soubresauts sociétaux, l'humeur du moment. Certes, il n'est peut-être plus le relais d'informations originel mais reste souterrain, contestataire, jubilatoire, toujours en réseau. Et libre. **Marc A. Bertin**

Fanzinorama
Marie Bourgoin et Matthieu Rémy
La Fanzinothèque/Hoëbeke

En collaboration avec le réseau des Librairies indépendantes en Nouvelle-Aquitaine, JUNKPAGE part chaque mois à la rencontre de celles et ceux qui font vivre le livre dans ce territoire.



LA ZONE DU DEHORS, BORDEAUX (33)

À la table du café en bois brut de La Zone du Dehors, Leo Noël, le fondateur, arbore la fine barbiche d'un jeune précepteur. Les presque cinq années à la tête de la librairie n'ont pas lassé l'homme de trente-cinq ans et, à l'en croire, l'aventure ne ferait que commencer.

Ce natif de Bordeaux aime raconter que La Zone est une librairie de quartier. Et pas n'importe quel quartier, puisqu'il s'agit de Saint-Michel, lieu de salons de thé et de sporadiques caves à vin, lieu de brassages heureux, mais, certainement moins un endroit de librairies. L'intéressé raconte qu'il y a trois décennies une librairie existait pourtant dans ce quartier – Vent Debout –, un endroit hautement libertaire. Comblant un manque, il a tenu à revenir dans ce lieu emblématique et s'émerveille encore de ce hasard heureux qui veut que sa librairie soit sise sur ce cours portant le nom de son auteur fétiche.

La Zone du Dehors se veut généraliste. « Je l'ai conçue généraliste et imaginaire en même temps », mais le nom, qui fait directement référence à Alain Damasio, ne trompe guère son monde sur les inclinations de Leo Noël et du reste de la troupe. Une belle offre précise et exigeante de SF et d'anticipation le corrobore, à laquelle il faut ajouter de non moins belles propositions en littérature imaginaire jeunesse, « la seule qui marche vraiment et qui assoit parfois l'idée que l'imaginaire se décline uniquement en littérature jeunesse », s'insurge-t-il.

« J'ai immédiatement décidé de partir sur un axe imaginaire. En Nouvelle-Aquitaine, il n'y a pas de librairies qui fassent la part belle au fantastique, à la science-fiction. » Il dit avoir une prédilection pour une littérature plus classique flirtant avec les limites du réel. Il se garde pourtant d'avoir imaginé un magasin de geeks avec dragons et trolls. Le nom, tiré du cycle de Damasio, ne convoque pas de prime abord un univers de science-fiction et le libraire se targue de proposer plus largement des œuvres parfois rares qui passeraient en seconde ligne ailleurs... Le café et la ludothèque, passage obligé en bout de librairie, offrent un espace chaleureux. S'y attablent étudiants sages et pensifs ; à noter que la table réservée à l'utilisation de laptops reste petite, enjoignant étudiants bûcheurs à serrer les coudes. Le jeune homme

rappelle qu'il a voulu faire de la librairie un lieu non intimidant pour les non-initiés. Adhérent au Carillon¹, histoire de faire du lien social, le café accueille les sans domiciles et autres publics en difficulté.

La Zone du Dehors fait référence à un espace où l'on ne vous connaît plus, où vous n'êtes plus sous surveillance, un endroit de curiosité qui permet de ne pas rester dans son canevas ; en creux le portrait-robot du parfait lecteur. Si la librairie soutient les locaux, Les Moutons Électriques, L'Arbre Vengeur ou encore Toussaint Louverture, elle n'en fait pas l'alpha et l'oméga de son offre. La librairie de quartier a instauré des nocturnes, tous les vendredis, histoire d'installer des habitudes sur ce cours qui ne se prêtait finalement guère à la flânerie. Le pari semble réussi. **Henry Clemens**

1. Réseau de commerçants solidaires qui proposent des petits services gratuits à tous ceux qui en ont besoin. www.lecarillon.org

La Zone du Dehors

68, cours Victor-Hugo
33000 Bordeaux
T 09 82 23 27 78
contact@lazonedehors.fr
www.facebook.com/lazonedehors
lazonedehors.fr

Événements à venir

Laure Belhassen, Femmes animales. Bestiaire métaphorique (éditions des Grands Champs) + Lilas & Idylle Natof, Fables (YIL édition), samedi 15 janvier, 18h.
William Blanc, Super-Héros, une histoire politique (Libertalia), mardi 18 février, 18h.
Lucie Taïeb, Les Échappées (éditions de l'Ogre), prix Wepler 2019, date à fixer.
Léa Castor, Corps à cœur cœur à corps (éditions Lapin), date à fixer.

La recommandation de la librairie :

« *L'Homme qui n'aimait plus les chats* d'Isabelle Aupy (éditions du Panseur). Il s'agit d'un premier roman et du premier livre de l'éditeur. Une histoire qui raconte une île, sur laquelle vivaient en parfaite harmonie des hommes et des chats. Du jour au lendemain, les chats vont tous disparaître et être remplacés par des chiens présentés comme les nouveaux chats. Les insulaires vont finir par accepter les chiens. Mais les chiens ne sont pas des chats... Un petit changement de paradigme qui modifiera profondément la façon de vivre des habitants... »

agenda
janvier
2020

mollat
e u o s n o
u o | 3 o 3 s

Notre sélection de rencontres en librairie et à la Station Ausone

Retrouvez l'ensemble de notre programmation à la librairie Mollat et sur mollat.com

8 rue de la Vieille Tour
station ausone

● JEUDI. 9 | 18^h

Étienne Klein dans le cadre de (((ECHO)))
En partenariat avec Cap Sciences
Ce qui est sans être tout à fait : essai sur le vide
Sciences Humaines Éd. Actes Sud

● VENDREDI. 10 | 18^h

Frédéric Beigbeder
L'homme qui pleure de rire
Littérature Éd. Grasset

● MERCREDI. 15 | 18^h

Christophe Ono Dit Biot
La minute antique
Société Éd. L'observatoire

● JEUDI. 16 | 18^h

Emmanuelle Lambert
Giona, furioso
Littérature Éd. Stock

● MERCREDI. 22 | 18^h

Christophe Blain
Blueberry, Amertume Approche
BD Éd. Dargaud

● VENDREDI. 24 | 18^h

Jean-François Marmion
Histoire universelle de la connerie
Sciences Humaines Éd. Sciences Humaines

● SAMEDI. 25 | 15^h

Morgane Ortin
Amours solitaires, Vol.2
Littérature Éd. Albin Michel

● MARDI. 28 | 18^h

Léonor de Recondo
La leçon des ténèbres
Littérature Éd. Stock



La librairie vous accueille du lundi au samedi de 9^h30 à 19^h30 et tous les dimanches de 14^h à 19^h. Fermeture le 1^{er} Janvier

Médias-Cité travaille depuis 1998 au quotidien pour un numérique équitable, utile, inclusif, ouvert, facteur d'opportunités, porteur de sens et producteur de lien. www.media-cite.coop

NUMÉRIQUE ET POLLUTION Greta Thunberg, jeune porte-parole de la cause verte, tient des meetings où se pressent des milliers de gens, animés par l'urgence, la colère et une forme d'optimisme désespéré. Sauf que, sans les réseaux sociaux, personne ne serait au rendez-vous car personne ne saurait qu'il y en a un. Elle est loin l'époque du Larzac, où toute la France alternative convergeait en camion, en stop ou à pied, communiquant grâce aux bulletins d'information. Inextricable paradoxe : Internet est le plus grand pollueur contemporain mais aussi le meilleur outil pour informer, éduquer, provoquer... Alors, que faire ? Quelques éléments de réponse avec Pauline Robin, chargée de mission de l'association bordelaise Ekolo[geek], qui propose animations et événements pour sensibiliser chacun à la protection de l'environnement. *Propos recueillis par Nathalie Troquereau*



FAUT-IL ÉTEINDRE INTERNET POUR SAUVER LA PLANÈTE ?

L'association existe depuis 2007. Avez-vous vu les consciences évoluer ?

Oui, on sent vraiment une différence depuis une dizaine d'années. Les gens semblent plus sensibles, notamment au sujet du zéro déchet. Je crois que c'est venu en partie grâce au livre *Famille zéro déchet* (2016) qui a démocratisé le sujet. Il a montré le côté abordable, ludique et tous les avantages que ça apporte. On a vu arriver des festivals zéro déchet, de nombreux films sur le sujet, et on constate que les gens sont très en demande de ça.

On sait aujourd'hui que le numérique produit une quantité considérable de déchets. Selon vous, quels sont les trois gestes que nous devrions accomplir face à nos écrans pour réduire cette pollution ?

Premièrement, éteindre ses appareils et les débrancher quand ils ont fini de charger. C'est la base. Dès qu'on a fini de les utiliser, on éteint et on débranche, c'est simple et vraiment important.

Deuxièmement, se désabonner des newsletters et autres pubs que l'on reçoit sans jamais les lire. C'est l'équivalent de mettre un « Stop Pub » sur sa boîte aux lettres. Cela représente beaucoup : imaginez que certains reçoivent cinquante mails par jours et n'en lisent que trois ! Ils les laissent s'accumuler dans leur boîte et ça prend énormément de place. Or, se désabonner fait qu'on ne les reçoit tout simplement plus. Il suffit de prendre l'habitude de cliquer sur « non merci, je ne veux pas recevoir telle news » ; ça allège considérablement la boîte mail et l'esprit !

Troisièmement, arrêter de faire des réponses automatiques par mail. C'est comme si on envoyait un colis, et qu'on le renvoyait, puis qu'on le renvoyait encore... Toutes ces données et images pèsent lourd. On devrait réfléchir : cela vaut-il vraiment la peine d'être automatiquement envoyé à tout le monde ?

« Commençons par vider nos boîtes mail de tout ce qui n'est pas nécessaire. »

Vous utilisez Internet pour vous adresser aux gens, leur proposer des ateliers ou des actions. Or, son utilisation est très polluante. C'est un peu le serpent qui se mord la queue. Doit-on s'en passer ?

Non, car c'est grâce à Internet qu'on découvre plus d'informations sur le sujet, et c'est un outil d'éveil des consciences. Il permet aussi de découvrir des nouveaux moyens de consommer. Il ne faudrait pas le supprimer mais que l'on apprenne tous à bien l'utiliser. C'est la question de la fin et des moyens. Nous, on se pose toujours la question du moyen pour pouvoir sensibiliser. Sur les sites internet que l'on crée, on réfléchit toujours à l'optimisation des pages pour que ce soit le plus léger possible.

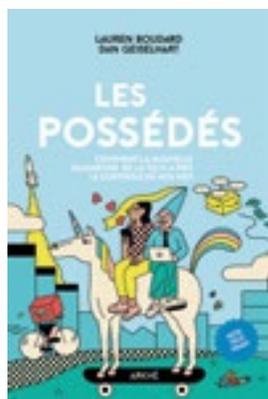
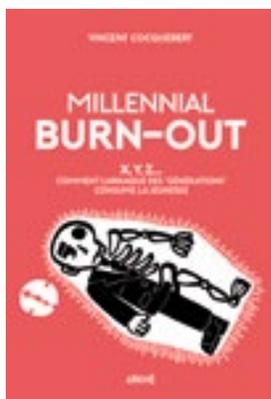
Que va-t-on faire de nos déchets numériques et comment les gérer ?

Commençons par vider nos boîtes mail de tout ce qui n'est pas nécessaire. Pensons à bien vider la corbeille et à optimiser nos modes de stockage. On a l'habitude de faire des copies de copies de documents que l'on veut sauvegarder. Sauf que dès que l'on stocke une donnée, cela a une influence et un poids ; il nous faut optimiser ça. Les déchets numériques sont différents des déchets matériels. Si on les supprime vraiment, ils disparaissent. Seulement, il faut aller au bout de la démarche car, bien souvent, il ne suffit pas de cliquer sur le premier bouton, il faut aller plus loin.

L'art a-t-il un rôle à jouer dans cette entreprise de sensibilisation ?

Oui bien sûr. Chez Ekolo[geek], on utilise souvent le visuel pour faire passer les messages de manière plus ludique, graphique et créative. On va faire des BD ou des dessins ; le côté artistique nous permet de sensibiliser autrement. On ne peut pas se passer de l'art, qu'il soit visuel ou autre. Je pense notamment à la chanson de Jack Johnson – *Reduce, Reuse, Recycle* –, qui, au-delà du plaisir de l'écoute, véhicule un vrai message sur l'environnement !

www.ekologeek.com



ARKHÊ *Millennial burn-out*, *(Petit) Guide de survie sur Instagram*, *Les Possédés* – *Comment la nouvelle oligarchie de la tech a pris le contrôle de nos vies...* Avec sa collection « Vox », la maison d'édition dépoussière la sociologie à grand renfort de ton LOL et de références pop.

DÉCRYPTAGES

Leurs couvertures au graphisme tendance et aux titres humoristiques attirent l'œil du chaland sagement schizophrène, qui adore savoir pourquoi il est accro à son smartphone en lisant des livres qui expliquent pourquoi il ne lit plus. L'approche est maligne. Quand on parcourt les ouvrages en question, le contenu se révèle bien plus sérieux qu'annoncé. La collection « Vox » offre un discours de sociologie accessible, nouveau et solide. Déconstruction du mythe de la génération *millennial* ou, encore, preuves que la tech a remplacé la religion dans nos cœurs athées avides de croyances... Bref, des livres aux révélations sociologiques d'utilité publique puisqu'elles suscitent l'adhésion ou provoquent le débat d'idées.

Fondées il y a dix ans par Johann Visentini, les éditions Arkhê se veulent « passerelles entre la recherche universitaire et la société civile ». Pourtant, beaucoup de ses auteurs sont journalistes plutôt que chercheurs. On retrouve notamment des plumes de *GQ*, *Stylist*, *Ouest-France* ou encore *Silex I-D*. Sauf que ces plumes, peut-être ignorées par un certain public, se révèlent aussi brillantes que drôles, menant des réflexions au long cours sur des sujets aux contours ardu. Selon l'éditeur, la présence accrue de journalistes et réduite de chercheurs est due à deux causes concomitantes. « Ceux qui veulent faire carrière dans la recherche doivent récolter des points avec leurs publications, et celles de vulgarisation comme les nôtres n'en rapportent pas. Nombre d'entre eux se retrouvent à saucissonner leur thèse en quinze articles dans des revues scientifiques pour gagner ces fameux points. Au final, leurs recherches ne circulent pas en dehors du monde académique et surtout (assez souvent hélas), ils n'en commencent pas de nouvelles. D'un autre côté, la presse s'effondre petit à petit, par manque de lecteurs et asphyxiée par la monétisation à outrance du trafic

internet, réduisant les journalistes à bâtonner¹ des dépêches AFP et à écrire du publi-rédactionnel². Nous, nous sommes encore prêts à financer des enquêtes d'un ou deux ans pour les publier après, sous forme de livre. On ne gagne pas beaucoup d'argent avec, mais pour la qualité, il faut savoir faire des sacrifices. »

Comprenez bien : la presse est morte, vive le livre ! L'édition est devenue un refuge pour les journalistes frustrés de ne plus pouvoir exercer leur travail correctement, sur un temps long. Et à l'édition de récupérer les sujets d'actualité qui remplissent plus traditionnellement des colonnes que des pages. En tête de liste ? Les dangers de la tech omnipotente voire omnisciente sur notre société et nos cerveaux.

N'est-ce pas, toutefois, un peu vivre sur la Bête ? « On n'a pas d'autre choix que de vivre dessus car on ne peut pas parler d'un monde qui n'existe pas. On propose de l'analyser et de déconstruire, pour développer l'esprit critique des lecteurs », assure sans hésitation Johann Visentini. Et de l'esprit critique, il va en falloir ! Johann nous apprend que la New York Public Library se met à diffuser les romans classiques sous forme de *story* sur son compte Instagram. Et que ça cartonne. Ce *(Petit) Guide de survie sur Instagram* pourrait bien devenir une lecture imposée en 2020. **Nathalie Troquereau**

1. Signifie dans le jargon journalistique réécrire, retoucher ou écourter le texte d'une dépêche – en l'occurrence AFP – pour le publier à son tour, sans signature. C'est une pratique très courante.

2. Se dit d'un article qui a été rédigé à la suite d'un accord commercial avec une marque quelconque, et qui vante ses mérites sous la forme d'un article de presse classique. Le mot publi-rédactionnel est souvent inscrit en haut ou en bas de page, celle-ci peut avoir une couleur différente pour bien indiquer au lecteur qu'il s'agit de publicité écrite.

www.arkhe-editions.com

boesner

MATÉRIEL POUR ARTISTES

Du 10 janvier au 22 février 2020

Main dans la main pour une année riche en créativité !



Boesner vous souhaite une Bonne Année 2020.

BOESNER Bordeaux 3000m²

Galerie Tatry, 170 cours du Médoc, 33 300 BORDEAUX
Tél. : 05 57 19 94 19, bordeaux@boesner.fr, www.boesner.fr
Du lundi au samedi de 10h à 19h.
Parking gratuit et couvert.
Tram C Grand Parc

BOESNER à distance

boesner.fr

Galerie Tatry
170 cours du Médoc
33 300 BORDEAUX

vpc@boesner.fr

Tél. : 05 57 19 94 11
Fax : 05 57 19 94 14

Promenade bordelaise dans une ville toujours aussi avide de nouveautés. Rue Costedoat-sur-Bosphore, Saint-Augustin le Berbère où s'est greffé un Italien malin, un rouleau pour attendre le printemps à Saint-Christoly, une cantine en haut de la rue Bouquière. Déambulations, découvertes, contrastes, lectures et vitupérations. Miscellanées 2020.



Maè Tû

© Maè Tû

SOUS LA TOQUE ET DERRIÈRE LE PIANO #134

par Joël Raffier

« Vous qui dénigrez les kébabs, vous devriez aller au **Bordeaux-Istanbul!** » C'est ma dentiste qui parle. Son fils et ses potes de lycée traversent Bordeaux plusieurs fois par semaine à l'heure du casse-croûte pour un *shawarma* poulet-frites. C'est là qu'elle me conseille d'aller tester ma nouvelle dent. Nous sommes à 5 minutes de la Victoire, à 6 du lycée Saint-Genès et à 8 du lycée Magendie. C'est écrit sur le prospectus. Skates et acné sont bien reçus dans cet endroit chaotique et bien organisé : un homme aux commandes, un au grill, un à la caisse. D'aucuns pourraient en prendre exemple. Un défilé s'ensuit. La place est chère, le sandwich non : 5,5 €. Servi très chaud, il n'est pas nul, au contraire. La maison innove avec le kèbab miel-chèvre. Il s'agit du fromage, pas de la biquette. Mieux vaut quand même ne pas emporter *Dans ce goût-là*¹, le livre de recettes d'Élodie Alice Rousseau pour le lire au Bordeaux-Istanbul. Le potage de cresson, les seiches grillées et la cocotte d'agneau aux coings pourraient porter préjudice à l'extase stambouliote. Ces 39 recettes sur le modèle des *Exercices de style* de Raymond Queneau laissent de la marge à l'impro. Si le fromage est à la hauteur du ramage, alors bon appétit ! L'installation d'un restaurant à Saint-Augustin, le quartier le

plus discret de la ville, constitue une nouveauté pure et simple. Pourtant, les commerces y prospèrent. Bouchon le chocolatier par exemple, une des raisons d'y aller, avec un repas de presse à la **Trattoria da Bartolo** (annexe de l'enseigne qui fait florès rue des Faussets). Avant, il n'y avait rien, vraiment rien. Les 18 places sont prises d'assaut, mais la maison a prévu ce qu'il faut pour emporter chez soi spécialités napolitaines et sardes. Pâtes fraîches (*parpadelle* au mascarpone et gorgonzola, *tagliioni* à l'encre de seiche, tagliatelles aux langoustines et basilic) mais aussi *pizze* et plats du jour. Tous les produits, toutes les charcuteries sont garantis transalpins. Je recommande la fougasse (*focaccia*) qui cuit en 90 secondes dans le four à bois pour un oui ou pour un *naan*. Signalons sans violence deux accueils regrettables. À l'heure du déjeuner, rue des Trois-Conils, la boulangerie Jocteur. À l'heure du thé, passage Sarget. Dans le premier, après 15 minutes, personne n'est venu me demander ce que je voulais ou même dire bonjour. Client invisible, je suis allé au comptoir, pensant que c'était comme au pub ! On m'a demandé si je voulais régler... Je n'avais pas suivi la bonne procédure. On m'a alors demandé de changer de table. La salle était vide pourtant. « Nous avons l'habitude de recevoir des

groupes ». Faut-il venir à six pour s'installer à loisir ? La brioche était bonne et le café au lait à moitié froid (6,20 €). Any'Teas, même topo dans la salle de l'étage où on me cale dans un (joli) coin parce que je ne suis pas 5 ou 7 personnes. Plus du tout envie de brioche soudain. La vue est choucarde sur le passage Sarget et sur Notre-Dame la baroque... Restons polis. Ne dérangeons pas un service en sous-nombre qui fait comme il peut, c'est-à-dire peu ou prou comme une machine salariée : « Bonjour ! Qu'est-ce qu'on vous sert ? Bon après-midi ! » Buvons sans tarder deux grands crèmes sans intérêt (7,20 €). Heureusement, il existe des endroits comme **Maè Tû**. Chez Maè Tû, vous goûterez tout. La maison prépare essentiellement des rouleaux de printemps. De la gastronomie du bout du monde, du bout de l'hiver et au bout des doigts. Le rouleau de printemps n'est-il pas une super invention lorsqu'il est préparé comme au Maè Tû ? Vous verrez. Pas de complication : végétalien comme au Laos la plupart du temps, porc au caramel cacahuète/poulet citronnelle/saumon. Et voilà ! 5 €. Avec ou sans sauce. Philippe roule comme sa mère laotienne le lui a appris. Il a travaillé au Chapon Fin, sait faire autre chose, mais s'est calé en face du Mama Shelter avec sa compagne Ludivine pour

l'instant. Il fera aussi, sur mesure et sur demande, pour vous, le *lap*, rouleau national laotien qui contient un peu de bœuf tartare relevé à souhait en salade. Demandez « comme au Laos », pays où « les piments se mangent comme ici des cornichons ». Pour le petit Maè Tû, on veut bien épuiser quelques adjectifs. On y est bien reçu (s'il y a de la place), c'est frais, bon, pro. Cela console de tous les concepts inopérants alentour, qui se cassent la gueule aussitôt ouverts. Goûtez aussi le velouté de chou chinois crème fouettée à la coriandre et à la citronnelle. De la gastronomie à 6 €. Je n'aime pas les bocaux. **L'Étoile** sert des bocaux. J'aime bien L'Étoile. Fabienne Biehler a la gentillesse de proposer une assiette avec. Le bocal se justifie par une vente à emporter toute la journée. L'endroit plaît aux dames. On y mange bien, un peu comme chez une copine qui voudrait vous faire plaisir et qui sait ce que cuisiner un menu pour 11 et 14 € veut dire. Déco *Pierrot le fou*. Très Bouquière. Allez ensuite goûter un véritable café syrien à **La Cour de Nana** au 73 cours Victor-Hugo. Il coûte 3 € pour deux tasses. Échecs, *twali* (backgammon syrien), pâtisseries fines.

1. *Dans ce goût-là* – 39 recettes de cuisine littéraires, Cambourakis.

Bordeaux-Istanbul
28, rue Edmond-Costedoat
Du lundi au samedi, 12h-22h.
05 56 31 13 69
www.bordeaux-istanbul.com

Trattoria da Bartolo
24, rue Jenny-Lepreux
Du lundi au samedi,
12h-14h30, 18h30-22h30.
Réservation 05 33 05 71 29

Maè Tû
12, rue Poquelin-Molière
Du mardi au vendredi,
12h-18h, samedi 12h-15h30.
Réservation 05 57 60 36 94
www.facebook.com/maetu-bordeaux/

L'Étoile
64, rue Bouquière
Ouvert tous les jours, 8h30-21h.
Réservation 06 08 57 38 78
www.facebook.com/Letoile-427166734730429/

La Cour de Nana
73, cours Victor-Hugo
Ouvert tous les jours.
Réservation 06 23 74 51 38
lacourdenana.fr



POP UP TASTING Le 25 novembre dernier se tenait à la Grande Poste la deuxième édition de la « Dégustation par les terroirs » organisée par Derenoncourt Consultants. On ne s'étonnera pas qu'un vinificateur de sa sagesse fasse preuve d'autant de pédagogie.

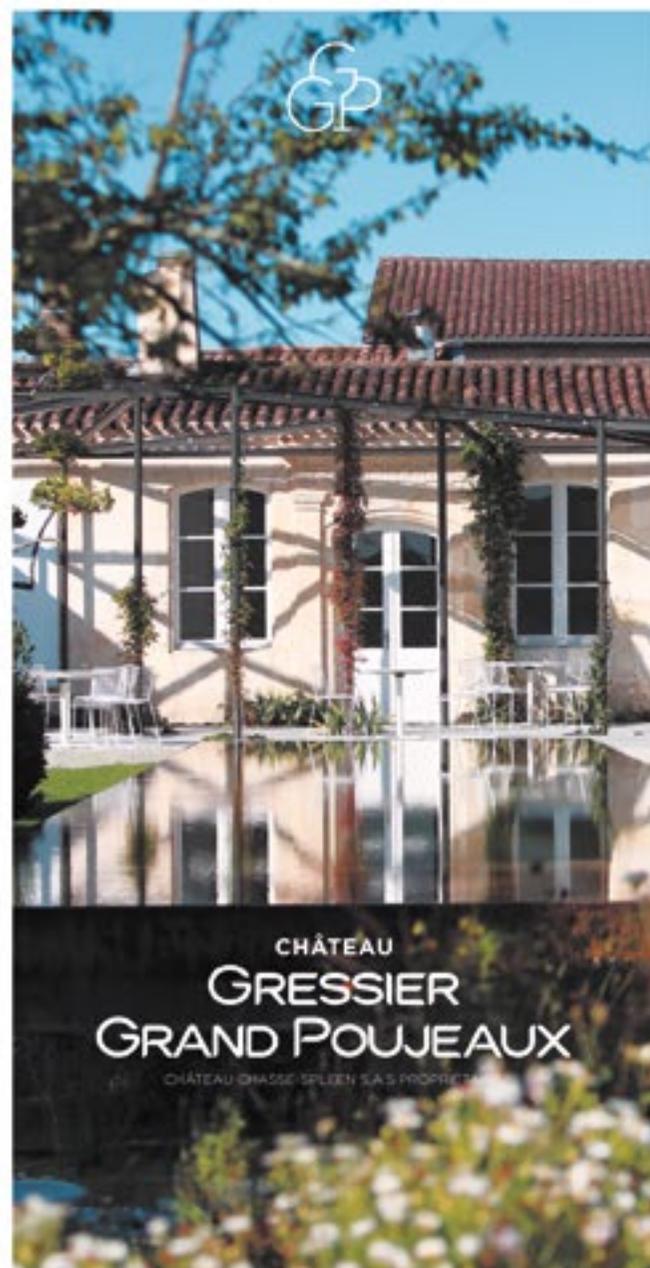
TERROIRS À GOÛTER

La dégustation de vins animée par l'équipe de Derenoncourt Consultants qui s'est tenue sous les frimas d'un hiver pointant son nez pouvait éconduire les dégustateurs les plus opiniâtres. Il n'en fut rien, les vins honnêtes ont le vent en poupe et il y eut du monde, beaucoup de monde. Dans ces salons, un brin prussiens, de la Grande Poste, à Bordeaux, vous vous promenez, au chaud, de table en table, abordant ici des nectars issus de sols sablo-graveleux, là des jus de coteaux ou plateaux argilo-calcaires ou, là encore, de sols de granit. Vous la devinez la riche idée pédagogique de ces joyeux œnologues servants ? On allait pouvoir s'émouvoir de vins enracinés ! Et la dégustation serait fléchée. La déambulation (dé)gustative se ferait par sols, sous-sols et expositions. On entendait distinctement l'imprécation jetée aux œnologues et maîtres en vinification : « Sortez des chais (en courant) ! » On devine que les roitelets techniciens, adorateurs d'Auguste Comte, et leurs vins froids, parfaits comme de l'inox, raides comme un réfractomètre de sucre, allaient s'ensabler aux abords du Château Saint-Pierre, ahaner à mi-coteau des arpens du Domaine de Belmont... Les curieux sans chapelle trouveraient quant à eux de vrais vins. Le vin (faut-il le rappeler ?) tire nuances et singularités des micro-parcelles, aux sols et sous-sols identifiés, celles-là mêmes qui nieront obstinément le droit à tel ou tel cépage d'exister par exemple sur des schistes ou encore des tuffeaux. On comprend soudain qu'il y a dans la

probité, le non travestissement – qu'ils prennent la forme de l'écologie ou de la biodynamie –, une partie importante de la réponse aux errements vinicoles. Cette dégustation par les terroirs offrait parfois des vins originels, réinvitait pour nos palais le couple raisin-sol. Arpentant le Médoc lointain, nous retrouvions avec plaisir le Château Patache d'Aux, originaire de plateaux argilo-calcaires, accompagné de champignons confits. On s'essayait une table plus loin aux Héritiers Saint-Genys en mercurey. Un jus frais et tendre apprécié sur une côte de bœuf aux petits oignons confits. Des produits issus de la ferme Garance¹ et mis en valeur par Guillaume Muller et son chef de cuisine Alexis Bijaoui. Sur une dernière table, le Château de Suronde, un quarts-de-chaume – tout de même –, offrait pour la route des arômes de miel et de coing, le marqueur fameux des chenins. En bouche, ce vin blanc moelleux est, et c'est là sa grandeur, d'une incommensurable fraîcheur. Il fallait bien cette expression florale et douce pour contrecarrer les tannins un rien serrés des prometteurs Bel-Air ou Talbot. Une belle soirée pour se rappeler que les plus beaux vins accrochent terre et fleurs à leurs vestons.

1. www.garance-saintdominique.fr/la-ferme

Derenoncourt Consultants
11, lieu-dit Fillol
33350 Sainte-Colombe
www.derenoncourtconsultants.com



CHASSE-SPLEEN
DÉDIE SA CUVÉE
**CHÂTEAU
GRESSIER
GRAND
POUJEAUX**
À LA VENTE
DIRECTE AUX
PARTICULIERS



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX
POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER
AVEC MODÉRATION.

www.chateaugressier.com



D.R.

LA BELLE ÉPOQUE Le parcours de Sophie Wolff se confond avec l'histoire récente de grandes brasseries bordelaises de la Brasserie des Quinconces à la Brasserie bordelaise, en passant par le Café du Levant. La voilà aujourd'hui à la barre d'une autre institution.

RENAISSANCE

À l'angle du quai Louis-XVIII et des allées d'Orléans, cet emplacement a toujours constitué une aubaine. Au XIX^e siècle, les navires transportant vins et épices et faisant escale à Bordeaux y déversaient une clientèle abondante. C'est ici qu'en 1865, le premier hôtel de Bordeaux équipé d'un ascenseur fut construit : l'Hôtel de Nantes. Aujourd'hui, il en subsiste le restaurant La Belle Époque, dont la salle habillée de faïences Vieillard est classée.

La Belle Époque a conservé une terrasse côté fleuve et une côté Quinconces, toutes deux prises d'assaut par les passagers des paquebots à quai du printemps à l'automne. Des visiteurs que l'Office de tourisme de Bordeaux oriente vers le décor unique de ce restaurant dans son parcours de découverte de la ville. Le sol en carreaux de ciment teinté dans la masse, les murs et le plafond revêtus de ces faïences soigneusement entretenues ont tout pour distraire le chaland venu là plutôt pour passer à table.

Or, cette table nécessitait un coup de frais, voire un coup de fouet, apportés par la nouvelle direction et le chef Steeve Judith ; un garçon formé à la brasserie, après un CAP de boulanger pâtissier. Ce n'est jamais un handicap pour un cuisinier. Steeve Judith s'est fait ensuite la main auprès d'étoilés parisiens comme Cyril Lignac, dont il fut le second. Il a baroudé de Corse en Savoie, avant de trouver sa place à Bordeaux, d'abord chez Fernand, puis au Café du Levant avec la gérante qu'il a suivie à La Belle Époque.

Au confluent du bistrot et du gastronomique, pour faire court, sa cuisine emprunte au premier le goût des plats traditionnels, et, au second, l'intérêt pour les belles assiettes. Accommoder un plat rapidement avec le souci d'une jolie présentation,

voici le pari. Et, dans cette salle baignée de lumière, l'interprétation, par exemple, par le chef de la tête de veau mérite l'attention. C'est une entrée froide où la tête a été cuite par moitié avec la langue – une longue cuisson –, puis refroidie dans son bouillon, lui en empruntant le goût. Une fois roulée comme un rôti, elle est tranchée finement en *carpaccio* et renforcée d'une vinaigrette façon gribiche et d'une quenelle de crème fouettée à la moutarde. Rien de plus que les ingrédients de la tête de veau classique dans une présentation plus contemporaine.

Une approche analogue avec l'œuf mimosa, poudre d'olives noires, tuile de parmesan et poudre de jaune d'œuf. La revue de détail de la carte révèle encore un thon rouge en croûte de sésame, légumes à l'asiatique, sauce *teriyaki*, ou une jolie noix de veau, purée « bien aimée », dont le chef confesse qu'elle a été vigoureusement « bastonnée » avec force beurre demi-sel et crème jusqu'à obtenir l'homogénéité parfaite que le jus de veau va colorer.

Le risotto de Saint-Jacques, lui, a cuit avec les barbes du mollusque et quelques shitakés. Le résultat ainsi obtenu est ravissant de gourmandise. Foie gras maison, parmentier de canard et huîtres complètent une carte tournée vers la simplicité classique avec une cave courte où le bordeaux est maître des lieux. Formule ardoise (différente chaque jour) complète le midi à 22 €. **José Ruiz**

La Belle Époque

2, allées d'Orléans
33000 Bordeaux
Du lundi au dimanche, 9h-23h30,
fermeture le dimanche soir.
Réservation 05 56 79 14 58
www.belle-epoque-33.fr



© Chocolaterie Lalère - Guillaume Bonnaud

CHOCOLATERIE LALÈRE Il n'est pas de saison pour la meilleure des gourmandises. Raison de plus pour pousser la porte de l'unique bar à chocolat bordelais.

SHOW CACAO

Céder à la tentation ne se limite pas aux fêtes de fin d'année ou à Pâques. Non. Loin de là, le chocolat est une merveille aussi précieuse que la biodiversité.

Xavier Lalère y est venu pas à pas : de la table à la pâtisserie et, finalement, l'art sacré du *cacahuatl*. Mais pourquoi ? « L'aspect technique, la rigueur... ». Après un diplôme en pâtisserie, le Béarnais fait ses classes chez Verdier, maison de qualité, sise à Serres-Castet, dont les raisins dorés (au Jurançon ou au Sauternes) sont l'un des emblèmes, puis direction l'institution bordelaise Cadiot-Badie, trois années au rang de chef chocolatier. Voilà pour le CV.

Désireux d'exprimer pleinement sa créativité loin du carcan d'une adresse pétrie de traditions, il s'est installé depuis plus d'un an et demi rue Fondaudège, dans ce qui fut des décennies l'enseigne d'un tapissier-décorateur réputé. « Coup de foudre pour ce local en angle où je pouvais aménager des places pour le bar à chocolat tout en offrant une vue sur le laboratoire. » Belle gageure pour qui a connu l'enfer des travaux liés à l'extension du tramway, sans parler de la présence historique de Hasnaâ Ferreira, qui avait ouvert son laboratoire/boutique. « La qualité permettra toujours de faire son trou et c'est l'offre qui crée ou non l'attractivité d'un quartier. » Celui qui goûte tout ne jure que par le *pedigree* de ses matières premières : chocolats grand cru, labellisés, issus du commerce équitable, garantis sans conservateurs, ni arômes artificiels et, bien entendu, détenteurs d'indication géographique protégée et/ou d'appellation d'origine protégée. Et validés par la naturopathe Sonia Robino.

L'homme travaille avec Valrhona privilégiant trois destinations : Ghana, Pérou et Vénézuëla. La vitrine ne ment pas. Ici, il y a tout ce que l'amateur désire : ganaches (carrées), pralinés (rectangulaires), mendiants, truffes, roses des sables, plaques à croquer et pâtes à tartiner. Et, bientôt, un granola pour le petit déjeuner. « Je préfère le chocolat noir mais je confectionne une rose des sables au chocolat blanc. On sait faire du très fort en teneur en cacao comme des plaisirs gourmands voire régressifs. »

Distingué en novembre dernier par une Étoile de l'Innovation et RSE (dans le cadre des Étoiles du commerce et de l'artisanat de Bordeaux), le jeune maestro est chaque jour dans son laboratoire, à la tête de sa petite brigade, reconnaissant au passage que chaque spécialité porte un prénom en hommage à toutes les personnes ayant contribué à la campagne de financement participatif.

Vénérant l'illustre Patrick Roger, Xavier Lalère se montre humble face au produit. « Le chocolat est parfois capricieux. Le temps, les températures ont une incidence sur cette matière vivante. Il obéit aussi aux modes des consommateurs. Par exemple, c'est fini les pralinés lisses, les gens veulent sentir le grain. Idem, fini les couleurs *flashy*. » Tendances confirmées par la popularité des ateliers (entre 45 minutes et 2 heures) où le public souhaite appréhender compréhension et savoir-faire, « une approche du métier et une sensibilisation aux vertus artisanales ».

Le mot de la fin ? « Le chocolat est une matière noble, sucrée, qui s'accommode harmonieusement aux saveurs sucrées.

Non au chocolat avec du fromage ! Tout ne se marie pas non plus. » **Marc A. Bertin**

Chocolaterie Lalère

145, rue Fondaudège
33000 Bordeaux
T 05 57 34 87 36
Lundi, 9h-18h. Du mardi au vendredi 8h-19h. Samedi 10h-18h.
Fermé le dimanche.
chocolaterie-lalere.fr

LA BOUTANCHE
DU MOIS par **Henry Clemens**

CLOS LOUIE AOC CASTILLON CÔTES DE BORDEAUX 2019

Certes, Pascal Lucin est fils de viticulteur, enfant de Saint-Philippe-d'Aiguille, mais il aura fallu attendre un héritage familial et faire l'acquisition, en 2003, de 40 ares de parcelles anciennes pour revêtir enfin le costume de vigneron.

Il était important de passer en bio dès le début afin de protéger ces vignes rares pré-phylloxériques plantées sur de l'argile rouge. En 2012, Pascal et son épouse Sophie complètent l'exploitation de quelques ares, situés cette fois-ci sur un plateau d'argile à silex et de calcaire. Aujourd'hui, Clos Louie compte trois hectares. Quelques lectures de Marcel Bouché¹ et des entretiens avec Nicolas Joly plus tard finissent par convaincre celui qui se définit comme un vigneron paysan du bien-fondé de l'approche en biodynamie. Il dit cependant en refusant les aspects abscons et volontairement flous, expliquant que la biodynamie ne doit pas mettre à distance le locuteur. « Elle demande d'observer et de retrouver un instinct de paysan. » La méticulosité nécessitée par cette pratique agricole et le bien-être procuré le satisfont pleinement.

Après dix ans de services rendus à Dame Nature, Pascal répertorie parmi ses vignes plus de quarante-sept plantes différentes ! Le vigneron des belles contrées des AOC castillonnaises se dit « obsédé par le goût du raisin » et a appris à goûter les marcs pour éviter tout risque de concentration, qu'il honnit. Il comprend très vite que ses vins seront finement élaborés dans des contenants adaptés et permettant d'allonger des jus à l'impeccable structure, pour cela il bannit encore les barriques bordelaises², leur préférant des barriques de 300 ou 600 litres.

Des cabernets francs, des cabernets sauvignons, des malbecs et des merlots sains et triés sur le volet rentrent dans la composition du Clos Louie 2019. Parler d'un jeune vin n'est pas chose aisée, l'apprécier non plus. On est censé lire dans le nouveau-né comme dans un marc de café, pour augurer sa forme à venir et sa capacité de vieillissement. Là en l'occurrence on figerait bien le jouvencou pour un certain temps encore. La récolte de 2019 a en effet donné naissance à une étoile vineuse éclatante, déjà tout à fait digeste et appréciable. Des volutes de fruits frais et purs à se damner remontent en minces tourbillons du verre à peine agité et en bouche une



poignée de cerises irise délicatement votre palais de son jus sans jamais le fatiguer. Une acidité fraîche constitue la belle trame de ce vin. L'ensemble cristallin et éclatant procure une sensation de plaisir rare. L'élégance est de mise, à l'image de l'hôte parfait, qui vous propose ce précieux voyage gustatif. Clos Louie – entre 7 000 et 10 000 cols – reste une denrée rare et d'autant plus appréciable la dégustation des introuvables 2016 et 2018. Tous aussi spectaculaires. Le dégustateur s'ébroue lentement de tant de plaisirs, il faut bien redescendre dans la vallée.

1. Directeur de recherche qui s'est consacré aux études écologiques des vers de terre et à l'élaboration de techniques d'observation rendant possibles les évaluations environnementales de nos activités.
2. 225 litres.

Clos Louie

1, Terres Blanches
33350 Saint-Genès-de-Castillon
05 57 74 46 63 - closlouie@orange.fr
www.facebook.com/closlouie/
www.castillon-cotesdebordeaux.com/vigneron/clos-louie/

Prix à la propriété : 30 € TTC (prix primeur).

Bitocherie
LA-TAUPINIÈRE
Vins fins & grosses viandes. Légumes Friendly.

Services Tip-Taupes'n Roll !
Tous les soirs 19h30
du Mercredi au Dimanche
Hiver : Dimanche
12h30 - 15h et soir itou

9 Quai de la Monnaie
33800 Bdx
Tram C - Saint-Michel
Tel. 05 56 88 64 84 et sur FaceBook

Soutenez la culture en Nouvelle-Aquitaine,
abonnez-vous à **JUNKPAGE**

Ne ratez plus aucun numéro
**1 AN = 11 NUMÉROS +
SUPPLÉMENTS* = 35 €****

sur le site junkpage.fr ou à j.ancelin@junkpage.fr ou au 05 56 52 25 05

(1 numéro en juillet-août)
*en version papier dans votre boîte aux lettres.
** participation aux frais d'envois postaux.

VITE BU

« Polynésie, une vigne au milieu du Pacifique » dans le cadre du cycle « Des vignes et des hommes », mercredi 29 janvier, 19h, **La Cité du Vin**, Bordeaux (33). www.laciteduvin.com • **Journées portes ouvertes Institut des Sciences de la Vigne et du Vin**, vendredi 31 janvier, 14h-18h, samedi 1^{er} février, 9h-13h, ISVV, Villenave-d'Ornon (33). www.isvv.u-bordeaux.fr



© Laurent Perpigna Iban

Nayem a traversé villes, déserts et mers pour échapper aux camps de réfugiés du grand Sud algérien. De cette partie de cache-cache avec la mort, il garde des souvenirs indélébiles.

UN SAHRAOUI DANS LA VILLE

Chaque odyssée a son point de départ. Celle de Nayem débute quelque part dans une enclave sous haute surveillance, au cœur du grand Sud algérien, à quelques kilomètres de la ville de Tindouf. Dans ces zones désertiques coupées du reste du monde, balayées par des vents brûlants, ce sont près de 165 000 Sahraouis qui survivent encore aujourd'hui dans les camps du Haut Commissariat pour les réfugiés.

Partir, coûte que coûte

En 2014, las d'être condamné à la survie dans ce lieu oublié de tous, Nayem décide de prendre la route. Il part, seul, avec un simple paquetage sur le dos. Il choisit de pénétrer sur le territoire marocain afin de rejoindre Tanger, malgré toutes les complications que cela comporte. « J'ai dû faire toute une partie de mon voyage à pied. Je me souviens particulièrement de la dernière étape qui m'a mené à Ouarzazate, où j'ai dû effectuer plus de 20 kilomètres à la force des mollets. Je suis resté plusieurs jours là-bas, chez des Bédouins d'origine sahraouie vivant de la contrebande. »

Ces derniers font partie d'un réseau de passeurs, et l'orientent rapidement vers d'autres interlocuteurs. Bientôt, il apercevra Tanger. Dans le port marocain, il va attendre quatre jours avant de pouvoir embarquer. Pudiquement, il en parle presque comme s'il s'agissait d'une simple balade en bateau. Ils étaient pourtant une quarantaine d'hommes à bord de ce canot – en grande majorité venus d'Afrique subsaharienne – à tenter l'impossible, afin de fuir une vie qui n'en était plus une. Nayem foule enfin le sol ibérique, et rejoint des proches qui vivent à Malaga. Mais, au bout de deux mois, la sentence tombe. Nayem est *persona non grata* sur le territoire espagnol. Il croise d'autres

Sahraouis qui montent en France à bord d'un véhicule, et se joint à eux. Il arrive à Bordeaux, fait sa demande d'asile, et s'installe près du pont Saint-Jean dans ce qui va devenir le premier camp sahraoui de Bordeaux.

Bordeaux comme nouveau port d'attache

À Bordeaux, ils sont nombreux à patienter au 58 quai Deschamps, dans ce qui est devenu leur quartier général. Des trois années passées à Bordeaux, deux ont été particulièrement difficiles, au cœur d'un hangar de fortune partagé avec le reste de la communauté sahraouie. À 5 ou 6 par « chambre », dormant à même le sol, entassés les soirs d'hiver sous plusieurs couvertures, il se souvient avoir connu des températures parfois négatives à l'intérieur des bâtiments. La vie y est rude. « On boit du thé afin de se couper la faim, on se nettoie comme on peut... C'est très difficile, encore plus l'hiver pour les femmes », explique un membre de la communauté. Ces journées de galère et ces nuits interminables figurent parmi les premiers souvenirs de Nayem à Bordeaux. Depuis, la chance lui a souri. Il possède désormais un titre de séjour, et vit avec sa femme et ses deux enfants, dans un modeste hôtel du centre-ville, en attendant d'acquiescer un logement social. Seule ombre au tableau, sa femme, elle, attend toujours une réponse de l'OFPPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides). **Laurent Perpigna Iban**

REVUE FAR OUEST est un média en ligne local indépendant, sans publicité et sur abonnement. www.revue-farouest.fr

communauté

n'py.com
nouvelles pyrénées

YEEÉÉS

Quand on adhère au ski,
on adhère à

LA CARTE NO'SOUCI!

CARTE N'PY

NO'SOUCI

MON ABONNEMENT AU SKI

n-py.com



Skiez sans passer en caisse



De 15% à 30% de réduction
sur vos journées de ski
toute la saison



Valable dans les 8 stations N'PY



-50% sur la 5e journée,
10e, 15e et 20e gratuites

Et encore plus d'avantages sur

n-py.com

PEYRAGUDES + PIAU + PIC DU MIDI + GRAND TOURMALET BARÈGES
LA MONGIE + LUZ-ARDIDEN
CAUTERETS PONT
D'ESPAGNE + GOURETTE + LA PIERRE SAINT-MARTIN + LA RHUNE



ASSISES EUROPÉENNES DE LA TRANSITION ÉNERGÉTIQUE®

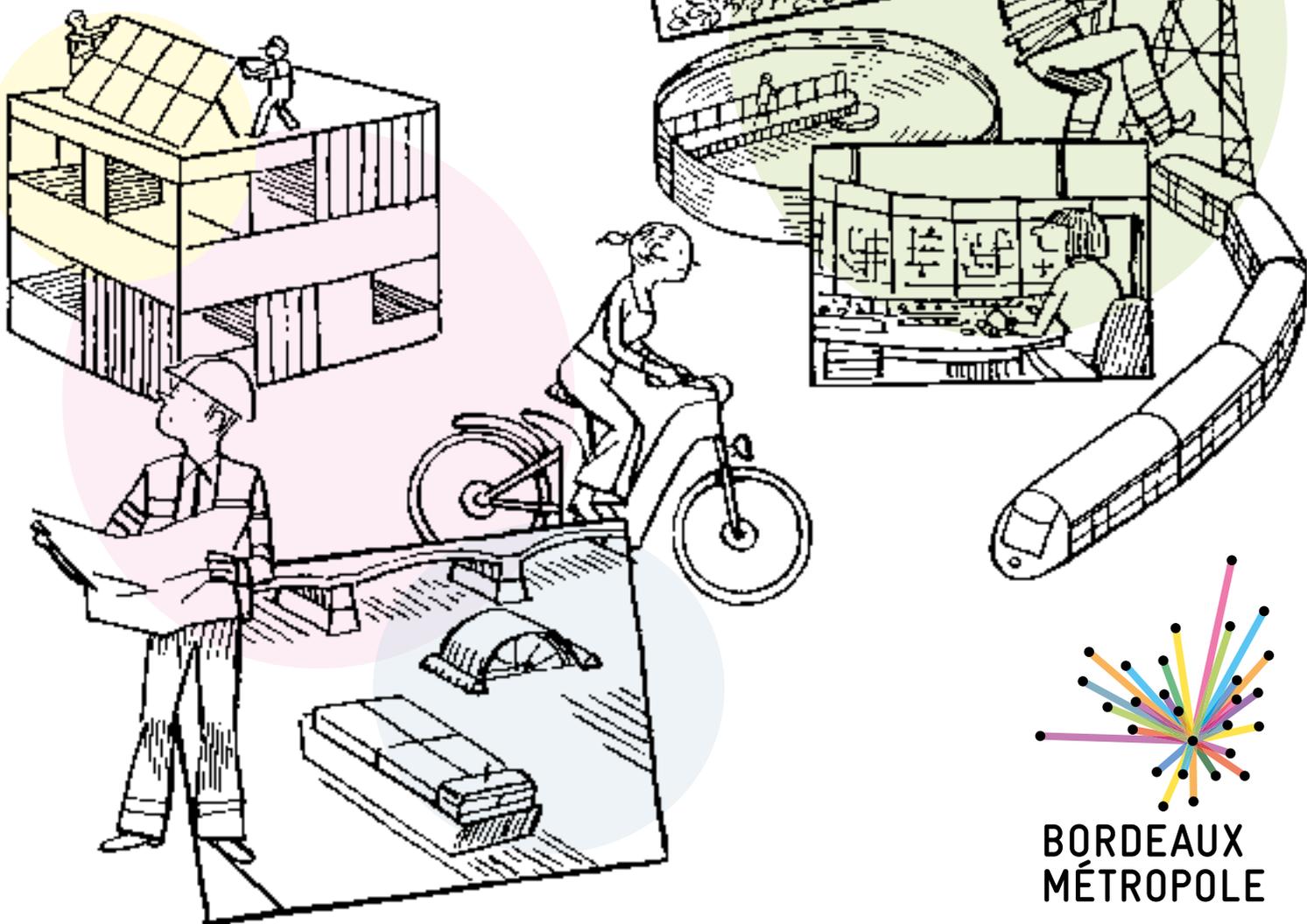


**Du 31 janvier
au 16 février 2020**

**> 90 événements
près de chez vous**

**CONFÉRENCES, ATELIERS,
EXPOSITIONS, PROJECTIONS...**

bxmet.ro/assises-energie2020



**BORDEAUX
MÉTROPOLE**